VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE.

IMPRIMÉ

PAR AUTORISATION DU ROI

DU 28 SEPTEMBRE 1828.

VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE,

CONTENANT DES RECHERCHES

SUR L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE

ET LES ANTIQUITÉS DE CE PAYS,

PAR M. E. M. COUSINÉRY,

ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL A SALONIQUE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUNICH, DE CELLE DE MARSEILLE,
ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.
IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXI.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

M'occupant essentiellement dans cet ouvrage de la Macédoine ancienne et moderne, j'ai cherché à éclaircir, par les médailles des premiers rois du pays, quelques faits historiques qui les concernent, et j'ai reconnu que ces princes n'ont point d'abord empreint sur leurs monnaies le signe public de leur droit de les frapper sous leurs noms; mais que, pleins d'une religieuse modestie, ils n'avaient signalé ce droit qu'avec beaucoup de lenteur, et par une gradation peu sensible[1].

Plusieurs de nos savans dans la science numismatique ont cependant attribué à Alexandre, pre-

---

[1] Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans ma dissertation sur le portrait d'Alexandre, au tome Ier, page 229 et suivantes.

mier fils d'Amyntas I[er], des médailles de grand module, qui contiennent en toutes lettres le nom d'Alexandre. Je n'ai point adopté cette opinion; mais, pour avoir voulu me rapprocher autant que possible du calcul supposé de ces écrivains, je me suis un peu trop livré à des conjectures très-vagues.

Je n'ai pas tardé à rétracter cette classification incertaine, toutefois sans atténuer aucunement mes nouvelles explications sur les monnaies primitives des rois de Macédoine; cette rétractation est contenue dans un appendice placé à la fin de ce deuxième volume, sous le titre d'*Addition;* ainsi, si je ne me trompe pas sur mon propre témoignage, la vérité sur des questions douteuses, comme on l'a si souvent dit, pourra jaillir du choc de la controverse que la discussion peut faire naître.



Digitized by Google



Digitized by Google

VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE.

CHAPITRE X.

Voyage dans la plaine de Philippi, en passant de nouveau par Serrès, ensuite par Zighna et par Drame. Description de ces deux départemens. État des ruines de Philippi et de ses environs y compris le nord du Pangée. Erreur des géographes au sujet de cette montagne.

Médailles de Philippi, considérée sous son ancien nom de Crénidès et comme ville libre sous le règne de Philippe II. Médailles de la même ville devenue colonie romaine.

APRÈS avoir demeuré plusieurs jours à Serrès, où quelques affaires de mon consulat m'avaient retenu, je sortis de cette ville pour aller visiter la plaine et les ruines de Philippi, dans le dessein de me former une idée précise de la topographie de ce pays célèbre, et si peu connu.

J'engageai M. le docteur Messico, médecin grec, qui avait fait de bonnes études en Italie, à être mon compagnon de voyage,

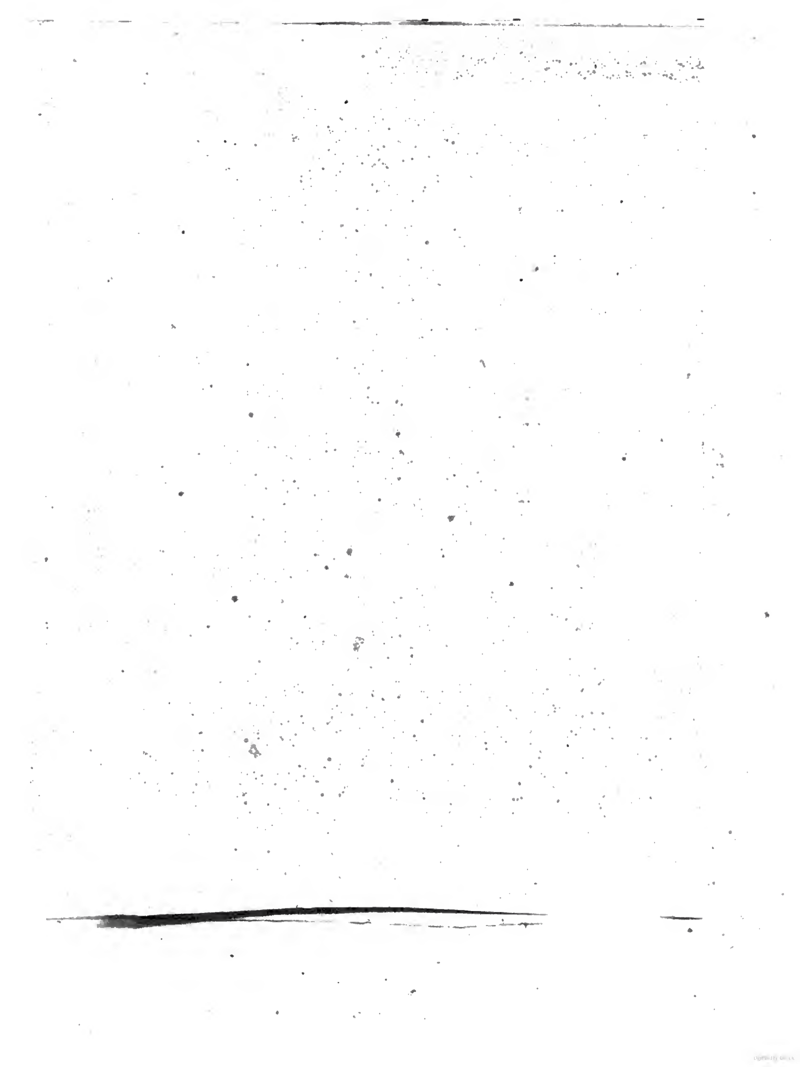
et j'eus beaucoup à m'applaudir de sa complaisance, en parcourant un pays où sa profession et ses qualités estimables lui avaient fait beaucoup d'amis.

En nous dirigeant au sud-est, nous avions à notre gauche, pendant une demi-heure, les rochers escarpés du mont *Munichion*, d'où s'échappent les grandes sources du monastère de Saint-Jean; et à notre droite, les rizières qu'elles fécondent, et d'où elles vont se confondre dans les eaux du Strymon.

Nous marchâmes à travers les vignobles, et dans une heure, nous arrivâmes au village de *Sarmousak Kieui*, *village de l'Ail*, placé sur une élévation parallèle à la naissance du lac, et d'où l'on découvre toute son étendue. Les hauteurs du Cercine commençaient à se rabaisser; la plaine s'élargissait vers les hauteurs de différens villages très-peuplés, entourés de verdure, qui nous offraient, sur notre gauche, la partie la plus riche du canton de Serrès et de celui de Zighna, dans lequel nous allions entrer.

Nous passâmes successivement divers petits ponts de pierre bâtis sur des torrens, dont un seul paraît antique, et dans trois heures, nous arrivâmes auprès de Zighna, capitale de la contrée, et résidence ordinaire de l'aga. Les possessions de ce prince s'étendent sur les derniers coteaux du Cercine, situés en-deçà de la plaine de Philippi, et se prolongent ensuite dans presque toute la longueur du Pangée, et jusqu'à *Jeni-Kieui* (1) inclusivement, où sont les ruines d'Amphipolis. Le district du Bey de Serrès embrasse toute la côte opposée, de sorte que ces deux propriétaires jouissent de la plus grande partie des revenus

(1) On rencontre souvent dans toute la Turquie des villages qui ont pris les noms de *Jeni-Kieui* ou *Jenidgé*, dont la signification toujours la même fait entendre que le pays est nouvellement habité.



Digitized by Google

11. Pag. 3.

POLI

des terres situées autour du lac, et commandent ainsi tout le pays.

Nous fîmes halte dans cet endroit. Un moulin isolé, situé au bord d'un ruisseau qui de Zighna coule vers le lac, nous offrit, sous de frais ombrages, un lieu favorable au repos et de beaux points de vue. La *Bizaltique* nous présentait sa vaste étendue et ses fertiles coteaux. A notre gauche, une ligne de verdure nous indiquait le cours de l'Angitas jusqu'aux bords du lac. Cette rivière est fort rapide; elle s'est formé un lit très-profond, qui ne nous laissait voir que la cime des arbres de haute futaie, dont il est entièrement bordé, sur toute la longueur d'une plaine de près de deux lieues d'étendue.

Au-delà de cette rivière, la vue s'arrête avec plaisir sur le Pangée et sur les hauteurs d'Amphipolis et de *Cerdilium*, qui n'en est distant que d'une demi-lieue, ainsi que Thucydide l'a remarqué, en parlant de l'expédition de Brasidas (1).

Ce tableau, digne des plus habiles peintres, réjouit la vue, et reporte la pensée vers de grandes époques de l'histoire.

Je profitai de notre premier moment de repos pour en faire un croquis (2), et m'étant élevé, à cet effet, vers les hauteurs de Zighna, j'y découvris des constructions du moyen-âge. Il est vraisemblable que cet emplacement, qui se trouve dans la direction du centre du lac, est celui de la ville de *Myrcine*, dont Appien a fait mention (3).

En quittant le moulin, on monte facilement sur les bases

---

(1) Thucydid. lib. v, c. IX.

(2) Voyez pl. 2.

(3) M. Combes-Dounous, traducteur d'Appien, dit n'avoir trouvé nulle part le nom de cette ville (tome II, page 417, note 5). Hérodote nomme cette ville, lorsqu'il raconte qu'Aristagoras de Milet, fuyant la colère de Darius, vint s'y établir et y périt. lib. v, cap. CXXVI.

du Cercine; et, en deux heures, on arrive à la vallée fertile où est situé le village de *Zilaova*, habité quelquefois par l'aga.

Nous nous dispensâmes de nous présenter chez cet aga, dont le père avait été élevé malgré lui au grade de pacha à trois queues. On nous en avait fait un portrait peu favorable; il affecte une dévotion qui le rend fanatique, au point qu'il croit se souiller, quand il reçoit chez lui quelques personnes de celles que tout Musulman doit appeler *dgiahour*, ou infidèles; il excepte seulement ceux qui viennent traiter avec lui de quelque achat de coton, marchandise dont il est toujours abondamment pourvu; alors on est bien accueilli, mais dans des appartemens différens de ceux qu'il habite journellement, où il ne reçoit que des Turcs. On connaît dans toute la Turquie beaucoup de dévots de ce genre, principalement parmi les grands, qui veulent parvenir, par cet excès apparent de dévotion, à ce que le gouvernement les oublie, comme incapables d'exercer la profession des armes. Il y avait de mon temps à Salonique un pacha qui jouait le même rôle. Il était aussi fils d'un pacha, et se nommait en cette qualité *Ali-pacha*. C'est pour conserver ses richesses autant que sa tranquillité, qu'il cherchait à se faire oublier.

Nous passâmes la nuit dans ce village dont les habitans, la plupart Grecs, nous parurent dans l'aisance et hospitaliers.

Le lendemain, nous suivîmes les mêmes coteaux, et après deux heures de marche vers l'est, nous atteignîmes le territoire d'*Aghio-Strati* ou plus vulgairement Ali-Strati, petite ville du district de *Drame*, située sur les bases du mont Cercine, où nous étions arrivés à travers de beaux vignobles.

Des plantes de coton, des rizières immenses, de grandes plantations de tabac, des vignes entrecoupées de terres à blé, formaient sous nos yeux le plus agréable spectacle.

Cette plaine qu'Athénée a vantée, à cause de ses fruits et de ses roses, est entourée de montagnes qui en font un ovale de la longueur d'environ neuf lieues, sur trois dans sa plus grande largeur. Elle se dirige du sud-est au nord-ouest.

Après quelques heures de séjour dans la petite ville d'Ali-Strati, située à mi-côte nord, et habitée de plus de cultivateurs grecs et turcs que de marchands, nous descendîmes dans la plaine. Une demi-heure suffit pour nous y faire parvenir. Nous passâmes, quelques momens après, à côté d'un pont de trois arches, d'une bonne construction, sous lequel coule l'Angitas, qui n'est pas encore grossi, dans cet endroit, par les eaux de la plaine. A peu de distance de ce pont, nous visitâmes un moulin à eau, dont les deux meules sont employées à nettoyer les riz récoltés dans les rizières que nous avions à notre droite.

Nous entrâmes dans ces marais plantés de riz, et parvînmes à un grand ruisseau très-rapide qui les alimente. Il provient d'une grande source du voisinage, que les Turcs appellent *Bournar-Bachi* ou *tête des eaux* (1). Depuis la naissance de l'Angitas jusqu'à Philippi, dans un espace de huit lieues environ, jaillissent de toutes les collines des sources qui, après avoir fécondé la plaine, arrosé les rizières, et formé des marais profonds, se réunissent vers la côte opposée pour se jeter dans l'Angitas. Cette plaine donne annuellement au commerce des tabacs, des cotons et du riz. Les produits seraient immenses si l'activité et l'industrie des habitans répondaient à la libéralité de la nature.

---

(1) Dans toute la Turquie, c'est ainsi que les Turcs appellent toutes les sources abondantes.

Après avoir quitté les rizières, nous reprîmes le chemin d'hiver, et parvînmes à Drame. Cette ville est située au pied d'une colline, sur un large plateau, dont le palais du Bey couronne les hauteurs. Au-dessous de la ville, s'échappent de toutes parts des eaux, dont les habitans tirent bon parti pour la teinture et pour la tannerie. Elles se jettent, par un ruisseau bordé de saules, dans d'autres rizières qui forment une des principales richesses de *Mouhamed-Bey,* propriétaire d'une grande partie de cette plaine.

A peine avions-nous mis pied à terre dans un Khan, qu'un officier du Bey vint nous en tirer pour nous conduire à l'évêché, où nous fûmes traités avec d'autant plus de distinction, que le docteur Messico était très-lié avec l'évêque.

Mon desir étant essentiellement de faire une visite à Mouhamed-Bey, dont j'avais connu le grand-père, je lui fis demander une audience qu'il m'accorda seulement pour la nuit suivante, attendu que nous étions en temps de ramadan, et en été. Dans cette entrevue, la conversation fut très-animée; les questions se succédaient rapidement. Je m'aperçus que c'était flatter beaucoup le Bey que de l'entretenir de l'agrandissement prochain de la ville de Drame, son séjour ordinaire. Il fut surpris d'apprendre que j'étais venu faire, quarante ans auparavant, une visite à son aïeul, qui avait joui du titre et des fonctions de *Nazir* (1). Cette circonstance me mit sur la voie pour l'entretenir de nos intérêts commerciaux dans les contrées voisines de Drame. Je lui témoignai combien j'avais été sensible à la pro-

---

(1) Le mot *Nazir* s'applique à tout officier qui surveille des établissemens appartenant au domaine du prince. Le *Nazir* de Drame a l'intendance de la fonte des boulets qui se fabriquent dans son département.

tection que son aïeul avait constamment accordée à l'établissement français formé à Cavala, ville maritime, peu distante de Drame, et dont j'aurai bientôt occasion de parler. Je lui rappelai que l'intention du Nazir était de former à Drame un dépôt de commerce semblable à celui de Serrès, qui, en contribuant à l'agrandissement de sa capitale, aurait augmenté les succès de notre établissement de Cavala. Le Bey me dit alors qu'il avait le même projet, et que si les circonstances permettaient jamais de remonter l'établissement français à Cavala, il ferait de plus grands efforts que son aïeul pour le soutenir.

J'avais vu, en Turquie, peu d'hommes d'une figure plus noble, et d'un abord aussi aimable : on aurait assuré, en l'écoutant, qu'il avait reçu son éducation dans la capitale, où il ne fut que trop tôt appelé, par un effet de sa malheureuse destinée. Il s'y était déjà acquis de la réputation, en accordant courageusement l'hospitalité à Pacho-Bey, qu'Ali-Pacha de Janina avait juré d'exterminer. Mouhamed-Bey et son hôte furent mandés à Constantinople, et ce fut peu après leur arrivée dans cette ville qu'Ali fut déclaré coupable de rébellion. La Porte, ne pouvant le réduire que par la force, et voulant employer deux hommes capables de bien s'entendre et d'agir avec vigueur, donna les trois queues au Bey de Drame, et nomma Pacho-Bey son lieutenant. Ces deux chefs se mirent à la tête des troupes, et l'on sait quelle a été la fin du tyran de l'Epire et de ses enfans.

Les succès obtenus dans cette première guerre par Mouhamed-Pacha, appelé, depuis sa dignité, *Dramali-Pacha*, du nom de la ville qu'il habitait, ayant accru sa considération, déterminèrent le divan à le nommer gouverneur de la Morée, dans l'espérance qu'il pourrait conquérir son gouvernement. Il se mit à la tête d'une armée de trente mille hommes, fournie

d'un matériel proportionné à l'entreprise qu'il allait tenter; mais il périt dans les plaines d'Argos, victime de son inexpérience.

Ce jeune prince, extrêmement regretté, a laissé une veuve appartenant à la famille la plus distinguée de Salonique. J'ignore s'il en a eu des enfans; mais je crois qu'il était lui-même le seul rejeton de son illustre famille, quoique l'aïeul eût eu plusieurs enfans, tous morts de bonne heure, à l'exception du père de Mouhamed-Pacha.

La première cause des malheurs de cette famille, la plus riche et la plus ancienne des provinces qu'arrose le Strymon, mérite d'être racontée.

Lorsqu'on étudie un peuple qui, après avoir fait tant de bruit, est cependant demeuré dans l'enfance de la civilisation; lorsqu'on le voit donner des signes certains d'une dissolution prochaine, si on est curieux de connaître les causes de sa dégradation politique, ce n'est pas seulement au centre de son gouvernement qu'il faut les chercher. Le faste du Sultan, et une certaine forme imposante donnée à l'administration, répandent un éclat qui ne laisse pas que d'en imposer. C'est dans l'intérieur des provinces qu'on juge mieux de sa faiblesse, en voyant l'indépendance qu'affectent les grands, et la dépopulation qui s'accroît chaque jour, ce dont le gouvernement ne tient aucun compte.

Le premier événement funeste qui a frappé la famille du Pacha de Drame, a eu lieu dans un temps où je me trouvais à Salonique. Le grand-père de Mouhamed avait épousé une femme distinguée par sa naissance; mais, après qu'elle lui eut donné un fils, il s'en dégoûta, et à l'imitation de tous ses pareils, il fit acheter à Constantinople successivement diverses esclaves géorgiennes, dont trois lui donnèrent chacune un garçon. Tel

était l'état de sa famille, lorsqu'il mourut, sans avoir fait aucune disposition testamentaire. Cette mort devint le signal d'une suite de troubles domestiques, qui firent long-temps répandre du sang. Chaque femme voulut avoir part au trésor que le prince et ses ancêtres avaient amassé. Le palais devint un théâtre de pillage, sans que les enfans, soit par respect pour leurs mères, soit à cause de leur âge, pussent l'empêcher.

L'inimitié des femmes entre elles amena bientôt celle des enfans. Tous prétendirent à une immense part dans les terres, et aspirèrent au pouvoir. De si hauts personnages dédaignant de recourir aux tribunaux, on prit les armes. De grands partis se formèrent dans le pays. Les quatre frères ne marchaient plus sans escorte, et sans se menacer. Le plus acharné et le plus âgé de tous se mit secrètement en embuscade sur la galerie d'un minaret, et de là il tua de sa main d'un coup de carabine, le second de ses frères, comme celui-ci passait dans la rue au milieu de son monde. Bientôt l'assassin périt à son tour par une ruse des deux autres frères, qui se réconcilièrent après le premier meurtre; et le plus âgé d'entre eux demeura maître du pays; mais il mourut à la suite d'une longue maladie, et la succession du Nazir devint le partage du plus jeune de ses enfans, auquel Mouhamed-Pacha, fils de celui-ci, succéda, étant encore lui-même très-jeune.

On croirait que la Porte prit connaissance de ce tragique événement; point du tout: comme aucune plainte n'avait été portée, et que le manoir de la famille, fortifié par la nature, aurait d'ailleurs pu résister long-temps aux troupes du Grand-Seigneur, le gouvernement aima mieux dissimuler que d'attaquer un prince puissant dont les forces pouvaient lui devenir nécessaires. L'argent aussi ne fut point épargné de la part de la famille, pour obtenir que le sultan ne fût pas instruit des

détails de cette affaire. La corruption consolida l'entreprise que l'audace avait commencée.

On pourrait citer mille exemples de semblables traits demeurés impunis, dans un empire où le pouvoir féodal lutte sans cesse contre l'autorité souveraine, et toujours dans un sens contraire au bien public. La trop longue vie du Pacha de Janina suffit pour donner une idée de l'état moral et politique de l'administration intérieure de la Turquie, et de l'esprit qui la dirige.

Si la Porte souffre souvent des délits d'une haute importance, elle est aussi d'autres fois très-empressée à en tirer vengeance, et à les punir, suivant les dispositions où les ministres se trouvent envers le délinquant. Cette opinion mérite d'être appuyée au moins par un exemple.

L'aga de Satalie avait long-temps gouverné cette ville et la forteresse qui la domine; il y avait exercé une tyrannie qui n'avait de bornes que celles qu'il voulait y mettre lui-même; et on ne peut douter qu'il n'eût amassé de grandes richesses. La Porte toléra ses rapines et ses désobéissances jusqu'à sa mort, quoiqu'il eût été porté des plaintes graves contre lui, même par le ministre français. Le fils aîné de cet aga, ayant demandé, suivant l'usage, l'investiture de l'*Agalik*, héréditaire dans sa famille, c'est-à-dire, le firman qui devait rendre son autorité légale, la Porte, avant de l'accorder, exigea une somme énorme. A chaque réquisition, le jeune aga déclarait que son père n'avait jamais possédé un semblable trésor. En attendant, il ne cessait de commander; mais, prévoyant l'orage qui le menaçait, il cherchait à se faire aimer de ses vassaux; il répara le château, et se prépara à se défendre.

Le Capitan-Pacha ne tarda pas de recevoir l'ordre de bloquer le port de Satalie avec toute son escadre, tandis qu'une armée

de près de vingt mille hommes assiégeait la ville du côté de la terre. Cette double attaque ayant été infructueuse, la guerre se continua pendant trois ans. Plusieurs Pachas y figurèrent avec toutes leurs forces ; l'aga trouvait toujours de nouveaux moyens de résistance, et il eût été difficile de le réduire, sans une trahison : elle fut ourdie, la seconde année du siége, dans le camp des assiégeans. Un transfuge fut reçu dans la ville, feignant d'avoir mérité la mort par un délit récent, et demanda asile ; il promit de servir l'aga, et joua si bien son rôle, qu'il parvint à s'attirer l'amitié du prince et à épouser une fille distinguée de la ville. La confiance s'étant de plus en plus établie, le traître proposa à l'aga de faire une sortie de nuit, moyennant laquelle il promettait qu'on pourrait mettre l'armée en déroute, ainsi qu'on l'avait vu à Widdin, où s'était renfermé Pasvant-Oghlou, lorsque Husseim-Pacha assiégeait ce rebelle. L'aga, ayant donné dans ce piége, voulut commander la sortie, et fut pris à côté du transfuge qui le signalait. Sa tête et ses trésors furent transportés à Constantinople, et toute sa famille, presque entièrement dépouillée, vint en exil à Salonique, où elle vit aujourd'hui des bienfaits des Pachas qui s'y succèdent, et des aumônes de quelques grands du pays.

J'ai eu quelquefois l'occasion de m'entretenir avec le frère du défunt, qui, par désœuvrement et par besoin de soulager sa douleur, venait me raconter ses propres infortunes et celles de ses parens.

On peut ajouter à ce dernier récit, que le Grand-Seigneur, voulant détruire, autant qu'il lui est possible, la puissance des grands propriétaires, vient d'établir un pachalik à Satalie, et qu'il a soumis Smyrne et Andrinople au même régime.

Cette digression m'a fait perdre de vue la ville de Drame : j'y reviens. La journée du lendemain de notre visite fut employée

à copier quelques inscriptions latines dont je donne ici une copie. On les voit sur des sarcophages mutilés ; voici ce qu'on peut y lire :

NVS.AGRICOLA.ORN.DEC.HO
ANN.VI.M.II.H.S.E.
L.ANNIVS.C.FIL.VOL.AGRICOLA.ET
FLAVIA.ATILIA.AVGVSTINA | Ici un cheval.
PARENTES

◎ (1)

Deuxième Inscription.

C. VIBIVSCFILVOLDAPHNVS
DECHONANVMIXH.S.E.
CVIBIVSCFILVOLFLORVSDEC
IIVIRETMVNERARIVSPHILLIPPIS
KARISS. T̥O C.

Avant d'entrer dans l'église attenante à l'évêché, je remarquai dans le péristyle, qui est en bois, un beau fragment d'antiquité, apparemment transporté de Philippi, et que je reconnus pour être une tête très-ressemblante de l'empereur Caracalla, sculptée en marbre blanc du pays. Cette tête, dont le nez n'a pas été mutilé, sert de support à un des pilastres du péristyle. Paul-Lucas, qui passa à Drame et à Philippi en 1710, la reconnut pour une tête d'Hercule, parce qu'elle est coiffée de la dépouille du lion. Ce fragment donne lieu de croire que les colons de Philippi furent les premiers qui honorèrent Caracalla d'un mo-

(1) Trou pour faire écouler l'eau.

nument, lorsque, venant de la Thrace, il entra dans la Macédoine : ils le flattaient de la manière qui lui était la plus agréable, en lui donnant quelque ressemblance avec Alexandre, du moins dans le costume. Ce morceau de sculpture me tenta beaucoup, et j'aurais pu l'obtenir facilement du bey; mais comment aurais-je pu me résoudre à devenir ingrat envers mes hôtes?

La colonie de Philippi n'est pas la seule ville de l'Orient qui ait fait représenter un empereur avec les attributs d'Hercule; les monnaies de bronze nous en donnent assez souvent des preuves, mais ce qu'on n'avait pas encore observé en numismatique, c'est que la ville de Tyr eût célébré les victoires de Trajan en faisant frapper une monnaie d'argent de grand module, dont le revers présente une répétition des traits de ce prince, sous les attributs d'Hercule Tyrien, et que cette ville eût aussi accordé le même honneur à Caracalla sans en avoir eu le même motif. Ces deux monnaies sont faussement accordées à la ville d'Antioche de Syrie.

J'eus bientôt l'occasion de me convaincre du motif qui obligeait le Bey d'avoir une garde de cinq cents hommes, logés la plupart dans son palais. Son secrétaire, Grec de naissance, me raconta une anecdote toute récente qui me donna une juste idée des mœurs des peuples voisins de Drame, dont la civilisation est encore si arriérée.

Ce pays, me dit-il, si beau par sa fertilité, est inquiété par le voisinage d'un peuple qui habite l'intérieur des hautes montagnes auxquelles vous voyez que nous sommes presque adossés; il est enclin au brigandage, et peu accoutumé à la dépendance. Il y a près de trois ans, qu'environ huit cents hommes de ces montagnards se jettèrent à l'improviste sur notre ville, la pillèrent, et y commirent beaucoup d'excès. A peine le Bey eut-il le temps de se renfermer dans son palais avec le peu

de gens qu'il avait auprès de lui. Dès que la nuit fut venue, il fit sortir, par une porte qui a une issue sur la campagne, une troupe de soldats, avec ordre de donner l'alarme dans tous les villages du département, et de faire armer les habitans : le lendemain, plus de deux mille hommes prirent les armes, et se portèrent sur le chemin des gorges par lequel ces bandits pouvaient faire retraite. Ceux-ci, n'ayant pas assez tôt prévu cette embuscade, furent saisis d'une terreur panique qui les fit fuir dans le plus grand désordre. Chaque homme ne pensait qu'à son salut personnel : nos gens étaient partout. Plus de quatre cents de ces brigands périrent dans cette déroute, presque sans se défendre; les autres ne durent leur salut qu'à la facilité qu'ils ont tous de grimper sur les rochers. Telle est, m'ajouta le secrétaire, notre position et celle des pays voisins. Depuis long-temps on n'avait vu paraître une pareille réunion de voleurs. La garde du pays suffit ordinairement pour les tenir écartés; mais nous sommes continuellement menacés de leurs invasions.

Ces peuples, en effet, rendus indépendans par la difficulté de pénétrer dans leurs montagnes, paraissent s'être isolés des plaines voisines, depuis les temps les plus reculés. J'en parlerai dans un des chapitres snivans, lorsque je présenterai mes observations sur l'île de Thasos. La garde rurale, établie dans presque toute la Romélie, est commandée par un officier, ordinairement très-brave, à qui on donne le nom de *Serdar.*

La troupe que commande cet officier est une espèce de gendarmerie qui maintient la tranquillité du pays, mais en y exerçant une juridiction très-arbitraire.

Le jour suivant, nous partîmes pour Philippi, dont les ruines sont à trois lieues de distance de Drame. En côtoyant toujours les montagnes, nous trouvâmes un petit village habité

par des Turcs et par des Grecs, où nous copiâmes une inscription grecque, qui annonce le culte qu'on y rendait à Cybèle:

ΜΗΤΕΡΑ ΘΕΩΝ ΚΑ.	À LA MÈRE DES DIEUX
ΠΡΟΚΟΥΛΟΣ ΚΑΙ ΟΥΛΠΙΑ	PROCULUS ET ULPIA
ΜΕΛΤΙΝΗ ΚΑΘΙΕΡΩΣΕ·	MELTINE DÉDIÈRENT
	CE MONUMENT.

En suivant la même direction, nous avions au-devant de nous les collines qui dominent Philippi, et qui unissent le Pangée avec l'Hémus, et je suis convaincu que c'est à cause de cette position intermédiaire qu'elles ont été appelées dans l'antiquité *le Symbole*. Les deux batailles qui décidèrent du sort de la république romaine, après la mort de Jules-César, ont rendu ce lieu célèbre. Il me paraît certain que c'est dans les gorges du Symbole que l'armée romaine de Cassius et de Brutus s'ouvrit un passage pour contourner les retranchemens de celle que commandait Norbanus, et qui occupait les détroits inexpugnables des Sapéens, du côté de la mer. Je reviendrai tout-à-l'heure sur ce grand événement.

A mesure que l'on approche des collines de Philippi, qui s'avancent dans la plaine et qui la rétrécissent, la campagne, devenue plus riante, annonce la belle source qui la féconde. Cette source a fait donner au hameau auprès duquel elle prend naissance, le nom de *Bounar-Bachi*, le même que porte la source qui est à peu de distance de Drame.

Nous traversâmes, sur une grande pierre, un canal profond. L'eau y est abondante, et coule rapidement. Des chaumières, éparses çà et là, rendent ce lieu très-pittoresque.

Nous visitâmes la fontaine où dut se désaltérer l'armée de Brutus et de Cassius, après avoir manqué d'eau pendant un jour.

C'est à peu de distance d'un moulin, et au bas de la mon-

tagne, qu'on aperçoit des sources, dont de grands blocs de rochers défendent l'accès. Tout est brut et monotone au lieu de leur naissance; aucun jeu de la nature n'y récrée la vue; ce n'est qu'au sortir du moulin, que le ruisseau présente un aspect pittoresque, par le contraste de la rudesse du bassin d'où il sort avec la fraîcheur du passage qu'il embellit. On ne peut douter, d'après le témoignage de Dion-Cassius et d'autres anciens auteurs, que cette source ne soit celle du *Zigastès*, petite rivière qui va former les marais de Philippi, pour se jeter ensuite dans l'Angitas. Je reviendrai sur ce sujet.

Nous suivîmes, sur la droite, le coude que décrit la montagne, entre les hauteurs et de belles plantations de maïs, qui s'étendent au loin sur les bords du Zigastès. Ce chemin nous conduisit à une prairie, que nous laissâmes à notre droite en reprenant notre première direction.

Ayant dépassé la prairie, nous nous trouvâmes bientôt sur les ruines de l'ancienne *Crénidès* qui, après avoir porté le nom de *Philippi*, que lui donna le père d'Alexandre, devint une colonie romaine sous le même nom.

J'observerai en passant qu'Appien (1) confond cette ville de *Crénidès* avec celle de *Datos;* il n'en fait qu'une seule ville. M. Raoul-Rochette a parfaitement éclairci ce point de critique, dans son Histoire des colonies grecques (2). Je dois ajouter à ses judicieuses observations, que les mines du Pangée se trouvaient au-devant du Crénidès. Cette ville n'avait été fondée par les Thasiens que pour protéger leurs mines; et Philippe, lorsqu'il en devint roi, ne la fortifia que par le même motif.

(1) Appian., *Bell. civ.*, lib. IV, pag. 650.

(2) *Hist. des Colon. grecq.*, tom. IV, pag. 17 et 18.

Au-dessus des ruines, sur un coteau très-élevé, on aperçoit un ancien château : il défendait autrefois la ville, à laquelle il tenait par un mur très-solide, qui existe encore presque en entier.

Lorsque j'arrivai aux ruines de Philippi, la moisson était terminée, et les semailles étaient encore éloignées. Le laboureur était rentré dans ses foyers, au pied des collines situées à une lieue de distance de l'ancienne ville. Nous nous trouvâmes seuls entourés de ruines antiques et de maisons de divers âges, extrêmement dégradées et désertes. Un énorme rocher fort élevé, taillé à pic, et à main d'homme, sur lequel s'élève un mur qui conduit à un ancien château, et dont on a tiré par couches de grands blocs, pour en construire un théâtre qui en est voisin, a dû contribuer à former l'enceinte de la ville; il borne la vue, du côté de l'orient. Tous ces objets abandonnés nous rappelaient les dévastations successives que ces malheureux pays ont éprouvées : la ville célèbre de Philippi ne renferme aujourd'hui que des animaux sauvages; l'oiseau de Minerve s'y régénère au milieu des débris.

J'espérais toutefois que notre isolement faciliterait mes recherches d'antiquités. On sait combien en Turquie le voyageur européen éprouve de contrariétés, lorsqu'il veut copier les inscriptions conservées souvent dans de grandes villes, même dans les villages et dans les cimetières. La présence d'un Janissaire n'est pas toujours suffisante pour contenir l'insolence d'une populace hébétée et supestitieuse; mais dans ma position, je me voyais totalement dégagé d'une telle appréhension.

Dabord, sans descendre de cheval, nous traversâmes cette solitude, et nous allâmes voir, à quelque distance de la porte sud, un monument qu'on nous avait beaucoup vanté à Drame, et qui se trouve placé sur la grande route de Constantinople,

vers les bords d'un marais et des sources abondantes qui l'alimentent (1). Au-delà de ce marais se montraient les deux tertres qui séparaient par des portes les retranchemens des camps de Cassius et de Brutus.

Nous fûmes bientôt au pied du monument. Je ne tardai pas à voir dans l'inscription que c'était un trophée ; malheureusement elle n'apprend pas quel est l'événement auquel il se rapporte. Il me surprit par sa forme et sa masse, autant que par sa simplicité, et par l'élégance de ses ornemens.

Il a été dégradé, non pas seulement par les injures du temps, mais par les calculs de l'ignorance, qui espère trouver partout des trésors cachés; ou bien mutilé par l'esprit de vengeance des montagnards de l'Hémus qui, à la chute de l'empire, sont venus reprendre possession de leurs anciens domaines (2). Ces deux motifs peuvent avoir contribué à détruire ce trophée; on en a effacé un grand nombre de lettres, et il en reste néanmoins encore assez pour que ce monument atteste aux races qui le verront après nous la grandeur des Romains et l'ancienne gloire des Macédoniens. On peut juger de son état actuel par le dessin que je mets ici sous les yeux du lecteur. Sa forme est carrée ; il est construit d'un seul bloc de marbre du pays; il a quatorze pieds de hauteur sur six et demi de large; il pose sur une plinthe composée de deux pièces de même marbre qui ne paraissent pas avoir été très-élevées au-dessus du terrain. C'est dans le même état de dégradation que Paul-Lucas l'a trouvé, lorsqu'il l'a examiné en 1716.

Si l'inscription était restée intacte, nous connaîtrions le fait

---

(1) Ce sont les mêmes sources qui avaient fait donner anciennement à la ville le nom de Crénidès avant qu'elle fût appelée Philippi.

(2) J'aurai bientôt occasion d'observer que tous les habitans turcs des environs du mont Pangée m'ont paru avoir les mêmes mœurs que ceux qui habitent à présent l'Hémus méridional.

Digitized by Google

MÉDAILLES & MONUMENT DE PHILIPPI

1

2

3

4

C·VIBIVS·C·F·
COR·QVARTVS
MILLE CVM MACEDON

5

6

7

14 pieds de hauteur,
6 & demi de largeur.

8

9



d'armes qui devint la cause de cette construction, et l'armée qui fut vaincue dans l'endroit même où le trophée a été élevé; mais on peut encore calculer approximativement l'époque de cette victoire, et former quelques conjectures sur le nom du peuple assiégeant. En voyant sa forme colossale, on ne peut pas supposer qu'il soit antérieur aux premiers Césars, et par sa bonne exécution on ne peut le croire postérieur aux deux premiers siècles de notre ère.

En considérant qu'il a été établi à l'orient de Philippi, du côté de Cavala, nous serons obligés de jeter les yeux sur le peuple qui habitait l'Hémus méridional et le plus voisin de Philippi; or, ce peuple ne saurait être que les Satres établis dans ces montagnes, et qui ne cessèrent, jusques aux Croisades, de revendiquer leurs anciennes possessions. Ils furent toujours redoutés et surveillés de leurs voisins; aussi juge-t-on encore aujourd'hui par les ruines des forteresses élevées autrefois, depuis la Cavale jusqu'au fond de la plaine de Philippi, des efforts que les rois de Macédoine et les Romains avaient faits pour arrêter leurs courses toujours menaçantes.

On voit, par le fragment d'inscription qui subsiste encore sur ce trophée, que Caius-Vibius et Cornelius-Quartus, stratèges de la colonie de Philippi, assistés de mille Macédoniens, déterminèrent la victoire du côté des Romains; et on peut conjecturer que cet exploit parut assez décisif aux alliés pour qu'ils en consacrassent la mémoire, et s'en glorifiassent par un monument qu'on dut regarder comme équivalent à un arc de triomphe.

La promptitude avec laquelle le secours paraît avoir été donné, peut faire entendre combien les Romains, en fondant leurs colonies, étaient prévoyans dans les moyens de les protéger, et de les rendre propres à protéger elles-même les frontières de l'empire.

Après l'inspection de ce monument, nous rentrâmes dans l'in-

térieur des ruines pour faire la recherche de quelques inscriptions et l'examen de plusieurs antiquités remarquables. La première qui nous arrêta fut le théâtre, qu'on ne cesse de détruire, et dont il ne subsiste que des traces, qui nous firent juger de sa première forme et de son peu d'étendue.

Du théâtre au grand rocher perpendiculaire, la distance est petite. Ayant aperçu quelques inscriptions sculptées sur les couches mêmes du rocher d'où l'on a enlevé des blocs, nous n'allâmes pas plus loin dans ce moment. Aucune des inscriptions n'appartenait à un tombeau: celles que je parcourus me rappelaient des dons faits à des temples ou à des chapelles, et des noms de prêtres et de magistrats. On voit auprès du théâtre un édifice encore assez élevé, mais tellement maltraité par le temps et par les races plus ou moins barbares qui l'ont possédé, qu'on ne saurait lui donner aucun nom.

Je ne tardai pas à entreprendre de copier la plus étendue de ces inscriptions, qui me parut aussi la plus curieuse, tandis que mes compagnons allaient à la découverte.

Il n'y avait pas une demi-heure que j'étais livré à cette occupation, lorsque la détonation d'un coup de carabine se fit entendre du centre des ruines, et le sifflement de la balle me fit aisément comprendre qu'on en voulait à moi. Il paraît que le propriétaire de quelque terrain, nous ayant vu passer quand nous allions au trophée, s'était caché, soit qu'il eût peur, soit qu'il eût voulu nous observer mieux; et que, nous ayant vu retourner, il s'était imaginé que nous revenions sur nos pas avec l'intention de chercher des trésors; car c'est-là l'idée constante de tous les habitans pauvres de la Turquie. M'ayant vu long-temps accroupi, il tira sur moi, pour me faire prendre la fuite, et s'emparer de ce qu'il supposait que j'étais sur le point de découvrir.

Notre parti de nous retirer fut forcément bientôt pris; ma

copie de l'inscription demeura inachevée, et telle qu'on va la lire :

INSCRIPTION trouvée dans les ruines de Philippi en Macédoine.

PHOSTILIVSPHILADELPHVS
OBHONOR.AEDILIT.TITVLVMPOSVIT
DESVOETNOMINASODAL.INSCRIPSITEORVM
QVIMVNERAPOSVERUNT.
DOMITIVSPRIMIGENVSSTATVAM
AEREAMSILVANICVMAEDE
CORATIVSSABINUSATTEMPLVMTEGE.D
TECVLASCCCCLECTAS.
NVTRIUSVALENSSICILLAMARMVRIA
N]OVAHERCVLIMETMERCVRIVM
PACCIVSMERCVRIALESOPVSCEMENTIC...
XCCLANTETEMPLVMETTABVLARICIAO..AM.
PVBLICIVSLAETVSATTEMPLVMAEDIFI
CANDVMDONAVIT*L
ITEMPACCIVSMERCVRIALESATTEMPLVM
AEDIFICANDVMPHILISETLIBERTISDON
*LITEMSIGILIVMMARMVRIVMLIBERI*XXVI
ALPENVSASTASIVSSACERD
SIGNVMAER.SILVANICVMBASI
ITEMVIVVS*MORTISCAVSAESVO
REMISIT.
HOSTILIVSPHILADELPHVSINS..
DENTIBVSINTEMPLOPETRAMEXCIDITOI......

Cette inscription telle que je la donne, étant incomplète, on pourrait supposer que Gruter a suppléé à la lacune qui se trouve dans mon texte (tom. II de son recueil, pag. 129, n° 10);

par une copie que ce savant avait trouvée dans les papiers de Belon, naturaliste, lequel voyageait au levant, dans le XVIe siècle, et n'était pas très-profond dans la connaissance des monumens antiques; mais je dois faire observer que la portion d'inscription donnée par Gruter n'est nullement la suite de la mienne. Elle est elle-même incomplète, et j'ajouterai que, si Bélon avait vu celle que j'ai copiée, il ne se serait pas contenté de n'en prendre que les dernières lignes. Il est bien plus vraisemblable que ce voyageur a trouvé la sienne isolée, et qu'elle n'est point la même que la mienne. Je suis d'autant plus autorisé à m'en tenir à cette opinion qu'avant de copir mon inscription, j'en avais observé plusieurs autres, semblables, quant aux faits qu'elles rapportent, à celle de Gruter, et que j'aurais copié la mienne en entier sans le coup de carabine.

Pour mettre le lecteur mieux en état de juger, voici, mot-à-mot, l'inscription de Gruter :

PHOSTILIVS PHILADELPHVS
PETRAM INFERIOREM EXCIDIT TITULUM
FECIT VBI NOMINA CVLTOR SCRIPSIT
ET SCVLPSIT SAC VRBANO. S P.

L'opinion que conçut le savant Maffei de cette inscription isolée fut qu'elle était fausse. Voyez son *Ars critica lapidaria*, (*lib.... cap. IV*, édition de Seb. Donati, *ante suppl. ad Thesaurum Muratorii*, tom. I, Lucæ 1765, in-fol., col. 292). Je n'ai pas besoin de dire que c'est là une erreur, et que l'inscription de Gruter donne plus de prix à ma découverte, quoique la copie de la mienne soit imparfaite (1).

---

(1) Du reste, il ne serait pas impossible que la vérité se manifestât dans peu, si sur quelqu'un des bâtimens du Roi qui abordent parfois à l'île de Thasos pour

Dans le peu de temps que j'ai donné à l'examen des ruines de Philippi, j'y ai fait d'autres observations dont la géographie pourra tirer quelque avantage.

On ne nous a fait connaître jusqu'à présent cette ville que comme un point isolé autour duquel n'existait qu'un territoire très-circonscrit : cette idée n'est pas juste.

Les motifs qu'avait eus Philippe d'y former une colonie qui devînt un rempart contre des peuples indomptables, durent agir également sur l'esprit des Romains. La colonie de Philippi était une des plus importantes de l'empire et des plus difficiles à garder, à cause du voisinage des barbares de l'Hémus méridional. De là nous devons conclure que toute la plaine, qui s'étend depuis les gorges Sapéennes, ou en d'autres termes, depuis les hauteurs de Cavala jusqu'aux sources de l'Angitas, et qui renferme un espace de neuf ou dix lieues de longueur sur une largeur de cinq lieues environ, formait le domaine territorial de la colonie. J'ai déjà dit un mot sur ce sujet, lorsque je sortais de Cerdilium.

Je n'avais pas moins à cœur de reconnaître les dernières bases de l'Hémus du côté du midi, et de déterminer la vraie position du Pangée. Il s'agissait aussi de savoir si le Strymon était le fleuve que Palma fait passer sous le pont d'*Anghista*, pont destiné à l'usage des habitans de la côte du Cercine, et de diverses parties de la Thrace supérieure qui se dirigent vers Constantinople.

---

couper du bois et pour faire la lessive des matelots, il se trouvait des officiers amateurs d'antiquités qui fissent une excursion jusqu'aux ruines de Philippi. Non-seulement ils y verraient d'autres monumens, mais encore ils pourraient pousser leur course jusqu'au couchant de Pravista, vers les camps de Cassius et de Brutus, reconnaître le terrain où se trouvaient ceux d'Antoine et d'Auguste, à l'ouest du Pangée, visiter Amphipolis, et faire, dans toute cette route, la découverte de plusieurs anciennes villes et une riche moisson de médailles en tous métaux.

J'avais derrière moi des collines presque entièrement inhabitées, qui aboutissent à la dernière chaîne méridionale de l'Hémus, lequel s'étend, vers le nord dans l'intérieur de la Thrace, jusque sur les côtes de la Mer-Noire.

Une grande et haute montagne isolée me présentait toute sa partie nord et nord-ouest à une lieue et demie de distance.

Vers la partie de l'ouest, je découvrais le passage de la rivière d'Anghista, qui coule entre les dernières hauteurs de cette montagne et les bases du Cercine; j'étais à cinq lieues à l'est de ce passage. Le fond de la plaine, à ma gauche, m'offrait, au-delà des marais, une étendue de belles terres auxquelles les Turcs donnent le nom de *Bérékietli*, *Campagne fertile*. C'est là que Xercès dut camper avant de franchir le Pangée, et c'est là aussi que les troupes de Cassius furent mises en déroute.

Virgile devint mon guide pour la position du mont Hémus. Ce poète nous dit (1) que le sang des Romains coula dans le voisinage de la ville de Philippi, *per latos Hæmi campos, sur les vastes champs de l'Hémus.* Il devait donc être évident pour moi que les monts auxquels je me trouvais presque adossé formaient la croupe méridionale du mont Hémus, puisque Virgile désigne les campagnes qui entourent la ville de Philippi par les mots *latos Hæmi campos* (2).

L'extrémité sud du mont Hémus étant connue, il s'agissait de reconnaître le Pangée : c'est Hérodote et Thucydide, expliqués l'un par l'autre, qui me l'indiquèrent.

---

(1) Georg. I, vers. 492.

(2) Les auteurs du Dictionnaire universel abrégé de la géographie ancienne, comparée, se sont trompés, en faisant commencer la grande chaîne de l'Hémus vers les sources de l'Hebre. Virgile nous présente plus de vérité en plaçant la naissance de l'Hémus auprès de Philippi. Il est d'ailleurs d'accord avec Strabon, et d'autres auteurs qui après lui ont eu occasion de parler de cette fameuse montagne.

« Les peuples de Thrace, dit le père de l'histoire, dont » Xercès traversa le pays, sont les Poétiens, les Cicioniens, » les Bistoniens, les Sapéens, les Dessæens, les Édoniens, les » Satres. Les habitans des villes maritimes le suivirent par mer, » et l'on força ceux qui habitaient l'intérieur du pays, et dont je » viens de parler, à l'accompagner par terre, excepté les Satres.

» Les Satres n'ont jamais été soumis à aucun homme, autant » que nous pouvons le savoir; ce sont les seuls peuples de » Thrace qui aient continué à être libres jusqu'à mon temps. » Ils habitent en effet de hautes montagnes couvertes de neige, » où croissent des arbres de toute espèce, et sont très-braves. » Ils ont en leur possession l'oracle de Bacchus. Cet oracle est » sur les montagnes les plus élevées. Les Besses interprètent, » parmi ces peuples, les oracles du Dieu. Une prêtresse rend » des oracles, de même qu'à Delphes, et ses réponses ne sont » pas moins ambiguës que celles de la Pythie.

» Après avoir traversé ce pays, Xercès passa près des places » des Pières, dont l'une s'appelle Phagrès, et l'autre Pergame, » ayant à sa droite le Pangée, grande et haute montagne, » où il y a des mines d'or et d'argent qu'exploitent les Pières, » les Odomantes, et surtout les Satres. Il passa ensuite le long » des Péoniens, des Dobères et des Poèples qui habitent vers » le nord, au-dessus du mont Pangée, marchant toujours à » l'occident, jusqu'à ce qu'il arrivât sur les bords du Strymon » à la ville d'Eione. »

Cet auteur dit plus bas : « Le pays aux environs du mont » Pangée s'appelle Phyllis. Il s'étend, à l'occident, jusqu'à la » rivière d'Angitas, qui se jette dans le Strymon, et du côté » du midi, jusqu'au Strymon même (1). »

---

(1) Herodot. lib. VII, cap. CXI. (Traduction de M. Miot.)

D'après cette description des lieux que traversèrent les Perses, j'avoue que les géographes modernes ont dû éprouver de l'embarras pour assigner à la Piérie et au Pangée leur véritable position géographique.

Comment en effet l'historien peut-il faire marcher les troupes de Xercès près des places des Pières, ayant à leur droite le Pangée, et dire que l'armée passa ensuite le long du pays des Péoniens, qui habitent vers le nord au-dessus du mont Pangée, marchant toujours à l'occident jusqu'à ce qu'elle arrivât sur les bords du Strymon à la ville d'Eione ?

Quand l'armée eut marché le long du territoire des Pières, et jusqu'à l'extrémité de leur pays, ayant à droite le Pangée, elle était arrivée sur les bords du Strymon, à la ville d'Eione; car le Pangée et le pays des Pières se prolongent jusqu'à cette ville. Il me paraît donc certain que le texte d'Hérodote a été altéré, ou que l'historien était mal instruit sur la topographie de cette partie méridionale de la Thrace, ce qui est plus vraisemblable.

Thucydide raconte un fait qui concerne l'habitation des Pières, de manière à ne laisser aucun doute sur cette inexactitude du texte d'Hérodote. Il dit que les descendans de Caranus commencèrent par vaincre dans un combat, et par chasser de la Piérie les Pières, qui dans la suite occupèrent Phagrès et d'autres pays au-dessous du mont Pangée, près de la mer et au-delà du Strymon. La côte au pied du Pangée, ajoute-t-il, embrasse ce qu'on appelle encore aujourd'hui le golfe Piérique (1).

D'après cet éclaircissement, il est évident, 1.° que le Pangée et la Piérie ne forment qu'une seule montagne;

---

(1) Thucyd. lib. II, cap. XCIX.

2.° Que les Pières habitaient les bases de cette montagne, depuis les bouches du Strymon, en-deçà duquel commençait le golphe Piérique, qui se forme par les côtes de la Piérie, celles de Cavala, et les rives septentrionales de l'île de Thasos;

3.° Qu'en traversant la montagne, Xercès avait réellement les hauteurs du Pangée à sa droite, et le pays des Pières à sa gauche, jusqu'à Eione; et enfin qu'en cet endroit, ayant atteint le Strymon, il avait entièrement dépassé l'Angitas et toute la partie nord du Pangée, dont, au rapport même d'Hérodote, son armée avait occupé le centre. J'ajouterai, d'après l'inspection des lieux, que rien n'était plus convenable et plus naturel que la route par où Xercès dirigea son armée, ou du moins une bonne partie de ses troupes, en leur faisant franchir le Pangée.

Au témoignage de Thucydide, on peut encore ajouter celui d'Arrien, lorsqu'il décrit la route que prit Alexandre en quittant le lac Cercine; voici le passage de cet auteur :

« Il tire [le roi], dit l'historien, le long du lac Cercine, » vers Amphipolis et l'embouchure du Strymon, le traverse » et franchit le mont Pangée par la route qui conduit à Abdère » et à Maronée, villes grecques de la côte maritime (1). »

Par ce récit, quoiqu'il soit sans doute trop rapide, on peut concevoir non-seulement que le Pangée est placé près du Strymon, mais encore qu'il étend sa base sud jusqu'à Eione, puisqu'en allant d'Eione à Maronée, si on suit la route de l'orient, il n'y a plus à passer, jusqu'à Abdère, que deux petits défilés, qui s'aperçoivent l'un et l'autre sur l'Hémus, et dont je parlerai plus bas.

---

(1) Arrien, Histoire des expéditions d'Alexandre, t. I.er p. 52 (traduction de M. Chaussard.)

Si, malgré ce que je viens de dire, on ne regardait pas encore la position de Pangée comme suffisamment déterminée, je trouverais de nouvelles preuves dans Dion-Cassius et dans Appien. Je vais même rapporter les textes de ces auteurs; car il est nécessaire de fixer à cet égard l'opinion, incertaine jusqu'aujourd'hui sur le gisement de cette montagne.

Dion-Cassius, lorsqu'il décrit les mouvemens militaires que la guerre civile occasionait entre les partisans de la république et ceux du triumvirat, s'exprime en ces termes : « Avant que la flotte » commandée par Statius [pour Antoine et Octave] fût arri- » vée, Norbanus et Décidius, leurs généraux, avaient déjà » contourné la mer Ionienne, et avaient devancé, sur les côtes » de la Macédoine, l'armée de Brutus et de Cassius. Ils avaient » en même temps occupé toute la région qui est à l'est du » Pangée, et établi leur camp auprès de Philippi. Cette ville » tient au Symbole. Les Grecs ont donné le nom de *Symbole* » à la partie des collines qui lient le Pangée à d'autres mon- » tagnes de l'intérieur (1). Ces collines séparent l'une de l'autre » les villes de Néapolis et de Philippi; la première de ces villes » est située sur les plages qui avoisinent l'île de Thasus, et » l'autre dans la campagne qui appartient au Symbole, au- » quel la ville est adossée. Comme Norbanus et Décidius » avaient pris le devant et s'étaient emparés de cette position » avantageuse, Brutus et Cassius n'osèrent pas même en tenter

(1) Ces montagnes sont les dernières sommités méridionales du mont Hémus, dont la partie nord du Symbole forme la base sud, tandis que les gorges des Sapéens et leurs environs, forment celles du mont Pangée, au nord, sur une étendue de quatre lieues. Sur ce terrain, le lieu de campement de Norbanus est aujourd'hui connu sous le nom de *Dervent de Cavala*, ville ancienne dont il sera encore question.

» l'attaque. Ils eurent recours à un autre passage plus long » à l'entour de Crénidès (1). »

C'est ce que nous allons bientôt apprendre par le récit que va nous faire Appien du passage de l'armée républicaine par les monts Symbole.

Brutus et Cassius avaient passé le Mestus; ils étaient campés sur les bords de la mer, dans le pays des Sapéens; il s'agissait pour eux de contourner les bases de l'Hémus et de venir attaquer Norbanus et Décidius, à l'est du Pangée.

Dion-Cassius ne fait pas mention des difficultés que l'armée républicaine eut à vaincre, pour atteindre celle de Norbanus; mais Appien supplée à ce silence, en faisant connaître d'autres circonstances, tant sur cet événement mémorable que sur la situation des lieux.

Après avoir raconté quelles dispositions Norbanus avait faites pour arrêter l'armée commandée par Brutus et Cassius, il rapporte que ce général se repentit d'avoir laissé une partie de ses forces à son collègue Décidius pour garder les gorges des Corpilles (2); qu'il lui donna ordre de venir le joindre;

---

(1) Antequam Statius cum classe advenisset, Ionum mare transmiserant, ac ante Bruti Cassiique in Macedoniam adventum, omni ea regione usque ad Pangæum montem occupata, apud Philippos castra posuerunt. Philippi oppidum est Pangeo et Symbolo adjacens; Symbolum autem vocatur iste locus a Græcis juxta quem is mons alii in terram interjectam se extendenti committitur. Estque is locus inter Neapolim et Philippos: quorum oppidorum illud quidem ad mare e regione Thasi situm erat: hoc vero ad campum inter montes. Quamobrem quum compendiosissimum eorum montium transitum Saxa et Norbannus ante cepissent, ea transire ne conati quidem Brutus et Cassius, ad alium transitum longiorem justa Crenides circumiverunt. (Dion. lib. XLVII, pag. 215.) La traduction est dans la page 28, et finit à celle-ci.

(2) Les gorges des Corpilles sont à environ dix lieues de distance de celles des Sapéens, sur la grande route qui conduit à Constantinople. Abdère n'est pas éloignée de ce passage, auprès duquel se trouve aussi le village de *Meyri*, où est placée la poste aux chevaux.

que Rascus, frère de Rhescuporis, roi de Thrace, et roi lui-même, ayant pris le parti des triumvirs, tandis que son frère suivait celui des républicains, ces deux princes se trouvaient en personne dans les armées dont ils avaient embrassé la cause; il ajoute que Rhescuporis, certain que les gorges des Sapéens étaient impraticables, osa proposer un moyen extrême de contourner l'ennemi, « celui de se frayer un chemin autour » des montagnes des Sapéens. Il disait que c'était l'affaire de » trois jours de marche; qu'à la vérité ce chemin serait diffi-» cile à établir, à cause des forêts; mais il ajoutait que, si les » soldats voulaient porter leur eau avec eux, et disposer seu-» lement un sentier suffisant pour le passage, l'épaisseur des bois » déroberait leur marche, même aux oiseaux; que le quatrième » jour, ils arriveraient sur les bords de l'*Harpésus, qui se jette* » *dans l'Hèbre*, d'où, en un jour de plus, ils se rendraient à » Philippi, poste dans lequel ils se trouveraient avoir tourné » l'ennemi (1). »

Ce fut le parti qu'adoptèrent Brutus et Cassius. Le succès de ce passage détermina Norbanus à profiter de la nuit suivante pour faire sa retraite des gorges des Sapéens sur Amphipolis (2).

Appien passe sous silence les embarras qui accompagnèrent la hardie résolution de Brutus et de Cassius, et le danger que courut le roi de Thrace de perdre la vie par l'effet du désespoir de l'avant-garde, qui avait manqué d'eau. Je ne m'attacherai pas non plus à la recherche du cours de l'Harpésus qui, suivant l'auteur, se jette dans l'Hèbre, ce qui est une

(1) Appian. lib. IV. cap. XIII.
(2) *Ibid.* lib.

erreur inconcevable. Il me suffit d'avoir trouvé, dans les deux géographes cités ci-dessus, les éclaircissemens nécessaires à la connaissance du passage des armées romaines.

Ce qui importe, c'est de remarquer que Brutus et Cassius, en partant du pied sud de l'Hémus pour atteindre Norbanus qui était campé à l'est du Pangée, traversèrent le Symbole, et que Norbanus, en opérant sa retraite sur Amphipolis, traversa nécessairement de son côté le Pangée, puisque, selon le témoignage de Dion-Cassius, il était campé à l'est de cette montagne, au voisinage de Philippi, et qu'entre cette ville et Amphipolis il n'y a point d'autres montagnes que le Pangée. On voit qu'il le traversa dans une nuit, et en effet, la distance des points où il était campé à Amphipolis, est de huit lieues, et, selon Appien, de trois cent cinquante stades (1).

Ce mouvement des deux armées nous donne aussi la position des collines du Symbole auxquelles nos géographes avaient fait à peine attention. Dion-Cassius les désigne comme un cordon qui lie le mont Pangée au mont Hémus. Appien est même très-précis sur l'étendue de ce territoire, en nous disant que toute l'armée républicaine contourna les montagnes des Sapéens (2).

Si nous remarquons, d'après l'inspection des lieux, que le Symbole, depuis le Pangée jusqu'au pied de l'Hémus, ne présente qu'une étendue de trois lieues environ, nous aurons d'une manière certaine la courbe que décrivit l'armée républicaine, telle qu'elle est marquée dans ma carte, et on sera convaincu que le trajet de cette armée ne pouvait être que d'une heure par jour.

(1) Appian. lib. IV, cap. XIV.
(2) *Ibid.*

Ce qui surprendra peut-être, c'est que la traversée, étant à peine de quatre lieues, on ait pu employer trois jours pour pratiquer un simple sentier dans les terrains par où l'on devait passer; mais si l'on considère qu'il fallait éviter des précipices et abattre des bois, on concevra que l'armée ne pouvait avancer que d'une heure par jour, ou à peu près.

Dion-Cassius confirme ce que dit Appien à ce sujet, en assurant lui-même que le passage s'effectua près de Crénidès (1).

Parmi les observations qui naissent ici comme d'elles-mêmes, celle qui concerne la situation du port de *Néapolis,* nommée *Néopolis* sur les médailles, est une de celles qui doivent nous intéresser. Aucun auteur moderne n'assigne à cette ville une place topographique fixe. M. R. R., dans son Histoire des colonies grecques, n'en fait pas mention. D'après nos deux historiens, elle était sur le golfe Piérique, à quatre-vingts stades des camps de Cassius et de Brutus, ce qui s'accorde parfaitement avec la distance de Pravista au port de la vieille Cavale, *Eski-Cavala.* Ce port est le seul que l'on connaisse sur cette côte, et je prouverai bientôt que la vieille Cavale est l'ancienne Néopolis.

Je dois relever aussi l'inexactitude du récit d'Appien, qui fait entendre que la plaine de Philippi aboutissait à la mer (2): cette plaine est entourée de montagnes.

Je reviendrai sur la colonie de Néopolis, après avoir présenté mes observations sur l'île de Thasos.

Du reste, on s'aperçoit aisément sur les lieux que la description des deux historiens au sujet du campement des armées est inexacte en divers points. C'est ce qui ne manquera pas

---

(1) Appian. lib. IV, cap. XIV.

(2) *Ibid.* cap. XII.

d'être observé et rectifié par le premier voyageur qui voudra s'occuper de dresser le plan des camps retranchés de Brutus et de Cassius, et de ceux d'Antoine et d'Octave, qui n'en étaient qu'à huit stades. Il m'a été impossible de m'en occuper. Il en reste des traces sur la route qui, du pont d'Anghista, conduit à Pravista.

Je reviens à Hérodote, en ce qui concerne l'entrée de Xercès dans la Macédoine.

Ce n'est pas seulement au sujet du Pangée que sa narration est fautive ; on doit remarquer qu'elle est altérée aussi en ce qui concerne la séparation de l'armée persane en divers corps. Suivant cet historien, ce partage n'aurait eu lieu que vers l'isthme de Cassandre, ce qui supposerait que toute l'armée aurait suivi le roi jusqu'à cet endroit par des routes pénibles et difficiles à approvisionner.

Il dit ensuite que ce prince passa par la Crestonie pour se rendre dans la plaine de l'Axius. Or, de l'isthme du mont Athos, que Xercès traversa certainement, jusqu'au passage de la Crestonie, la distance étant de près de vingt lieues, le roi ne pouvait se trouver que sur l'un ou l'autre de ces deux points. Il faut par conséquent demeurer convaincu qu'il y a dans le texte une nouvelle faute, et interpréter ces passages dans le sens que les connaissances locales paraissent dicter.

Arrivée dans la plaine de Philippi par les gorges des Sapéens, l'armée de Xercès dut se partager en deux corps, pour pénétrer plus facilement dans l'intérieur de la Macédoine. La principale division suivit la grande route pour arriver au Strymon. Une seconde division dut prendre la route de l'Angitas, au nord du Pangée, en se dirigeant vers Amphipolis. Ce corps d'armée ne vint point aboutir à Eione ; il dut longer le lac Cercine, sur le territoire des Bisaltes, pour arriver à

la Crestonie, et de là à la grande plaine de l'Axius, où était le rendez-vous des troupes.

Hérodote m'avait indiqué le lieu où se fit cette séparation, en disant : « Il passa ensuite [le roi] le long du pays des » Péoniens, des Dobères, des Poèples, qui habitent vers le nord, » au-dessus du mont Pangée, marchant à l'occident (1). » Le commencement de ce passage nous montre la route que la deuxième division dut prendre par le nord du Pangée, qui s'étend réellement de Pravista, à l'occident, jusqu'à la rivière d'Angitas.

Xercès était d'autant plus intéressé à partager ainsi ses soldats, qu'Alexandre I.er, roi de Macédoine, s'étant obligé de fournir des subsistances à son armée, il fallait faciliter à ce roi les moyens de subvenir ponctuellement à cette fourniture.

Quand on a acquis des connaissances exactes sur les localités, on est porté à croire qu'il se forma une troisième division démembrée de la première, et qui continua de suivre la grande route. La séparation dut s'opérer au fond du golfe Strimonique, quand on fut parvenu à l'endroit où les eaux du lac de *Bolbe* se jettent dans la mer.

Ce troisième corps se dirigea sur un passage également commode; il avait, à sa gauche, au sud, les montagnes de la Chalcidique, et à sa droite, au nord, celles de la Bizaltique; et il atteignit ainsi, sans gravir des montagnes, l'Antémonte, par des pays très-peuplés, où les vivres furent plus facilement transportés et répartis. Si l'on n'admettait ainsi le partage de l'armée en divers corps, le récit du passage des troupes

---

(1) On a vu plus haut, par le passage d'Hérodote, ce qu'il faut entendre par les Péoniens, les Dobères et les Poèples. *Voyez* pag. 25.

par le nord du Pangée, ne serait qu'un roman qui n'aurait pas même le mérite de la vraisemblance : car de Pravista à Amphipolis, la montagne ne présente qu'un seul cône isolé dont les bases se terminent, d'un côté, à Eione, et de l'autre, au Symbole. L'armée innombrable des Perses ne pouvait prendre la route de l'isthme du mont Athos, sans s'engager dans les forêts de la Chalcidique, où elle aurait été retardée et très-difficilement approvisionnée. Et enfin si le roi se fût dirigé lui-même vers les bords de la mer, il n'aurait pas pu se trouver en même temps sur les montagnes de la Crestonie.

Il paraît donc certain que les passages d'Hérodote, qui concernent la marche de Xercès dans la Macédoine, manqueraient de justesse, sous le rapport géographique, si nous n'admettions que le texte a été altéré. J'ai été d'autant plus porté à donner des éclaircissemens à ce sujet, que le célèbre auteur du Voyage d'Anacharsis, et M. Larcher, dans ses notes sur Hérodote, n'ont ni l'un ni l'autre suffisamment expliqué le passage de cet historien concernant la division des troupes de Xercès.

Suivant Barthélemy, on pourrait croire que cette division des troupes en trois colonnes s'opéra à travers les montagnes du mont Hémus ou dans les forêts du Cercine, ce qui est inadmissible; et suivant la traduction de Larcher, cette séparation des troupes n'aurait eu lieu que dans les plaines des environs d'Olynthe, ce qui est également hors de toute vraisemblance.

Il s'agissait de savoir, 1.° si une grande muraille, qui de Cavala s'étend dans l'intérieur du Symbole au nord-ouest, ne se rattachait pas à la forteresse de Philippi pour aller ensuite de cette forteresse à Philippi même, où l'on voit en effet un grand mur qui paraît de la même construction, et qui favorisait les communications entre la ville et le château;

2.° Si les camps de Brutus et de Cassius, et ceux d'Antoine et d'Auguste, dont les auteurs anciens n'ont donné que des indications vagues, peuvent être reconnus avec certitude aujourd'hui, soit par des traditions, soit par des recherches locales;

3.° Si, dans le camp que Brutus occupait, et où il fut défait le lendemain de la première bataille, on ne trouverait pas les ruines d'un grand trophée très-singulier que nous indiquent les monnaies de Philippi frappées sous Auguste et sous d'autres empereurs. J'en donnerai tout-à-l'heure une description et un dessin. En traitant de ces monnaies, nous trouverons le modèle de ce trophée;

4.° De reconnaître si les camps de Cassius et de Brutus, qui bordaient tout le marais de Philippi (1), avaient pu permettre à Antoine de tenter un passage à travers des roseaux du marais, pour couper le chemin des ennemis avec Néopolis, ville d'où ils tiraient leurs approvisionnemens (2). Je reviendrai sur la question relative à la grande muraille.

MONNAIES DE PHILIPPI.

Jusqu'à ce jour, les antiquaires qui ont traité des monnaies de la Macédoine ont compris dans cette classe celles que les villes libres de la Thrace avaient fait frapper avant d'être soumises aux Macédoniens. Ces villes avaient conservé leur liberté pendant plusieurs siècles. Depuis l'origine de la monnaie, elles en avaient frappé beaucoup, et souvent de très-belles. Mendé, Scione,

---

(1) Quand on a vu ce marais, l'opération qu'avait projetée Antoine paraît impossible.

(2) Lib. IV, cap. XIV, § 129, p. 421.

Aphitis, Chalcis, Toroné, Acanthus, Uranopolis et d'autres villes de la Pallène et de la Chalcidique étaient de ce nombre. Il en était de même d'Amphipolis, de Pydna, de Néopolis, qui formaient des états particuliers. Les Bisaltes, les Crestoniens, la nation des Satres, celles des Pières, des Edoniens, des Odomantes, jouissaient de la même faculté, ainsi que je le prouverai dans mon dernier chapitre.

Quand Philippe s'empara de ces différentes provinces, on conçoit qu'il les dépouilla de leur autonomie. Seulement il n'usa pas de ce droit de conquête envers toutes les villes d'une manière uniforme. Toute la Pallène, toute la Chalcidique, toutes les autres villes de la Thrace, tombées en son pouvoir, perdirent totalement leurs droits régaliens. Amphipolis, au contraire, colonie d'Athènes, protégée par cette métropole, fut d'abord traitée avec plus de ménagement. Le vainqueur lui laissa sa liberté; ce qui eut lieu la cinquième année du règne de ce prince, ou la deuxième de la CVI.[e] Olympiade. Mais dès le commencement de la campagne contre les Thraces, il reprit Amphipolis, et subjugua tous les pays situés entre le Strymon et le Mestus. Dans cette occasion, Amphipolis perdit son droit de monnaie, pour ne le recouvrer que sous le gouvernement romain.

Le sort de Pydna fut à-peu-près le même. Cette ville, conquise par Amyntas, père de Philippe, fut maintenue dans son antonomie par ce conquérant, à cause de son alliance avec Athènes. Le rhéteur Aristide nous apprend que les habitans, en reconnaissance de ce bienfait, honorèrent Amyntas comme un Dieu (1). Mais Philippe, aussitôt qu'il crut pouvoir braver

(1) Aristid. Orat. I de sciet.

les Athéniens sans danger, reprit cette ville, et l'assimila à tous les pays qu'il avait déjà soumis.

Par conséquent aucune ville de la Chalcidique, de la Pallène et des contrées adjacentes, faisant partie de la Thrace, ne frappa de monnaies, dès le moment où elle tomba dans le domaine de Philippe. Toutes celles qu'on a jusqu'à présent attribuées à ces villes, sont des monnaies de la Thrace et non de la Macédoine.

Philippe, après s'être rendu maître de Crénidès, jugea que cette ville, située entre le Pangée, à peine soumis, et l'Hémus occupé par des peuples libres, exigeait, au moins pour quelque temps, un système de gouvernement différent de celui qu'il avait employé jusqu'alors à l'égard des peuples vaincus. Il voulut mettre cette frontière à l'abri de toute invasion et en faire le boulevart des mines qu'il venait d'acquérir dans le Pangée. Ce fut apparemment dans cet objet qu'il y établit une colonie, dont les habitans, sous sa protection, pussent se croire intéressés à la conservation d'un territoire aussi important. Il lui donna son nom, la peupla de Macédoniens, et voulut qu'elle jouît de tous les priviléges attachés aux villes libres.

L'histoire n'a pas fait mention de cet acte de prudence; mais l'existence des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, de la ville de Philippi, qui portent la légende ΦΙΛΙΠΠΩΝ, ne laisse pas lieu de douter que cette ville n'ait joui pleinement de tous les droits attachés à la liberté. On voit que les citoyens prennent le titre de *Philippiens*, ce qui annonce leur autonomie. Ils ont des magistrats, dont les noms accompagnent la tête d'Hercule, par leurs lettres initiales.

Toutefois, ces monnaies de Philippi, en or et en argent, sont extrêmement rares. De ce fait, je crois pouvoir conclure que le roi conquérant, aussitôt qu'il fut tranquille sur la possession de cette forteresse, ravit aux habitans les droits dont il les avait in-

vestis passagèrement. Si les monnaies de cuivre sont moins rares que celles des autres métaux, cette différence prouve seulement qu'il en avait été fabriqué une plus grande quantité dans le même espace de temps. Le style uniforme des types annonce d'ailleurs une époque très-circonscrite. Ces monnaies de Philippi appartiennent ainsi à une époque où cette ville était libre, quoique sous la protection du roi de Macédoine, et par conséquent on ne doit point les comprendre parmi celles de Philippe lui-même.

Je présenterai, dans le chapitre suivant, mes observations sur les monnaies que j'attribue aux Bisaltes, aux Crestoniens, aux Satres, aux Pières, aux Edoniens et aux Odomantes, peuples thraces, subjugués pareillement par Philippe, et de qui l'autonomie cessa après les conquêtes de ce prince. Ces pays furent ensuite compris, lors de la division de la Macédoine, opérée par Paul-Emile, dans la première des quatre parties de ce royaume, dont Amphipolis devint la capitale.

Je soumets, en ce moment, à mes lecteurs le catalogue des monnaies de la ville de Philippi frappées à l'époque où elle jouit de la liberté.

J'y joindrai celles de la ville de Pydna, de qui la destinée fut à-peu-près la même que celle de Philippi.

Viendront ensuite les monnaies de Philippi, frappées sous les Romains.

MÉDAILLES DE PHILIPPI, SOUS LE ROI PHILIPPE QUI LUI DONNA SON NOM.

Planche II.

Tête d'Hercule jeune ou de Philippe lui-même, coiffée de la dépouille du lion, à droite. N.° 1.

R. ΦΙΛΙΠΠΩΝ, trépied; dans le champ, tête de cheval. *Or.* 2.

Cette Médaille d'or, unique jusqu'à ce jour, a appartenu à la collection de la reine Christine de Suède (1). Le métal et la rareté de cette monnaie paraissent indiquer une circonstance extraordinaire, et vraisemblablement l'inaugurarion même de la colonie.

Quant au trépied qui se trouve au revers, et qu'on verra constamment sur les pièces qui vont suivre, il y a lieu de croire qu'il fut choisi par Philippe, comme un attribut d'Apollon. On sait que ce prince plaça la tête de ce dieu sur toutes ses monnaies d'or et sur la plupart de celles de bronze.

Planche II. Même tête.

N.º 2. R. Même légende et même type; dans le champ, d'un côté, une branche de laurier, et de l'autre, une hache....... *Ar.*

N. 3. Autre semblable. Dans le champ, une massue; à l'exergue, HPA.. *Ar.*

Ces deux médailles, presque aussi rares que la précédente, sont d'argent, et ont la forme et le poids du tetradragme.

N.º 4. Même tête.

R. Même type du trépied; dans le champ, une torche ardente...................................... *Br.* 3.

N.º 5. Autre semblable, avec le symbole de la massue.... *Br.* 3.

N.º 6. Autre semblable, avec la.................... *Br.* 3.

N.º 7. Autre, très-petite, sans symbole............... *Br.* 4.

Ces quatre dernières monnaies, les seules de bronze qu'on ait trouvées jusqu'à présent, donnent lieu de croire, par l'uniformité du type, que ce type est aussi le seul que la colonie eût adopté.

---

(1) Eckhel, tom. II, pag. 75.

MONNAIES DE PHILIPPI SOUS LES ROMAINS.

Rome ayant réduit la Macédoine en province romaine, la ville de Philippi parut à Auguste propre à contenir les barbares de la Thrace sur leurs frontières. Il y fonda une colonie qui se qualifia *Colonia Augusta, Julia Philippi.* COL. AVG. JVL. PHILIPPI.

On ne sait à quelle époque ce prince se détermina à faire cette fondation, mais ce ne dut pas être avant la bataille d'Actium.

Nous n'avons point de monnaies de cette ville du temps de la république romaine; ses autonomes ne commencent qu'à Auguste.

Les monnaies de cette colonie sont très-remarquables : en voici la description.

AUTONOMES EN BRONZE.

Planche II. N.º 8.

VIC. AUG. Victoire marchant à droite.

R. COHOR. PRÆ. PHIL. Trois enseignes militaires.

Les deux types que portent ces médailles paraissent appartenir aux premiers temps de l'établissement de la colonie; ils rappellent une victoire dont le souvenir flattait l'empereur, et en même temps les familles qui se glorifiaient d'y avoir contribué : aussi voit-on que cette monnaie est toujours frappée au nom des cohortes prétoriennes, restées fidèles à Jules-César, et qui eurent en partage la ville de Philippi et son territoire.

Eckhel pense que ces médailles ont été frappées sous le règne d'Auguste. J'ajoute que les coins en furent renouvelés sous tous les empereurs, jusqu'à Gallien.

Pendant le long séjour que j'ai fait dans la Macédoine, j'ai

pu reconnaître combien ces médailles sont communes, et combien elles varient par le style et par le poids.

Il n'y a aucun exemple d'une aussi grande quantité de pièces autonomes pour une colonie. Cette reproduction si fréquente du même type ne pouvait avoir d'autre but que de rappeler constamment la bataille de Philippi. Nous allons voir le même esprit se manifester sur les médailles impériales.

Planche II.

AUGUSTE.

N.° 9. COL. AVG. JVL. PHIL. IVSSV. AVG. Tête d'Auguste laurée, à droite.

R. AVG. DIVI. F. DIVO. IVLIO. Auguste, vêtu de la toge, et posé sur une grande base, paraît couronner Jules-César, qui est en habit militaire. De chaque côté de la base on voit deux petits autels.................................. *Or.* 2.

Eckhel, qui a publié cette médaille dont j'ai possédé plusieurs exemplaires, a très-bien reconnu et expliqué le sujet; il se trompe seulement, en disant que la figure de Jules est demi-nue, et que cette nudité est un signe de son apothéose. Sans doute les médailles qu'il avait vues étaient frustes. Mais je dirai avec ce savant que, si c'était la colonie qui eût spontanément fait élever ce trophée, la légende du revers qui offre la statue de Jules-César, porterait PERMISSV, ainsi qu'on le voit sur d'autres médailles de colonies, et non pas IVSSV. Il faut donc croire avec le même auteur que ce monument fut érigé en mémoire de la vengeance qui punit le meurtre de Jules-César. La légende, DIVVS AVGVSTVS DIVO IVLIO, exprime suffisamment la pensée d'Auguste. Les deux autels me font juger qu'on rendait chaque année un culte à ces deux nouvelles divinités, et qu'on rappelait ainsi la mémoire de la bataille gagnée par Auguste et Antoine contre Cassius et Brutus.

Cette précieuse médaille n'est pas la seule que les colons de Philippi aient fait frapper en l'honneur d'Auguste. J'ai trouvé souvent dans les environs de cette colonie de petites monnaies qui n'ont jamais été reconnues pour avoir été fabriquées à Philippi, et qui cependant appartiennent à cette ville; les voici : Planche II

AVG. Tête d'Auguste nue, sans légende. N.° 10.

R. Deux colons conduisant une charrue......... *Br.* 3.

TI. AVG. Tête de Tibère également nue.

Même revers.............................. *Br.* 3.

On trouve des médailles tout-à-fait semblables à celles-là à Apamée de Bithynie, d'où l'on peut tirer la conséquence que ces deux colonies eurent, sous Auguste et sous Tibère, le même système relativement aux petites monnaies, et qu'elles n'y inscrivaient, ni l'une ni l'autre, le nom de la colonie. Celles que j'ai attribuées à Philippi sont d'un bronze de la même qualité que celles du n.° 8. Quant à celles d'Apamée que j'ai aussi trouvées plusieurs fois à Brousse, on ne peut les donner à cette ville, qu'autant qu'on serait certain du lieu où elles auraient été découvertes.

CLAUDE.

CLAVDIVS CÆSAR AVG. TR. P. Tête nue de Claude, à gauche. N.° 11.

R. COL. AVG. IVL. PHILIP. Même type que sur les médailles d'Auguste, excepté qu'à celle-ci on lit sur la base des deux figures DIVVS. AVG.......................... *Br.* 2.

Ces deux mots signifient sans doute que le monument est l'ouvrage du divin Auguste.

Quoique le Traité d'Eckhel ne fasse mention des médailles impériales de cette colonie que jusqu'à Caracalla, je puis certifier que j'en ai possédé une frappée sous le règne de Valérien, et j'ai pu observer que ce type, adopté sur la monnaie

d'Auguste, ne varie pour les empereurs suivans que par la légende du revers que je viens de décrire sur la monnaie de Claude.

MÉDAILLES DE PYDNA, JOUISSANT DE SA LIBERTÉ.

Planche II. — Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau du lion, à droite.

N.° 12. R. ΠΥΔΝΑΙΩΝ, aigle tourné à droite, déchirant un serpent. . . . . *Br.* 3.

Tête de Diane, à droite.

N.° 13. R. ΠΥΔΝΑΙΩΝ, une chouette, vue de face. . . . . . *Br.* 3.

CHAPITRE XI.

Retour de Philippi à Salonique par les sources de l'Angitas, faussement regardé comme le Strymon, et par les montagnes de la Bisaltique. Découverte de Lété, ancienne ville de cette province; ses monnaies. Conjectures sur celles de la Crestonie adjacente à la Bisaltique.

Le lendemain de notre retour à Drame, nous fîmes nos adieux à l'évêque qui nous avait si bien accueillis, et nous prîmes la route la plus voisine des montagnes situées au nord de la plaine de Philippi, pour nous rendre aux sources de l'Angitas. Peu après, nous reconnûmes les ruines d'un vieux château, situé à demi-côte, à l'entrée d'une gorge qu'il a dû défendre.

En nous étendant ensuite sur la gauche, et à une heure de distance de Drame, nous repassâmes le grand ruisseau qui alimente les rizières, où déjà nous nous étions frayé une route pour parvenir à cette ville.

A peu de distance de là, nous traversâmes une pelouse, où des rochers à fleur de terre laissent échapper de petites sources dont les eaux se réunissent vers le moulin à riz que nous avions visité au bas de la plaine.

Après trois heures et demie de marche, depuis notre retour de Drame, à travers des vignobles et des terres bien cultivées,

que la plante du tabac et celle du coton enrichissent à l'envi, nous arrivâmes au village de Prosotchéni, marché très-fréquenté par les habitans des pays environnans.

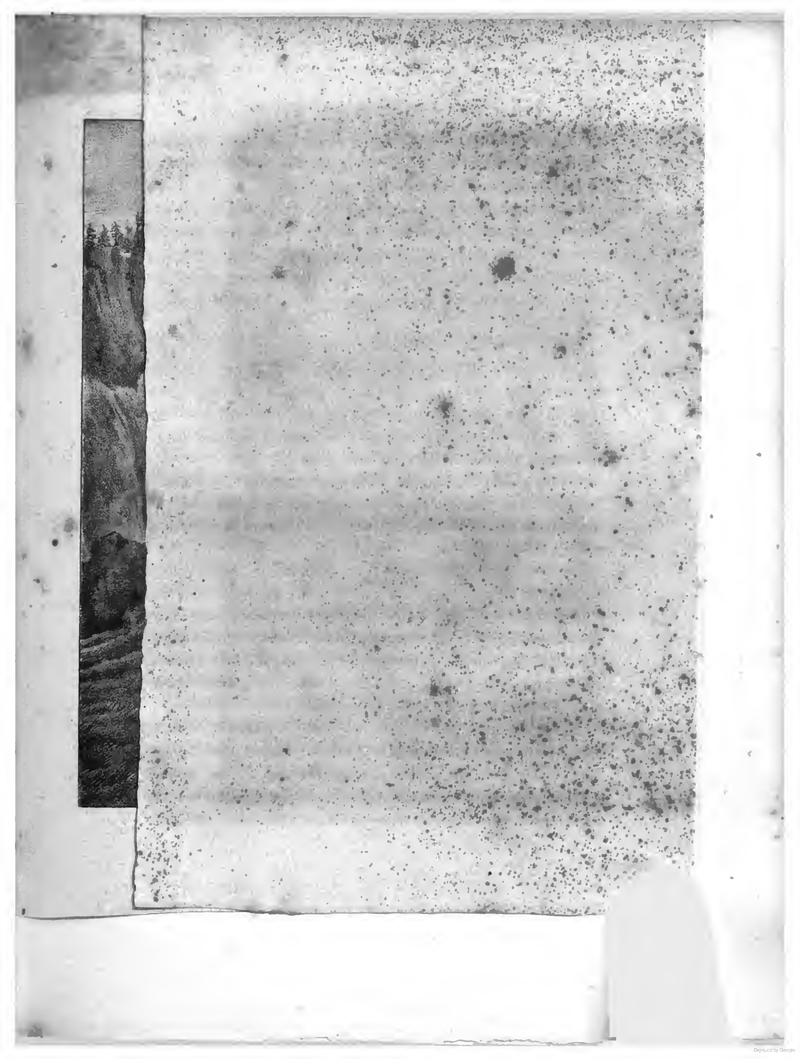
Le docteur Messico avait droit d'hospitalité chez un des primats du lieu, qui s'empressa de nous recevoir avec tous les signes de l'ancienne franchise hospitalière de l'orient. Dès qu'il eut appris le but de notre voyage, il voulut être notre guide, et partager le plaisir que nous aurions à visiter la nymphe dans sa grotte.

Il fallait plus d'une heure pour arriver à cette source. Les campagnes ne perdaient rien de leur agréable aspect. Devant nous un immense rocher très-élevé, taillé à pic, qui fait partie du Cercine, et qui est couronné de bois, arrêtait notre vue à la distance d'une lieue, et sous ce rocher, un rideau de verdure indiquait la petite rivière que nous allions franchir.

A l'approche de ses bords, le passage devenait plus solitaire. Nous n'apercevions plus que des cabanes de Iuruks qui séjournent dans ce lieu sauvage pendant l'hiver, avec leurs familles et leurs troupeaux.

Cet aspect changea aussitôt que nous eûmes découvert les rochers qui forment la grotte : une ombre fraîche nous environnait; des eaux limpides qui coulaient lentement, une perspective prolongée sur notre gauche, entre les coteaux qui bordent la rivière, des rochers escarpés, couverts de plantes et d'arbrisseaux, formaient à notre droite les premiers plans du tableau dont je donne un dessin (Voyez planche 1).

A cent pas de la grotte, nous traversâmes la rivière, et nous mîmes pied à terre sur une grande pelouse. L'entrée de la grotte n'est visible que lorsqu'on y aborde. Des blocs d'un marbre grisâtre, amoncelés vraisemblablement par des tremblemens de terre, ont obstrué tous les passages. Nous n'y pénétrâmes qu'en



Digitized by Google

nous traînant sur nos mains ; mais le spectacle qu'elle nous offrit nous dédommagea de cette peine. Nous crûmes entrer dans un temple, où quelque nymphe avait autrefois reçu les hommages des peuples voisins.

La grotte est à-peu-près circulaire ; sa partie supérieure forme une voûte presque régulière, dont le diamètre est d'environ vingt-cinq pieds, et la hauteur de quinze (1). A la gauche se prolonge une file de blocs de marbre, de la qualité de ceux qui cachent l'entrée; ils servent de siége aux spectateurs. Du fond de la grotte sort une eau limpide qui, glissant d'abord sans bruit sur un lit de sable de cinq pieds de largeur, commence à murmurer en arrivant au dehors. Dans un enfoncement se voient les restes d'une maçonnerie antique, construite au-dessous d'une ouverture par où s'introduit un jour mystérieux. Il paraît que cette maçonnerie appartenait à un escalier par lequel on descendait dans la grotte où la nymphe du lieu devait être honorée. On ne peut en effet douter que cet antre n'ait été consacré à une de ces divinités. On sait avec quelle persévérance les anciens honoraient les fontaines et les fleuves. Je ne crains donc pas de reconnaître ici un lieu destiné au culte d'une divinité des eaux. Les habitans de la plaine ont conservé pour cette grotte une sorte de respect qui semble se rattacher à quelque solennité antique.

Si une pareille source eût pris naissance dans tout autre endroit que dans un coin peu fréquenté de la Thrace, il est probable que le nom de la nymphe et la connaissance du culte qu'on lui rendait seraient parvenus jusqu'à nous.

---

(1) On sait que, dans presque toute la Grèce, il y a chaque année des réunions pieuses aux lieux où il existait autrefois des temples.

L'évêque métropolitain de Salonique, homme anssi recommandable par ses connaissances que par ses vertus, m'a confirmé dans l'idée qu'on m'avait déjà donnée, que la source provient des environs de Négrecop, ville dont j'ai fait mention précédemment. Ce digne prélat, qui a possédé pendant douze ans l'évêché de Drame, m'a raconté, qu'en parcourant son diocèse, il avait vu, à la distance d'une heure de la ville de Négrecop, le ruisseau qui coule auprès de ses murs se perdre dans des sables, et qu'on a la preuve que ce même ruisseau vient reparaître dans le *Nymphæum*. Pour m'affermir dans cette opinion, il ajouta qu'un particulier, voulant lever tous les doutes, avait jeté une certaine quantité de gros millets sur les eaux du ruisseau, à l'endroit où il disparaît, et que, trois heures après, des personnes apostées dans la grotte, les avaient vus sortir au-dessus des eaux.

Avant de visiter ce lieu intéressant, nous ignorions qu'il y eût dans les environs une ancienne forteresse ; les rochers qui en cachent l'avenue nous avaient empêché d'en apercevoir les ruines. Notre guide nous en ayant donné connaissance, nous nous hâtâmes de gravir parmi des blocs de marbres semblables à ceux de la grotte, et nous parvînmes péniblement au pied de la forteresse.

Il nous fut impossible de pénétrer dans l'intérieur, attendu qu'il a été encombré par les démolitions du mur d'enceinte. Nous fîmes le tour de la forteresse sur les restes de ce mur, sans aucun empêchement; ce qui nous fit reconnaître que cet état de délabrement ne provenait pas du temps, mais d'une destruction volontaire, opérée à une époque, et pour des causes qu'il n'est guère possible de découvrir dans un pays que l'histoire a totalement négligé.

Nous n'aperçûmes aux environs aucune trace de sculpture ni

aucune inscription; mais nous jugeâmes par la maçonnerie, où ne se trouve aucun fragment soit de briques soit de sculptures, et faite avec un mortier très-solide, que cet édifice n'appartient pas au moyen âge, et qu'il doit avoir été construit par les Macédoniens. Ce château fut sans doute bâti à l'époque où Philippe, s'étant emparé de Crénidès, lui donna son nom, et la fortifia pour garantir les mines du Pangée d'une invasion dont les peuples voisins ne cessaient de les menacer. Il est bien possible aussi qu'Auguste, fondateur de la colonie établie à Philippi, ait fait bâtir ou restaurer cette forteresse, pour les mêmes motifs qu'avait eus Philippe de fortifier les environs de sa propre colonie.

Tout le fruit que nous retirâmes de cette dernière course fut d'avoir aperçu, du haut de la forteresse, au bas du grand rocher du Cercine, d'autres ruines d'anciennes habitations. De grands tas de pierres, quelquefois régulièrement alignés, semblent annoncer des traces de maisons construites en bois, sur des bases formées avec des pierres et de la boue. Cette manière de bâtir est en usage dans une grande partie de l'Orient.

De retour chez notre hôte, nous fûmes traités avec la simplicité cordiale des temps anciens. Le maître de la maison avait fait préparer un repas, où plusieurs de ses amis furent invités. Tous les convives s'assirent autour d'une table ronde, les jambes croisées, selon l'usage oriental. Un jeune homme debout, tenant une cruche, offrait sans cesse du vin du cru du propriétaire. Les filles de notre hôte et sa femme, respectueusement éloignées, paraissaient seulement pour présenter les plats à des enfans de la maison qui les servaient un à un. A la fin du repas, un des convives prit un instrument ayant la forme d'une mandoline à long manche, et chanta des couplets, tantôt grecs, tantôt turcs: on ne les aurait certainement pas applaudis dans

nos pays; mais ils n'étaient pas sans agrément pour des personnes habituées au chant oriental.

Le lendemain, nous prîmes la route d'*Ali-Strati*, en suivant le cours de la rivière que nous avions à notre droite, et qui depuis la grotte contourne la plaine, à l'est du Cercine. Nous la traversâmes plusieurs fois, et la laissâmes à notre gauche, pour parvenir, après trois heures de marche, à la petite ville d'Ali-Strati. J'ai déjà observé que ce n'est qu'auprès du pont que cette rivière prend un accroissement considérable, par le seul écoulement des eaux dont j'ai fait souvent mention.

La première fois que nous avions passé par le même chemin, nous étions descendus dans un Khan. Cette fois le docteur voulut visiter l'économe ecclésiastique du lieu, son ami particulier; celui-ci nous reçut si bien, que toute sa maison ne fut occupée que de nous, et du repas qu'il nous obligea d'accepter chez lui. Nous reprîmes ensuite le chemin des hauteurs, en suivant des coteaux presque incultes, dans la direction du sud-est; nous parvînmes, dans une heure et demie, à un pont auquel les gens du pays donnent le nom de pont d'Anghista, et dont j'ai déjà parlé; il est situé sur la rivière que nous avions presque toujours suivie jusqu'alors, et qui ne pouvait être que celle qu'Hérodote appelle Angitas.

Ce dernier fait m'était pleinement démontré; car premièrement, ainsi que je viens de le dire, le pont porte encore aujourd'hui le nom de pont d'Anghista; secondement, la rivière se jette dans le lac Cercine, et de là dans le Strymon; ce qui est conforme au récit d'Hérodote sur l'Angitas; troisièmement enfin, il n'existe autour du lac aucune autre rivière remarquable dont les eaux y abordent; celle que j'avais suivie depuis la grotte est la seule un peu importante que le lac reçoive.

Rien ne manquait ainsi à mes observations sur les environs

de Drame et sur la plaine de Philippi. J'avais reconnu les sources du Zigastès et celles de l'Angitas ; j'avais suivi le cours de cette dernière rivière autour des bases sud-est du mont Cercine, à l'est de Serrès et au couchant de Philippi : il ne pouvait donc plus rester de doutes sur le passage d'une division de l'armée de Xercès par cette partie nord du mont Pangée.

Parvenus sur le pont d'Anghista, nous avions devant nous plusieurs villages, savoir, *Anghista* qui porte le nom de la rivière, *Pervista*, *Jeni-Kieui* et *Sdravitz*. Ce dernier nom me rappela ce que m'avait dit l'archevêque de Salonique, au sujet des sources de l'Angitas, savoir, qu'en parcourant son ancien diocèse, il avait aperçu beaucoup de ruines à Sdravitz, et qu'il ne doutait pas que ce village n'eût tiré son nom de celui de *Drabesque,* altéré par les Bulgares, qui de Strymon ont fait Strouma, et d'Angitas, Anghista, à cause des difficultés de prononciation, que leur présentent les désinences de quelques mots grecs.

Nous repassâmes le pont pour prendre la route des coteaux qui conduisent à Zialova, où nous fûmes reçus chez les mêmes Grecs qui nous avaient précédemment bien accueillis. Comme je témoignais au docteur Messico le regret de quitter, sans la parcourir, la partie du Pangée où s'était donnée la bataille de Philippi, il tâcha de suppléer aux notions que j'aurais puisées sur les lieux, en me disant qu'il serait difficile de trouver aujourd'hui des traces bien certaines de la démarcation des deux camps romains, attendu que la charrue sillonne ces terrains tous les jours ; mais qu'il ne doutait pas qu'un village qui a retenu le nom de *Portès* n'eût du rapport avec ces campemens. Il ajouta qu'en allant au monastère de la vierge *Cosfinitza*, dont j'ai fait mention au chapitre IV, et en passant par un village nommé *Paléocori*, *vieille ville*, il avait aperçu, à peu de distance de

ce village, et dans divers endroits, des scories des métaux qu'on y avait autrefois purifiés. Ce rapport me donna lieu de croire que Paléocori ne pouvait être que l'ancienne *Datos*, car on sait que cette ville était bâtie à côté des mines exploitées par les habitans, et l'on peut se rappeler que les Athéniens y éprouvèrent une grande déroute, en voulant s'emparer de ces mines. Un fait prouvé précédemment fortifiait ma conjecture, c'est que Paléocori et Philippi ou Crénidès étaient deux villes différentes et voisines l'une de l'autre.

Arrivé le lendemain à Serrès, je résolus de prendre la route de la Bisaltique où j'espérais faire de nouvelles observations géographiques intéressantes, car les anciens ont beaucoup négligé cette partie de la Thrace libre, qui ne fut entièrement soumise aux rois de Macédoine que sous le règne de Philippe, père d'Alexandre.

Nous nous dirigeâmes, mon compagnon et moi, vers *Nigrita*, petite ville adossée aux montagnes de la Bisaltique, sur la grande route de poste qui conduit des deux Mœsies et de la Servie dans l'intérieur de la Macédoine, et nous parvînmes directement à Nigrita, à travers des marais impraticables pendant l'hiver, et qui s'étendent jusque sous les murs de Serrès. Dans moins de deux heures, nous abordâmes à un pont nouvellement construit aux frais d'Ismaïl-Bey, soit pour la commodité des habitans de la côte nord de la Bisaltique, soit pour la facilité des courriers et des voyageurs qui passent par cette route, en arrivant à Serrès, ou en quittant cette ville.

Une heure après le passage du pont, nous entrâmes dans le fertile territoire de Nigrita, dont la culture du coton et celle de la vigne rendent l'aspect très-riant. Aux approches de la ville, nous laissâmes à notre droite le village de *Serpa*, qui n'est séparé de Nigrita que par un petit torrent. Ces deux villages sont

si près l'un de l'autre que, lorsqu'on en approche, on croirait voir une seule et grande ville. Serpa est régi par une administration particulière des primats du lieu, que les habitans nomment eux-mêmes, sans aucune influence du bey de Serrès. Ce village, quoique entièrement habité par des Grecs, porte une dénomination bulgare. Le nom de Serpa pourrait servir à prouver que, dans le moyen âge, toute cette côte de la Bisaltique faisait partie des pays soumis à la Bulgarie. A compter du dixième siècle, presque toute la plaine que parcourt le Strymon et toute la côte du mont Cercine furent occupées, comme elles le sont encore aujourd'hui, par des Bulgares, qui se sont confondus avec les anciens habitans du pays, et auxquels ils ont appris leur langue.

Au sud et au couchant de la Bisaltique, la nation bulgare disparaît; on ne la retrouve que dans la plaine de Salonique.

La Chalcidique, ainsi que nous le verrons au quinzième chapitre de cet ouvrage, ne cessa jamais d'être habitée par des Grecs. On doit reconnaître, par cette dernière observation, que les montagnes de la basse Macédoine ont été souvent l'asile des Grecs, lorsque les Bulgares ont porté la guerre dans les pays soumis aux empereurs de Constantinople.

Nous descendîmes chez l'économe ecclésiastique de Nigrita, qui est en même temps l'un des primats. L'archevêque de Serrès m'en avait parlé comme d'un philoxène qui avait l'usage du monde, et qui traitait les affaires avec beaucoup d'intelligence. L'accueil qu'il nous fit répondit parfaitement à cet éloge. Toute la famille unit ses politesses à celles de son chef; notre séjour dans cette maison eut l'apparence d'une fête préparée pour nous recevoir; rien ne manqua pour soutenir cette illusion. J'ai eu plusieurs fois, dans ce récit, l'occasion de peindre la bienveillance hospitalière qui distingue encore les Grecs modernes,

spécialement dans les campagnes. Le Turc accueille l'étranger par esprit de religion, le Grec par un sentiment d'humanité, ou par une estime raisonnée pour son hôte.

Le lendemain de notre arrivée, je parcourus la ville, et je reconnus qu'il n'y habite point de Turcs. Le mouvement intérieur annonçait une population occupée de travaux champêtres et livrée à une industrie très-active. Des teinturiers, des orfèvres, des chaudronniers et d'autres artisans animaient tous les quartiers. Enfin le bazar annonçait que la ville de Nigrita était devenue par sa position le centre d'un commerce très-considérable entre les habitans de la ville, ceux des villages de la côte voisine, et ceux des métairies de la plaine, en deçà du Strymon, pour qui Serrès est trop éloignée.

L'économe, peu versé dans la géographie ancienne, ne put me donner beaucoup de lumières sur les villes qui ont fleuri autrefois autour de la Bisaltique, mais il me parut ne pas douter que, depuis Nigrita jusqu'à Amphipolis, il n'ait existé plusieurs habitations assez importantes. Celle où nous nous trouvions devait avoir été, sous une autre dénomination, l'une des plus fréquentées, soit parce qu'elle a toujours été située sur une grande route, soit parce que son territoire était propre à y attirer beaucoup d'habitans ; à quoi il ajoutait un autre avantage, celui de bains d'eaux minérales très-anciens qui existent dans les environs.

Comblé de témoignages d'amitié de la part de mon compagnon de voyage et de mon hôte, je fus obligé de les quitter, et ce ne fut pas sans des invitations réciproques de nous revoir ou à Salonique ou dans un autre voyage à Serrès. Je me dirigeai sur *Soho,* que je croyais être l'ancienne *Lété,* ville connue depuis peu de temps par les médailles qui portent la légende ΛΕΤΑΙΩΝ.

Dès la sortie de Nigrita, on commence à gravir des coteaux complantés de vignes et d'arbres fruitiers, et bientôt on se trouve

dans des bois. A une demi-heure de cette ville, je passai un petit torrent dont les eaux vont se perdre dans le lac Cercine, au midi de Nigrita. Il devient très-difficile à franchir, dans le temps des grandes pluies, et ses eaux arrêteraient souvent les courriers pendant plusieurs jours, si les beys de Serrès n'y eussent construit un pont de pierre. Ce passage était devenu dangereux par la facilité qu'il donnait aux voleurs d'y arrêter les passans; mais aujourd'hui les beys de Serrès ont rendu cette route très-sûre. Après avoir traversé le pont, j'entrai dans une forêt de chênes, qui ne m'offrit d'abord qu'une montée très-rude. Aucun signe de culture ni d'habitation ne se laisse découvrir dans les environs. C'est toujours la nature sauvage qui se montre sur une étendue de bois de quatre lieues de profondeur.

J'arrivai enfin par une descente assez douce dans le village de Soho, et je mis pied à terre chez un Grec nommé *Philactor,* marchand commissionnaire, que nos négocians de Salonique employaient pour des achats de coton dans les environs de Nigrita. Son logement était très-commode, et se distinguait parmi beaucoup d'autres, la plupart ruinés ou abandonnés.

Mes premières questions roulèrent sur l'état déplorable où je trouvai son village; il m'assura que la peste y avait fait de grands ravages, et que les vexations d'un aga, tributaire du bey de Serrès, avaient tellement épuisé le pays d'habitans, que, dans ce moment, il n'y restait pas la moitié de l'ancienne population. On comptait dans ce village, me dit-il, beaucoup de Turcs; mais ils ont encore plus souffert que nous par le fléau de la peste; de sorte que vous ne verrez qu'une morne solitude dans un des plus riches territoires de la côte méridionale de nos montagnes.

Au sujet de ce beau territoire, je lui fis observer qu'il devait

y avoir eu autrefois une ville sur le sol même où se trouve le village; c'est ce qui est vrai, me dit-il, et demain j'espère vous en donner des preuves. Ensuite il continua à m'entretenir de l'étendue et de la fertilité des terres qui entourent Soho, et du manque de bras et de bestiaux pour les cultiver.

Le lendemain matin, Philactor me conduisit à l'église, où je remarquai divers morceaux d'architecture, la plupart d'assez mauvais goût, mais qui prouvaient néanmoins que nous nous trouvions sur les ruines d'une ancienne ville. Pour m'en convaincre de plus en plus, mon hôte me parla de plusieurs tombeaux découverts en divers temps, et dont les Turcs s'étaient emparés. L'un de ces tombeaux, me dit-il, contenait une inscription que je vous ferai communiquer par un caloyer du mont Athos, qui l'avait copiée avant qu'elle passât dans le harem de l'aga. Heureusement ce caloyer se trouvait alors dans le village, et comme les Grecs en général aiment à se glorifier des antiquités qui contribuent à illustrer leur patrie, Philactor obtint facilement une copie de l'inscription qu'il m'avait promise; en voici le texte et la traduction:

INSCRIPTION.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣΕΥΔΑΙΜΩΝ
ΤΩΓΛΥΚΥΤΑΤΩΥΙΩΤΗΝΛΗΝΟΝ
ΚΑΙΤΟΗΡΩΟΝΕΚΘΕΜΕΛΙΩΝΚΑΙΑΥ
ΤΟΖωΝΕΑΝΜΕΤΑΤΟΕΜΕΤΕΘΝΑΝ
ΑΙΕΙΣΤΗΝΛΗΝΟΝΤΟΛΜΗΣΗΕΤΕ
ΡΟΣΑΝΟΙΞΑΙΤΕΑΠΟΣΥΝΓΕΝΕΙΑΣ
ΕΤΕΡΟΝΣΩΜΑΘΕΛΗΚΑΤΑΘΕΣ
ΘΑΙΔΩΣΕΙΤΩΙΕΡΩΤΑΤΩΤΑΜΙΩ
/ΧΜΜΦ

TRADUCTION.

« Denis Eudémon [l'heureux] consacra, de son vivant, à la » mémoire de son fils très-chéri ce tombeau et cette chapelle, » qu'il fit construire depuis les fondemens. Si quelqu'un osait, » après ma mort, ouvrir ce tombeau pour y enterrer un autre in- » dividu de sa famille, il paierait au trésor sacré cinq cents » drachmes. »

Philactor me conduisit ensuite dans un vignoble qui lui appartenait; le terroir était couvert des plus beaux pommiers que j'aie vus de ma vie : ceux de la Normandie ne sont que des nains auprès de ceux-là. Ils étaient chargés de fruits. Les poiriers, qui s'y trouvaient entremêlés, n'étaient pas moins remarquables. Tous ces fruits se consomment à Salonique et à Serrès.

M'étant ensuite aperçu que la plupart des vignobles étaient couverts de fougères, je demeurai convaincu que mon hôte n'avait pas exagéré ce qu'il m'avait dit de la malheureuse position du pays. Vous voyez, me dit-il, par le fâcheux état de ces immenses vignobles, que les propriétaires sont absens ou qu'ils sont morts. Le dommage que cause le délaissement des vignes est d'autant plus considérable pour ce village, que la qualité du vin en est très-bonne. Je voyais en effet que les coteaux qui le produisent sont admirablement placés au midi de la chaîne de montagnes qui séparait la Bisaltique de la Crestonie. Cette division est si naturelle, qu'il est impossible de ne pas s'apercevoir que cette partie de la montagne a toujours été inaccessible, et que, pour communiquer d'un pays à l'autre, il fallait autrefois, comme aujourd'hui, faire un très-grand détour.

La beauté du terroir de Soho, non moins que les monumens anciens qu'on y découvre, contribue par conséquent à ne laisser

aucun doute sur l'existence d'une antique ville dans l'emplacement de ce village. Il conserve encore aujourd'hui le relai de la poste aux chevaux, ce qui, d'après une observation que j'ai souvent réitérée, annonce généralement une ville ancienne ; mais les habitans n'ont conservé aucun souvenir du nom primitif de leur patrie.

Je ne passai que peu de jours à Soho, qui avait plutôt à mes yeux l'aspect d'une solitude que celui d'un pays habité. Ce n'était pas sans un sentiment pénible que je voyais s'élever dans un pays si malheureux un grand édifice que l'aga, riche propriétaire, faisait bâtir avec ostentation, au milieu des ruines et de la misère publique.

En partant de Soho, je ne pris pas la route de la poste, qui m'aurait conduit trop bas vers le lac de Bolbe. Je parcourus, pendant plus d'une demi-heure, les beaux vignobles exposés au midi, où j'aperçus partout de nouvelles preuves de la dépopulation dont mon hôte m'avait fait le triste tableau. Après avoir de nouveau atteint les bois, j'en sortis, pour me retrouver sur de belles terres à blé qui s'étendaient à ma gauche. Je rencontrai ensuite un village habité par des Yuruks, plutôt pasteurs que cultivateurs, mais qui sont possesseurs de beaux vignobles, et après trois heures de marche dans des terrains incultes, j'arrivai à des métairies qui dominent la plaine de *Langaza*, où l'on cultive le coton, et où l'on sème aussi de l'orge et du blé. Peu après, je me retrouvai sur la route qui m'avait conduit dans la Crestonie, et j'arrivai le même jour à Salonique.

A peine rendu à mon poste, je me convainquis entièrement que le village de Soho était bâti sur les ruines de la ville de Lété. Thucydide et Plutarque, en faisant mention des Bisaltes, ne nomment aucune des villes que ces peuples habitaient ; mais en parcourant les notices de Léon-le-Sage, on voit que sous le

règne de cet empereur, au commencement du dixième siècle, il existait un évêché dans l'étendue des montagnes de la Bisaltique, qui prenait le nom de deux villes de cette province; c'est-à-dire Ο ΛΗΤΗΣ ΚΑΙ ΡΕΝΘΗΝΑΙ, ce qui signifie *celui dont le diocèse comprend la ville de Lété et celle de Rhentiné.* Il me fut alors aisé de me convaincre, par le voisinage de Soho avec un lieu nommé aujourd'hui *Rendina*, que Lété avait été le lieu principal de ce diocèse, et que l'évêque y faisait sa résidence. J'appris ensuite, par le métropolite de Salonique, que cet évêché avait été supprimé; que Soho appartient maintenant à l'archevêché de Serrès, et que Rhendina est tombée en partage à l'archevêque de Salonique. Cette suppression a été suivie de beaucoup d'autres, depuis que les guerres, occasionnées par la prise de Constantinople, ont dévasté l'empire, et réduit la population de l'Asie et de l'Europe turque à un très-petit nombre de chrétiens du rite grec.

Ces diverses observations me paraissent prouver qu'il a existé dans la Bisaltique une ville qui portait encore le nom de Lété dans le dixième siècle; mais de plus il nous est démontré que cette ville était très-ancienne, qu'elle était libre, et qu'en cet état de liberté, elle a eu le droit de faire frapper des monnaies. Nous en avions, depuis long-temps, plusieurs dans nos cabinets, qu'on attribuait faussement à Lesbos. C'est depuis peu que cette erreur universelle a été reconnue. La légende où l'on croyait lire ΛΕΣΒΙΩΝ, mieux observée, a donné ΛΕΤΑΙΩΝ rétrograde, et même ΛΕΤΑΙΩΝ sur les deux faces. Sur d'autres médailles presque semblables, on avait cru lire ΩΡΝΙΚΙΩΝ et on a reconnu que la véritable leçon est ΩΡΗΣΚΙΩΝ; mais on n'a pas découvert la signification de ce dernier mot, qu'on a présumé seulement désigner l'*Orestide* ou bien *Orestia*, ancien nom de la ville qui, sous Hadrien, prit celui d'Hadrianopolis.

H*

Ces médailles de Lété et d'Oreskia avaient été rejetées jusqu'à présent parmi les incertaines. J'en ferai mention dans une dissertation qui formera le seizième et dernier chapitre de cette relation. J'y réunirai toutes les monnaies que j'attribue aux peuples qui ont possédé des mines sur le mont Pangée; mais je dois dire dès à présent que ces médailles, savoir, celles qui portent la légende ΛΕΤΑΙΩΝ et celles qui présentent le mot ΩΡΗΣΚΙΩΝ, sont les unes et les autres de la même contrée. Les premières appartiennent à la ville de Lété, et les secondes à une ville inconnue qui portait le nom d'*Oreskia*, lequel signifie la *Montagnarde*, ou qui est adossée à la montagne.

CHAPITRE XII.

Voyage à Cavala, anciennement nommée Galepsus, colonie de Thasos. Route dans l'intérieur du mont Pangée, jusqu'aux bords du Mœstus. Conjectures sur les Satres et sur leurs monnaies. Annonce de l'ouvrage où l'auteur se propose de faire connaître ces monnaies, ainsi que celles des autres habitans du Pangée.

CAVALA, située dans le golfe Piérique, est une petite ville dominée par un ancien château dépendant du pachalik de Salonique, où commande un mussellim, lieutenant du pacha. Cette ancienne ville de la Thrace, située à l'extrémité des plaines de Serrès, entre l'Hèbre et le Strymon, dut offrir, dans tous les temps, des avantages considérables pour le commerce avec l'intérieur du pays. Depuis les premières capitulations que nous avons obtenues de la Porte ottomane, le port et le château de Cavala ont été compris au nombre des places où la France a le droit d'établir un consul.

Malgré cette prérogative, et malgré tant de ressources locales, pendant long-temps aucune tentative n'avait réussi pour former un établissement stable dans ce port. Enfin, en 1771, une des maisons françaises établies à Salonique, dirigée par une personne expérimentée et capable par son génie d'agrandir les plus petites voies commerciales, se détermina à envoyer sur les lieux un de ses principaux commis pour y sonder le terrain. L'accueil

que reçut ce commis des membres du gouvernement et des habitans, tous intéressés à voir prospérer le commerce maritime de leur patrie, l'encouragea à s'établir parmi eux, et il commença dès ce moment à former quelques entreprises.

Sur le compte rendu à Marseille aux majeurs de l'établissement de Salonique, des premiers succès qu'avait obtenus ce préposé, il fut décidé que, sans faire intervenir ni le gouvernement ottoman ni celui de France, on se confierait à l'appui que le consul et le pacha de Salonique pourraient donner à cette nouvelle maison. Depuis lors, on vit chaque année divers bâtimens français, expédiés directement de Marseille, aborder à Cavala avec des cargaisons françaises. Des correspondances s'établirent bientôt entre cette maison, Andrinople, Constantinople et Smyrne, ce qui valut à l'établissement des expéditions fréquentes. Nous vendions à Cavala, pour la consommation des pays voisins, des objets d'importation très-considérables, et nous en retirions du coton cultivé à Orfano, à Pravista, à Drame, et même du riz de cette dernière ville. L'île de Thasos nous livrait aussi de la cire et de l'huile, que nos bâtimens allaient y chercher. Tous ces achats présentaient une grande économie, comparativement aux opérations faites à Salonique et à Smyrne, à cause de la différence des frais de transport, depuis l'intérieur des terres jusqu'au rivage de la mer.

Divers régisseurs du même établissement se sont succédé dans cette échelle, sans trouble de la part des Turcs indigènes, et plusieurs y ont prospéré, jusqu'aux catastrophes qui on tanéanti la plupart de nos comptoirs, sur toutes les côtes de la Turquie.

Ce ne fut que par un accident très-malheureux que l'établissement de Cavala cessa des premiers à être fréquenté par les français. Cet événement est assez frappant et assez digne de l'histoire du commerce, pour que je doive en faire mention.

M. Lion, le dernier des régisseurs qui s'étaient succédé sans interruption à Cavala, natif de Marseille, négociant aussi habile que capable d'inspirer de la confiance, avait contracté une si étroite amitié avec Tossoun-Aga, musellim de la place, qu'il se détermina à lui prêter une somme assez importante pour qu'il dût faire approuver le prêt par les majeurs de son établissement. La probité du musellim et une forte garantie sur les biens de cet officier rassurèrent ces négocians. Peu de temps après, la Turquie entra en guerre avec la Russie et la maison d'Autriche; Tossoun reçut ordre de marcher à la tête de plusieurs centaines d'hommes; mais, ne se sentant pas en état de faire les dépenses de cette campagne, il négligea de pourvoir aux préparatifs nécessaires, espérant qu'avec de l'argent il pourrait obtenir grâce auprès du visir. Il s'agissait de trouver un homme puissant qui pût hasarder une proposition de ce genre, chose toujours délicate, même en Turquie. Personne n'était mieux en état de lui rendre ce service que le Bey de Drame avec lequel il avait eu quelques relations. Ce Bey, affligé d'une maladie chronique, s'était dispensé d'aller en personne à l'armée, et y avait envoyé son contingent.

Tossoun, accompagné d'une bonne escorte, osa se présenter chez lui, et il en fut si bien reçu, qu'il ne douta plus de l'intérêt que celui-ci avait pris à sa cause: seulement le Bey l'engagea à faire partir les hommes dont il pouvait disposer, et promit d'écrire une lettre au grand-visir pour obtenir sa grâce; mais, jaloux de la bonne réputation du musellim et envieux des biens que celui-ci possédait dans le territoire de Philippi, il résolut de le perdre.

Au lieu d'écrire en sa faveur, il l'accusa formellement de désobéissance aux ordres qu'il lui avait donnés de marcher à la tête des troupes du département. Il était difficile que Tossoun-Aga

pût croire à tant de noirceur. Rassuré par les promesses du Bey, il revint à son poste sans la moindre méfiance: le Tartare expédié au camp n'apporta que l'horrible sentence d'un Visir irrité, et dont le Bey avait ordre d'être l'exécuteur. Satisfait de sa commission, mais craignant que Tossoun ne se présentât avec ses gardes, il lui écrivit qu'il avait arrangé son affaire, et qu'il lui communiquerait la lettre du Grand-Visir à la première entrevue. Plein de satisfaction et de confiance, le mussellim croyant que son affaire ne tenait désormais qu'à de l'argent, et voulant s'acquitter envers son prétendu bienfaiteur, n'osa plus se présenter avec une attitude guerrière, et partit pour Drame, accompagné seulement de quatre hommes.

On peut aisément juger du saisissement et de la terreur dont fut frappé le trop loyal Tossoun, lorsque, debout devant son juge, au lieu des politesses auxquelles il s'attendait, il reçut de sanglans reproches, et entendit prononcer sa sentence. On s'empara sans peine d'un homme à demi-mort; mais, parmi tant de gardes qui entouraient le Bey, pas un ne voulut tremper sa main dans le sang d'un chef si respectable. Embarrassé de son prisonnier, aveuglé par son crime, et ne pouvant se révolter contre les ordres du Grand-Seigneur, le Bey eut recours au Serdar, de qui la garde était composée d'hommes ramassés de toutes parts : celui-ci conduisit Tossoun dans les montagnes voisines, où un de ses satellites trancha la tête au malheureux mussellim.

Ainsi périt un officier distingué, par la perfidie d'un personnage à qui il n'avait jamais tenté de faire aucun mal, et qui n'avait lui-même que peu de temps à vivre.

Ce Bey de Drame était un des quatre fils du Nazir, dont j'ai parlé précédemment. Il a eu pour héritier Dramali-Pacha, mort gouverneur de la Morée.

Il serait difficile, me dit M. Lion, peu de temps après, de

peindre la consternation de tout le pays, lorsqu'on y apprit la mort tragique du musselli m, et combien de regrets se manifestèrent à Cavala de l'avoir laissé partir sans escorte.

On n'apprendra pas sans intérêt que ce mussellim était oncle de Méhémet-Ali, aujourd'hui pacha d'Égypte, né à Cavala de parens distingués qui l'avaient élevé, et que c'est après la mort de cet oncle que le jeune guerrier est parvenu de grade en grade, par son courage, au rang éminent où il brille parmi les hommes puissans de notre siècle.

Quant à la position de notre régisseur, la saisie des biens du mussellim la rendit très-critique. Les héritiers de cet aga n'eurent la certitude de cette confiscation qu'un an après sa mort. Dans ces entrefaites, M. le comte de Choiseul-Gouffier, notre ambassadeur à Constantinople, m'engagea à me porter sur les lieux, pour prendre des informations sur cette affaire. Je partis à cet effet de Salonique, en 1786, pour me rendre à Cavala, sans renoncer, chemin faisant, à mes observations géographiques. Je dirai tout-à-l'heure que les soins de M. de Choiseul n'eurent aucun résultat utile pour l'établissement français.

Arrivé par la grande route à l'embouchure du Strymon, je traversai les ruines d'Eione qui sont sur ses bords, et dans moins d'une heure, en me dirigeant à droite sur les coteaux du Pangée, j'abordai à la petite ville d'Orfano, où réside un aga, et où se tient un marché pour la vente du coton recueilli dans le pays. C'est dans cette ville que, pour la seconde fois depuis le départ de Salonique, je changeai de chevaux, et que je reçus aussi, pour la première fois, la céremonie du repas, que les maîtres de poste n'accordent qu'aux Tartares de la Porte.

A commencer à Orfano, distante de près d'une lieue de la mer, on peut déjà observer la séparation des groupes de montagnes qui forment les parties les plus élevées du Pangée, d'avec

les collines qu'occupaient autrefois les Pières. Dès qu'on a franchi les premières bases sud de ces montagnes, on entre dans une route presque droite et très-unie, située entre les deux chaînes, bordée des deux côtés d'un grand nombre de petits villages, tous peuplés de Turcs. Le caractère sauvage de ces Musulmans les rendrait semblables aux habitans de l'Hémus, s'ils n'étaient pas surveillés, et aussi laborieux qu'ils le sont. Le terrain que partage cette route est très-productif en bled, en orge et en coton. On semait alors cette dernière graine, et nous avions sous les yeux plus de quatre-vingts charrues occupées à ce travail.

L'étendue de cette vallée est d'environ six lieues de long sur une de large; on dirait que c'est la main de l'homme qui l'a tracée, et qu'on y a transporté les bonnes terres qui la fertilisent entre les rochers où elles sont encaissées.

Après l'avoir traversée, on arrive par une pente très-rapide et parmi des rochers à Pravista, que quelques fragmens d'antiquités et sa situation sur la grande route peuvent faire regarder comme la *Phagrès* d'Hérodote, et que l'armée de Xercès traversa, après s'être divisée vers l'Angitas, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut.

Pravista est un lieu de poste et la résidence d'un grand nombre de propriétaires turcs des territoires intérieurs et extérieurs du Pangée. Si, en entrant dans le territoire de cette montagne, du côté du sud, j'avais été à portée de remarquer des lieux mémorables par le rassemblement des troupes qu'Alexandre dirigeait contre Darius, la sortie du Pangée, par le nord, ne reveilla pas de moins grands souvenirs. Alexandre, lorsqu'il pénétra dans le Pangée, allait donner à l'Asie les fers qui la jetèrent constamment, depuis cette époque, dans les plus fatales révolutions, et ce fut sur les plateaux opposés qu'Antoine

et Auguste forgèrent ceux qui devaient accabler à la fois Rome et presque tout le monde connu. L'armée de Xercès avait campé dans les champs fertiles que j'allais traverser, et qui s'étendent jusqu'à ceux de Philippi. J'avais cette ville devant moi. Le village de Rastcha, caché dans un enfoncement du Symbole, et ancienne propriété du Tossoun Aga, m'en offrait en partie le territoire. A ma droite, se présentait le chemin qui conduit à Néopolis, et qui forme le passage entre ce port et la plaine de Philippi. Dans cette position, je pus me convaincre que les monts Symboles adhèrent au Pangée, et qu'ils ne permettaient pas aux Romains de voir la mer, ainsi qu'on pourrait le croire, d'après ce que dit Appien que « Brutus » et Cassius avaient au midi un marais qui règne jusqu'à la » mer (1). »

En entrant dans cette partie de la plaine de Philippi, j'aperçus de grands tas de scories de fer, provenant des mines de ce métal, très-abondant sur le côté nord du Symbole. J'appris ensuite à Cavala que c'est dans ces montagnes qu'on fabrique des boulets pour le service des forteresses et de la marine ottomane.

J'arrivai, au bout d'une heure, au passage des gorges sapéennes, nommées aujourd'hui *Dervent*, nom qui signifie *passage étroit entre des montagnes*. Je suivis, pendant une demi-heure, dans ces gorges, une montée assez douce, par un chemin tantôt pavé, tantôt rocailleux.

Arrivé sur la hauteur, je pus saisir d'un seul coup d'œil l'isthme du mont Athos, les îles de Thasos, de Samothrace, d'Imbros, de Lemnos, ainsi que les plages et les montagnes de la Thrace qui les

(1) De castris usque ad mare. Appian., lib. IV, cap. XIII.

environnent, depuis Cavala, dont je n'étais plus éloigné que d'une lieue, jusqu'aux bornes d'un horizon de mer très-étendu.

Une descente tortueuse et rapide, où l'on est presque toujours obligé d'aller à pied, me mit en une heure à peu près dans un grand faubourg de Cavala, sur le chemin qui conduit vers la Thrace. C'est dans ce faubourg que se traitent les affaires de commerce, et que l'on trouve tous les établissemens propres à un pays maritime. Ce passage est d'autant plus fréquenté, qu'il est le seul par où puissent passer les caravanes qui vont de la Grèce proprement dite, de l'Epire et de la Macédoine, à Constantinople. Je me rendis ensuite dans la ville chez M. Lion, régisseur de l'établissement français. Sa maison était placée sur le rempart, à côté d'une batterie qui défend la rade (1). Cette maison jouit d'une vue qui s'étend jusqu'au mont Athos, à quinze lieues de distance.

La ville ne contient qu'environ neuf cents maisons ; elle occupe un promontoire qu'elle couvre entièrement ; les murs sont partout escarpés et très-hauts. Ce promontoire forme avec la rade un demi-cercle où le mouillage est sûr et commode.

Le château, où habite le *Disdar* ou châtelain, est gardé par un petit nombre de soldats. Parmi les huit ou dix pièces de canon dont il est pourvu, j'en remarquai une de bronze, du calibre de vingt-quatre, qui porte le nom de *Vendôme*, avec la devise *ultima ratio regum*. Il est vraisemblable que ce canon nous a été enlevé par les Autrichiens, qui l'auront transporté dans quelque place de Hongrie, où les Turcs s'en sont emparés à leur tour.

---

(1) Il est très-remarquable, en Turquie, que la maison d'un marchand franc puisse se trouver ainsi placée, dans une ville de guerre, à côté d'une batterie.

On aperçoit dans la construction des murs de la ville divers fragmens d'antiquité, et même des inscriptions, mais elles sont placées si haut qu'on ne saurait les lire. Il paraît certain, d'après cela, que l'emplacement de la ville actuelle de Cavala est celui d'une ancienne ville, qui peut avoir appartenu successivement aux Édoniens, aux Satres, aux Sapéens, aux Thasiens. Ceux-ci avaient fondé sur le continent et à leur voisinage, *Galepsus*, *Strymé*, *Œsime*, et quelques autres établissemens. Harpocration et le grand étymologiste indiquent pour fondateur de Galepsus un fils de Thasus, parent de Cadmus qui lui avait donné son nom (1). Cette ville, la plus proche de l'île de Thasos, est regardée par Thucydide (2) et Diodore de Sicile (3) comme une colonie des Thasiens.

Strymé, au rapport d'Hérodote et d'Étienne de Byzance (4), fut aussi un établissement de Thasos, dans le voisinage de Mésambrie, colonie de Samothrace.

Quant à Œsime, Etienne de Byzance la place tantôt en Macédoine, tantôt dans la Thrace (5), et Scymnus de Chio, dans le voisinage d'Amphipolis, ce qui ne peut laisser de doute au sujet de sa position auprès du fleuve Strymon, qui se trouve sur les bords maritimes du Pangée, et par conséquent très-près d'Orfano dont le territoire est très-fertile jusqu'au bord de la mer.

Œsime est aussi mentionnée par Homère, qui la nomme *Bibline*. Il résulte de tant de témoignages que Galepsus occupait le promontoire de Cavala, et qu'Œsime n'était pas éloignée des rives

(1) Harpocr. et *magn. Etymol.* V. Γαληψός.
(2) Thucyd. lib. IV, cap. CVII.
(3) Diod. Sic. lib. XII, pag. 321.
(4) Herod. lib. VII, cap. CVIII; Steph. Byz. V. Στρύμη.
(5) Steph. Byz. Voy. Οισυμη.

du Strymon; on peut en inférer aussi que la première était le comptoir des Thasiens le plus propre sur la terre ferme, à leurs relations commerciales avec les habitans de l'Hémus, et la seconde, celui qui favorisait le mieux leurs communications avec la Macédoine; et enfin que Strymé ouvrait au commerce de Thasos toutes les routes de la Thrace méridionale.

L'emplacement de Cavala et d'Œsime ne laisse pas de doutes sur la position de la ville de Galepsus, qui paraît avoir été un des principaux comptoirs des habitans de Thasos. Ce lieu fortifié par la nature était propre à favoriser la communication de l'île avec la terre ferme.

C'est dans le faubourg de Cavala, et non dans la ville, que sont situés les *Kervans-Saraïs* où les voyageurs et les caravanes s'arrêtent.

Ces logemens publics sont de deux genres: dans les uns, les hommes et les chevaux occupent le même local, et ne sont séparés que par une estrade réservée aux bagages, et où se trouvent les cheminées. Dans les autres, on entre par une grande cour entourée d'écuries et de magasins, au-dessus desquels se trouvent les chambres. Le mobilier se compose d'une ou de plusieurs nattes qu'on y place à mesure que les voyageurs font choix de l'appartement qu'ils veulent occuper. Il en est partout de même en Turquie. A la porte de chaque *Khan* ou *Kervan-Saraïs*, on trouve la boutique d'un épicier, et le plus souvent aussi un cafetier. Dans ces derniers établissemens une fontaine ne manque presque jamais.

On a construit dans le même faubourg de grands magasins pour y déposer le coton destiné à être embarqué, et le tabac récolté sur les territoires environnans. La qualité de cette dernière production est particulièrement estimée. Ces tabacs servent à la consommation de divers pays de la Turquie.

Un douanier, qui change chaque année, loge dans le faubourg et perçoit les droits du gouvernement sur toute espèce de produits de manufacture étrangère, comme aussi sur les tabacs et les cotons, soit qu'on les embarque, soit qu'on les destine pour les bords du Danube, ainsi que je l'ai observé dans l'article du commerce de Serrès.

La ville n'a qu'une seule entrée. Un grand sarcophage de marbre blanc du pays, placé près de la porte, y forme le bassin d'une fontaine. Ce monument porte une inscription latine en l'honneur d'une dame romaine; il doit avoir été apporté de la ville de Philippi, la seule du voisinage qui ait dû renfermer des monumens latins. On retrouve dans beaucoup de villes de la Turquie des tombeaux semblables à celui-ci et employés au même usage.

Outre le disdar et un cadi ou juge, il y a à Cavala un gouverneur militaire auquel on donne le titre de musellim, qui signifie lieutenant du Pacha, attendu que les habitans tous musulmans sont enrôlés sans exception, soit pour le service de mer, soit pour le service de terre. C'est le Pacha de Salonique qui nomme cet officier, ainsi que je l'ai observé plus haut.

Le nombre d'hommes disponibles s'élevait, il y a trente ans, à près de huit cents; il est réduit aujourd'hui de plus de moitié, par l'effet de la peste, du service militaire, et de l'émigration vers l'Egypte, où Méhémed-Ali attire ses compatriotes.

L'isolement d'un habitant européen, dans une petite ville de guerre de la Turquie, me parut d'abord un état fort ennuyeux; je me trompais. M. Lion, occupé sans concurrent du commerce intérieur et extérieur praticable dans ces contrées, ne prenait de repos qu'autant qu'il lui en fallait pour cultiver l'amitié de quelques particuliers distingués du pays. Leur langue lui était familière, et souvent il leur était utile, même pour le conseil.

Homme de bonne compagnie, il jouissait, par une conduite honorable et des manières un peu musulmanes, de l'affection et du respect de l'universalité des habitans. Il avait imaginé un moyen d'être agréable, qui partout ailleurs n'aurait été qu'assujettissant, s'il n'eût peut-être paru déplacé : c'était de retenir chez lui chaque jour ses voisins les plus marquans, lorsqu'ils descendaient dans le faubourg pour s'occuper de leurs affaires. L'intérieur de la ville n'ayant point de café public, sa maison en tenait lieu gratuitement, pour les personnes de sa connaissance. Un domestique, accoutumé à ce service, accueillait les amis de son maître, servait le café, rafraîchissait les pipes, et tout le monde sortait satisfait. On conçoit combien un tel usage avait contribué à établir la bonne réputation de notre régisseur, et quelle facilité il lui donnait pour traiter ses affaires de commerce.

M. Lion s'était fait des amis parmi les Musulmans, ce qui est un avantage infiniment rare pour des Européens. Méhémed-Ali, quoique très-jeune lorsqu'il résidait à Cavala, était du nombre de ceux à qui ce négociant avait marqué des attentions ; il s'en ressouvint dans sa prospérité ; il lui écrivit à Marseille, et l'invita à venir le joindre en Egypte. Peu après avoir reçu cette invitation et avoir fait ses préparatifs de voyage, M. Lion mourut subitement. Le Pacha, pour témoigner ses regrets à la famille du défunt, lui envoya un cadeau de dix mille francs. Ce trait, qui manifeste les sentimens de bienfaisance du Pacha, ne fait pas moins d'honneur à celui qui les avait inspirés. Mais ce dont le public n'a pu avoir connaissance, c'est que le Pacha d'Egypte n'avait jamais perdu la mémoire de la perte que M. Lion avait faite, par le dépouillement du mussellim son oncle, et qu'il s'était empressé de l'attirer en Egypte pour lui faire un sort qui l'en aurait dédommagé.

Ce fait annonce suffisamment que mes recherches à Cavala,

ainsi que les démarches de M. de Choiseul à Constantinople, relativement à la succession de Tossoun-aga, ne produisirent aucun effet ; rien ne fut rendu aux héritiers naturels.

M. Lion n'avait pas à choisir pour sa société du soir ; les personnes invitées pour le matin pouvaient revenir : mêmes attentions, mêmes politesses ; on entrait, on sortait, et si le maître ne se présentait pas, on ne se formalisait point de son absence ; on savait qu'il était souvent obligé d'écrire ; mais ordinairement il recevait lui-même sa société, et cette réunion devenait souvent une occasion de lier des affaires.

Je voyais chaque jour, dans ces soirées, les principaux officiers turcs du pays goûter une sorte de jouissance qui contrastait vraisemblablement avec la monotonie des soirées du harem. Le cadi, le disdar, le fils du gouverneur lui-même, y déposaient leur gravité. Une familiarité décente s'établissait entre des personnes de divers rangs, et on était assez ingénieux pour varier la conversation et les passe-temps. Tantôt des amatenrs de musique en faisaient les frais, tantôt des joueurs d'échecs y formaient spectacle. Des sujets de politique animaient par fois la conversation ; les affaires de commerce n'y étaient pas étrangères. Le plus souvent des conteurs de fables ou d'anecdotes s'y faisaient écouter ; on y parlait aussi des montagnards de l'Hémus, proches voisins de Cavala, et qui obligent les habitans à se tenir toujours sur leurs gardes. Ce que j'ai dit de ces montagnards, au sujet de la ville de Drame, fait assez présumer qu'on les regardait ici comme de mauvais voisins : je puis en donner une preuve par une aventure dont j'ai été témoin.

M. Lion profita de mon séjour chez lui pour s'acquitter d'une dette provenant d'un pari perdu contre le fils du gouverneur. Il devait faire les frais d'un dîner pour une quinzaine de personnes. La fête eut lieu au fond d'une petite baie, située à peu de distance

au sud de la ville, et qui est l'endroit le plus agréable des environs par la fraicheur de ses ombrages. La première opération, en y arrivant, fut de placer une vingtaine d'hommes sur les hauteurs, afin que les montagnards, qui rôdent souvent dans l'intérieur du Symbole, ne pussent surprendre les convives et les rançonner.

Une troupe de musiciens bohémiens, attachés au service du fort, ouvrit la marche; on s'éloigna du rivage pour prendre place à l'ombre des bois. Toute la société s'assit en rond, suivant l'usage turc, et chaque domestique servit à son maître une pipe et du café. A peine cette première cérémonie fut-elle terminée, que, sans quitter la pipe, on attaqua une caisse de deux cents bouteilles de liqueur, apportées de Marseille par un bâtiment mouillé dans la rade. Une seule tasse circulait à la ronde; personne ne pouvait refuser de boire à son tour. Bientôt les convives commencèrent à tirer des coups de pistolet, pour entendre le bruit des échos. Les gardes, les domestiques en faisaient autant. Les plaisanteries, les bons mots, les chansons, animèrent les préludes du festin; on eût dit que nous étions tous Musulmans.

Les deux cents bouteilles ne suffirent pas; les domestiques en avaient dérobé une partie, et en avaient distribué aux gardes. La chaloupe française fut expédiée pour aller chercher une seconde caisse, et, à son retour, la musique marcha au-devant de cette nouvelle provision, qui fut reçue avec acclamation par la bruyante assemblée.

On servit ensuite le dîner entièrement préparé à la turque. Le vin circulait comme la liqueur : *buvez, c'est votre tour*, disait-on; *nubet sénen*; tel est le mot que les Turcs se disent en pareil cas l'un à l'autre.

Je ne raconterai pas avec plus de détail comment se passèrent les sept à huit heures de notre séjour dans ce bois : les Turcs

avaient déposé dans la ville leur gravité, et les Européens avaient les allures des Turcs. Heureusement la liqueur était très-faible, et M. Lion avait eu la précaution de faire mettre d'avance de l'eau dans le vin. Les convives aussi étaient habitués à de pareilles épreuves, et malgré les quatre cents bouteilles de liqueur, quinze maîtres et près de cinquante gardes ou valets retournèrent à la ville, à peu près en état de raison. Toutefois la fête ne fut paisible qu'à condition que les gardes ne quittèrent pas leurs postes. Le fils du gouverneur et le disdar eurent soin de les faire remplacer plusieurs fois, au moyen d'une compagnie de cinquante hommes qu'ils avaient amenée par terre.

Je ne quittai pas Cavala sans reconnaître qu'il aurait été difficile de trouver, dans toute la Turquie, un établissement européen où l'on vît régner autant d'intimité entre des hommes si différens dans leur croyance et dans leur éducation. La raison en est principalement en ce que le régisseur parlait bien leur langue et savait s'identifier avec eux.

Pendant mon séjour chez M. Lion, ce négociant fut obligé de faire une apparition au marché qui se tient chaque semaine, à la petite ville de *Jenidgé*, située, comme Cavala, sur la grande route de Constantinople. Je profitai de cette occasion pour voir de près les montagnards dont j'ai déjà fait mention, plusieurs fois et qui fréquentent le marché de Jenidgé, le seul qui soit à leur portée.

En sortant de la ville, nous traversâmes le ruisseau que je crois être celui qu'Hérodote nomme *Lyssus*. Nous cotoyâmes à la gauche les montagnes du Symbole. En moins de trois heures, nous en franchîmes les bases jusqu'au parallèle de l'endroit même où Brutus et Cassius tournèrent l'armée que Norbanus avait fait camper dans les gorges sapéennes, dites aujourd'hui *Le Dervent de Cavala*.

A notre droite, nous avions la plaine de Saris-aban; elle forme un avancement sur la mer, en face de l'île de Thasos. Cette plaine s'élargit jusque vers les bouches du Mestus, qui sont à huit lieues de Cavala. Elle se compose de marais que le Lyssus y entretient; mais à deux lieues de distance, le terrain s'élève, se couvre d'oliviers; la terre devient de plus en plus productive; on y sème des grains de toute espèce, et le tabac en forme un des principaux produits. Dans toute cette plaine, les Turcs de tout état sont mêlés avec des Grecs.

Après le passage du Symbole, nous cotoyâmes les hautes montagnes de l'Hémus qui s'étendent jusqu'au Mestus, dans une profondeur de cinq lieues. Mon compagnon me faisait observer de temps en temps des villages placés vers les sommités, et qui paraissent inaccessibles. Nous atteignîmes enfin le fleuve, que nous traversâmes à gué, dans sa plus grande largeur, à l'endroit où il commence à s'étendre dans la plaine, et qui roule de là jusqu'à la mer sur un fond de cailloux.

Nous laissâmes, à notre droite, les ruines de *Topirus*, que nous n'allâmes pas reconnaître, à cause du peu de sûreté que ce pays offre aux voyageurs. La carte de Palma est fautive sur ce point; il place là où sont les ruines de Topirus celles d'Abdère, qui se trouvent dans la réalité beaucoup plus haut, et dans une petite ville qui prend le nom de *Gumergina*. Dans un voyage que je fis, peu après, par terre à Constantinople, je passai une nuit dans cette ville, chez un Juif dont la maison se trouvait sur l'emplacement de l'ancien château, presque entièrement détruit.

Nous n'étions qu'à une lieue de Jenidgé, qui a donné son nom à l'ancien Mestus. On nomme aujourd'hui ce fleuve *Jenidgé-Carasou*, *eau noire de Jenidgé*. C'est dans cette petite ville qu'on vend le meilleur tabac de la Turquie. La récolte en est considérable, et c'est Constantinople qui en fait la plus grande consommation.

Jenidgé est situé près d'un port auquel nos marins donnent le nom de Lago, et où l'on embarque les tabacs pour la capitale. Le douanier réside dans la ville.

Dès notre arrivée, mon compagnon de voyage me plaça au milieu du marché, dans la boutique d'un de ses correspondans juifs de Gumergine, l'ancienne Abdère, qui chaque semaine venait y vendre des merceries, et il alla lui-même s'occuper de ses affaires.

Je me vis bientôt entouré de ces montagnards, à demi-sauvages, curieux d'examiner un franc. Je n'avais jamais rencontré dans aucune des provinces ottomanes des hommes généralement si grands, si forts, d'un regard si farouche, d'une contenance si fière et d'un équipement guerrier plus menaçant. Un long fusil, une paire de pistolets, un grand couteau auquel les Turcs donnent le nom de *Iatagan*, et dont ils emploient plutôt le tranchant que la pointe, une giberne remplie de cartouches et de balles, et enfin une grande poire à poudre qui en contient près de deux livres, composent le costume de ces hommes indépendans; aucun d'entre eux n'oserait paraître désarmé dans la plaine.

En voyant de pareils hommes, on a de la peine à concevoir qu'il y ait sûreté sur la grande route, et généralement, me disait le marchand juif, on n'attribue leur modération qu'à l'influence de quelques grands propriétaires de leur caste qui ont des ménagemens à garder avec la Porte, et qui les contiennent dans le devoir. Mais à la moindre révolution, ajoutait-il, le danger des voyageurs est imminent; il m'assura que, même dans les temps de tranquillité, il était obligé de faire, chaque jour de marché, de petits présens à certains chefs qu'il importait d'avoir pour amis.

Je lui demandai s'il ne s'était jamais transporté dans les mon-

tagnes où habitent ces barbares ; à quoi il répondit que personne n'osait y pénétrer, excepté les malheureux *Tchinganis, bohemiens*, qui leur sont utiles pour la fabrication et le raccommodage de toutes sortes d'instrumens de fer; que le gouvernement turc n'avait que très-peu d'influence sur l'administration intérieure du pays; que les chefs n'en ont eux mêmes que ce qu'il faut pour conserver quelque autorité; que cependant les vieillards maintenaient une espèce de fédération entre les villages de la contrée. Il était de plus persuadé, conformément aux traditions du pays, que toutes ces peuplades sont composées d'anciens Thraces grecs qui, lors de la conquête, ont pris le parti de se faire Turcs, pour être plus tranquilles. Une des preuves qu'il me donnait de ce fait, est que dans l'intérieur des montagnes on trouve encore des villages où les habitans n'ont pas perdu l'usage de faire du vin pour leur propre consommation.

Quant à leur religion, ils ont des *imans* ou curés ; mais ceux-ci sont presque tous étrangers, ou du moins de race asiatique, et aussi ignorans que leurs paroissiens.

A la vue des grands coutelas que portent ces hommes agrestes, on ne peut manquer de se ressouvenir de ce que dit Thucydide, qu'on voyait, dans l'armée de Scytalcès, des montagnards libres du Rhodope, armés seulement de coutelas. Il paraît, d'après cela, certain que ce peuple, constant dans ses habitudes, n'a fait que conserver l'usage de ses ancêtres.

Il n'est nullement prouvé que ces barbares aient jamais été soumis aux empereurs grecs ni aux rois de Bulgarie : on sait, au contraire, qu'ils étaient les auxiliaires de ces derniers, comme ils l'avaient été des rois de Thrace.

Le penchant de ces peuples à molester et à piller leurs voisins a existé dans tous les temps. Les Romains aux-mêmes ne purent parvenir à les dompter entièrement. M. Michaud dit, dans

son Histoire des Croisades, en parlant du partage des provinces, qui affaiblit tout d'un coup les forces de Baudoin I[er], « que » les hordes du mont Hémus, victorieuses ou vaincues, poursui- » vaient toujours leurs brigandages (1). »

Le trait le plus saillant du caractère actuel de ce peuple, celui qui le rapproche le plus de la haute antiquité, se retrouve dans ce que je vais raconter.

Chaque année invariablement, divers chefs rassemblent, au printemps, la jeunesse guerrière qui leur est dévouée. Le nombre de personnes qui composent chacune de ces bandes n'est pas déterminé; mais on sait qu'elles ne dépassent pas cinquante à soixante hommes. Elles se mettent en marche de plusieurs côtés; chaque homme porte ses armes ordinaires, qu'il ne dépose ni le jour ni la nuit, et ne prend qu'un seul capot pour se garantir du froid. Toujours prêts à se battre, toujours disposés à fuir, ces corps rôdent dans l'intérieur des forêts et sur les coteaux du mont Hémus, jusqu'à de grandes distances; ils s'avancent même jusqu'au mont Rhodope.

L'idée du vol et du brigandage n'est toutefois que secondaire dans ces courses; c'est le plaisir qui en est le principal motif. Ce sont les lieux les plus favorisés par la nature qui doivent être le théâtre d'une longue orgie contre laquelle l'autorité ne peut rien.

Le campement ordinaire de ces troupes errantes est auprès des villages et des métairies. Ils n'y molestent personne, mais ils exigent des provisions, et surtout du vin, qu'ils vont souvent consommer dans l'intérieur des forêts. Les bergers sont mis aussi à contribution pour des moutons et des agneaux.

---

(1) M. Michaud, Histoire des Croisades, t. 3, p. 314.

De jeunes bohémiennes, aussi sauvages que les hommes qui les conduisent, sont enlevées de force ou engagées volontairement, et deviennent les compagnes de ces guerriers. Chaque bande a de plus son Orphée dont la lyre fait résonner les bois, et anime une danse qui ne diffère pas de celles des Bayadères de l'Inde, de l'Égypte et de toute la Turquie.

« Les jeunes bohémiennes, dit un de nos voyageurs, dans » son ouvrage sur la Bosnie que j'ai déjà cité, sont les cour» tisanes du pays; la plupart savent jouer de quelque instru» ment populaire, et exécutent des danses avec les gestes les » plus lubriques. Les vieilles sont les entremetteuses des jeunes; » elles se mêlent de magie, prédisent l'avenir, et donnent aux » pauvres gens des médecines de cheval (1). »

Parmi ces danseuses, la principale ou vraisemblablement la plus jolie est exclusivement le lot du chef de chaque réunion; les autres sont dévouées à la troupe; après l'avoir amusée par leurs danses, elles ont la liberté de s'égarer dans les bois, où les hommes vont séparément les rejoindre.

Après deux mois de courses, la réunion se dissout; chaque homme va retrouver son foyer, chaque bohémienne rentre dans la tente de sa famille ou s'identifie avec une autre, sans que personne soit inquiété à raison de ce long vagabondage.

J'avais déjà obtenu des détails semblables par des personnes du pays, et j'avais eu moi-même occasion, pendant mon séjour à Cavala, de considérer de près plusieurs individus de cette race antique; mais ce fut seulement à Jénidgé que je pus en voir un rassemblement considérable. Mon compagnon de voyage avait assisté à un de leurs repas, par la faveur spéciale

---

(1) M. Chaumette des Fossés, *Voyage en Bosnie*, pag. 65.

d'un chef avec qui il avait contracté amitié, en lui faisant quelques politesses chez lui. Ce chef et sa troupe étaient campés, à deux lieues de Cavala, sur les hauteurs du Symbole; c'est là qu'il voulut fêter son ami. Il lui dépêcha un de ses gens, qui le pria de se rendre, le lendemain, à un lieu indiqué, pour y participer au plaisir des danses, et y partager un repas champêtre.

Arrivé sur les lieux, le négociant présenta au chef diverses provisions, et surtout des liqueurs qui furent bien reçues, et qui ne contribuèrent pas faiblement à la gaieté de la journée. Les cérémonies de la pipe et du café terminées, la première danseuse parut; elle exécuta avec agilité les pantomimes lubriques auxquelles ces sortes de femmes sont exercées dès leur enfance. De temps en temps, la danseuse venait en cadence tomber aux pieds du négociant et lui présenter sa joue. Il prenait alors une liberté qu'il payait aussitôt par une pièce d'or, à la vérité fort légère, appliquée sur l'endroit même où s'étaient posées ses lèvres. Deux autres danseuses exécutèrent ensuite, en face l'une de l'autre, une danse tout aussi peu décente, où elles étaient dispensées de présenter la joue; mais elles n'en furent pas moins récompensées.

Tandis que ces danses s'exécutaient, on ne cessait de fumer et de boire de la liqueur. A quelques pas de là, un agneau, embroché à une branche d'arbre, tournait sur deux piquets de bois, pour être servi tout entier avec quelques plats champêtres.

Quatre des principaux de la troupe furent admis au banquet; tout le monde s'assit en rond, les jambes croisées. On servit non sur une table, mais sur des fougères entassées; le repas fut gai, avec un aspect guerrier, et sans manquer de décence. Les danseuses n'y furent point admises.

Après le dîner, on s'exerça loug-temps au tir; on recommença

la danse, et la distribution des pièces d'or ne fut pas oubliée. On se sépara de bonne heure, le chef très-satisfait de son hôte, et celui-ci fort content d'être à la fin d'une corvée assez bizarre, bien qu'elle fût curieuse.

Dans toute la Thrace et toute la Macédoine, on connaît le penchant de ce peuple pour le vagabondage, inconnu dans le reste de la Turquie; et pour caractériser ces montagnards, on leur a donné le nom de *Guvendégis*, mot formé de deux langues, de *Guvendé*, mot persan qui signifie *danseuse*, et de la finale *dgi*, désinence turque qui exprime une profession; comme dans le mot *caffedgi*, *cafetier*, *tutindgi*, *vendeur de tabac*.

Ces montagnards, anciens habitans du pays, devenus Turcs par circonstance, sont demeurés indépendans dans des montagnes d'un difficile accès; et semblables aux tribus pures des Arabes, ils ont vu souvent des conquérans dévaster leur voisinage, sans éprouver les malheurs de la guerre. Les uns se sont défendus dans des montagnes où il était dangereux de les attaquer (1); les autres dans des plaines désertes où l'on ne pouvait les atteindre.

Ceux de l'Hémus occupent des hauteurs autrefois consacrées au culte de Bacchus; ils célèbrent, comme on voit, des orgies encore semblables aux anciennes, bien que dégénérées, et il nous représentent si bien les Satres d'Hérodote, qu'il est impossible de ne pas reconnaître l'identité de ces deux peuples, que le temps et la religion seulement ont séparés.

Cet auteur, le seul qui en ait parlé, nous dit, comme je l'ai

---

(1) Les Monténégrins dans la Dalmatie, les Sphacciotes dans l'île de Crète, habitans du mont Ida, et d'autres peuplades anciennes, sont restées indépendantes, depuis l'époque de la conquête.

déjà rappelé, que les Satres possédaient les principales mines du Pangée; qu'ils étaient braves, qu'ils n'avaient jamais été vaincus, et enfin qu'ils conservaient, dans les montagnes de la Thrace, le culte et les oracles de Bacchus.

Convaincu que le culte de ce dieu, de quelque endroit qu'il fût parvenu dans la Thrace, ne pouvait point avoir été transporté de premier abord sur des montagnes sauvages, et qu'il devait avoir commencé par s'établir sur les côtes, j'ai présumé qu'il était venu chez les Édoniens par l'île de Thasos, et que des pays de plaines, occupés par ces peuples, il avait été porté dans les montagnes qui faisaient partie du pays des Satres.

Ce nom même de Satres m'a paru autoriser ma conjecture. Les Édoniens et les Satres n'étaient dans la réalité qu'un seul peuple; les uns et les autres étaient des Thraces, ou pour mieux dire des Pélasges; ils avaient part à l'exploitation des mines du Pangée, et ils commerçaient avec l'île de Thasos. J'espère prouver, dans le chapitre suivant, qu'ils reçurent dans cette île le culte de Bacchus; mais ceux de ces peuples qui étaient les plus voisins des montagnes de l'Hémus et dont les tribus en possédaient les hauteurs, se livrèrent avec une fureur particulière à la partie du culte où figuraient les bacchantes et les satyres. C'est de ce culte que nous venons de retrouver les restes dans les courses bacchiques des montagnards de l'Hémus; et ce sont ces fêtes où les bacchans se travestissaient en satyres, et exécutaient des danses consacrées à leur dieu, qui ont dû donner à cette portion de la nation des Édoniens le nom de *Satres.* Ce nom a été plutôt, dans l'origine, une épithète qu'une dénomination patronimique. Il s'est formé par syncope de celui de satyres; cette sorte de contraction est assez fréquente dans la langue grecque. L'analogie que je crois voir entre le mot de Satres et celui de Satyres deviendra plus sen-

sible encore, lorsque je décrirai les monnaies d'argent qni appartiennent incontestablement aux Satres, et qui représentent des satyres.

Je dois maintenant me transporter dans l'île de Thasos, en décrire l'état présent, et en rechercher l'état ancien, pour montrer comment le culte de Bacchus s'est communiqué de cette île au continent.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Voyage à l'île de Thasos. Description de cette île. Considérations sur son état ancien et sur son état actuel. De ses anciennes monnaies, jusqu'à présent inconnues.

LE trajet de Cavala à l'île de Thasos est d'environ quatre heures. Le lieu le plus opportun pour mettre pied à terre est une rade nommée *Panaghia, la très-sainte*, dénomination provenant d'une église consacrée à la Vierge. Le village voisin porte le même nom.

Les environs de la rade présentent les ruines d'une ancienne ville, la seule que nous sachions avoir existé dans l'île de Thasos. Elle fut sans doute très-considérable, si nous en jugeons par l'étendue de ses ruines, que couvrent d'épaisses broussailles, et du milieu desquelles s'élèvent de grands arbres chargés de vignes. Le sol produit toujours cette plante de lui-même. On y retrouve, dans les endroits les plus déserts, les vignes à raisins noirs, que Virgile a célébrées (1). Si l'on fait le tour de ces ruines, on est frappé de l'aspect sauvage d'un pays où l'agriculture et les arts rassemblaient jadis les produits les plus brillans de la civilisation et de l'opulence. La nature y a repris tous ses droits avec d'autant plus d'avantage, que des sources abondantes roulent leurs eaux de tous côtés dans cette vénérable solitude.

(1) Georg. lib. II, v. 91.

Deux genres de recherches doivent obtenir dans cette île l'attention des voyageurs; d'abord sa situation politique et son commerce dans les temps anciens; ensuite son état actuel. Une circonstance particulière m'engage à faire cette distinction ; c'est que l'île de Thasos est un des pays de la Grèce dont la destinée a le plus changé.

Quoique les anciens écrivains nous aient laissé peu de documens sur les premiers habitans de Thasos, on ne peut douter que cette population ne soit pélasgique et très-ancienne.

L'emplacement de la ville dans la partie la plus voisine de la terre ferme donne lieu à plusieurs conjectures ; de sorte qu'il est assez difficile d'arrêter ses idées sur les colonies qui la peuplèrent. Les historiens et les géographes de nos jours ont paru croire que les Phéniciens en furent les premiers colons, et qu'ils fondèrent la ville qui portait le nom de Thasos. Rien n'est plus hasardé et moins soutenable que cette opinion : il n'est d'abord pas vraisemblable qu'une île chargée de bois, telle que celle-là l'est encore aujourd'hui, et dont le défrichement présentait de grandes difficultés, ait pu tenter, soit des commerçans, soit des aventuriers, qui n'auraient point été préparés aux travaux nécessaires pour la mettre en culture. Une semblable entreprise convenait bien mieux aux peuples voisins de l'île; seuls ils pouvaient concevoir l'idée d'un travail qui exigeait beaucoup de temps.

Une autre observation paraît fortifier mon jugement : c'est que les fondateurs de la ville de Thasos l'établirent dans le nord de l'île plutôt qu'au midi, et que ce choix était en effet le plus naturel pour des peuples voisins de la partie du nord ; leur proximité facilitait le travail journalier du défrichement, en rendant le trajet plus court et plus commode.

Les peuples les plus à portée d'entreprendre cette opération

étaient, sans contredit, les Édoniens, peuplade de Pélasges, domiciliée sur la terre ferme, et encore puissante, lorsque Hérodote écrivait son histoire. Le nom d'*Édonis*, que paraît avoir porté primitivement Thasos (1), autorise cette conjecture, et semble même en donner une preuve complète. D'ailleurs nous ne pouvons douter que toutes les îles voisines n'aient été peuplées de la même manière. Strabon nous l'apprend, en disant expressément que ces îles avaient toutes été peuplées par des Pélasges (2).

Les avantages que trouvaient les Édoniens à s'établir dans l'île de Thasos se reproduisaient pour tous les Pélasges de la Thrace maritime, relativement aux îles voisines de leur territoire. De là nous pouvons conclure qne toutes ces îles furent défrichées par les Pélasges riverains, mais dans des temps qui nous seront toujours inconnus.

Une seconde époque qui concerne l'île de Thasos est celle qui, au rapport de Denys le périégète, fit donner à cette île le surnom d'*Ogygienne* (3). Ce fait remonte, d'après la chronologie de Larcher, à 1020 ans avant la 1.re olympiade, c'est-à-dire à l'an 1796 avant l'ère chrétienne. On a faussement conclu de la station que dut faire à Thasos la flotte d'Ogygès, que ce prince y avait laissé une colonie phénicienne. Cette conséquence n'est pas nécessaire, puisque l'île ne prit le nom de Thasos que long-temps après. On peut tout au plus supposer que quelques compagnons d'Ogygès, peut-être Pélasges eux-mêmes, consentirent à s'incorporer avec les Édoniens, fondateurs de la colonie édonienne.

---

(1) Raoul Rochette, *Histoire des Colonies grecques*, tome III, page 226.
(2) Strabon, livre V, pag. 221, ed. Casaub.
(3) Denys, *Perieg.*, tome V, page 523.

La troisième époque des révolutions de Thasos est bien plus remarquable que celle d'Ogygès et bien plus authentique ; c'est celle où Cadmus aborda avec ses vaisseaux sur les parages de la Thrace, ce qui eut lieu environ 1550 ans avant notre ère, 246 ans après Ogygès.

Quoique les aventures de ce héros renferment beaucoup de faits qui n'appartiennent qu'à la mythologie, le fond n'en est pas moins historique. Les récits de ses courses, de ses exploits, les malheurs de sa famille, ont laissé dans le souvenir des peuples des impressions trop profondes pour qu'on puisse élever des doutes sur les principaux événemens de sa vie.

Son séjour à Thasos est incontestable ; mais comme on a paru croire qu'il avait armé sa flotte dans la Phénicie proprement dite, je dois, avant de m'engager plus loin, faire remarquer qu'on a mal interprété le mot de *Phénicie.* Loin de penser que Tyr et Sidon eussent contribué à cet armement, il faut plutôt jeter les yeux sur les côtes qui depuis la Cilicie s'étendent jusqu'à la Carie inclusivement, et qui, au rapport d'Athénée (1), avaient pris le nom de *Phénicie.* Ces pays étaient d'autant plus favorables à de semblables expéditions, qu'ils étaient fréquentés par des Égyptiens, des Syriens, et même des Pélasges. Ils offraient aussi des bois de construction et des ports très-commodes, et en très-grand nombre. Les monnaies qu'on trouve encore dans ces contrées, et auxquelles il est convenu de donner la dénomination de *Cilico-Phéniciennes*, confirment le rapport d'Athénée. Nous pouvons donc supposer avec vraisemblance que Cadmus et les aventuriers désignés sous le nom de *Phé-*

---

(1) Athen. lib. IV, tom. II, pag. 177. Voyez aussi Eckhel, tom. III. pag. 412.

niciens, qui vinrent former des établissemens avant lui dans la Grèce, ne partirent pas de la Phénicie proprement dite, mais des côtes où les navires et les marins se trouvaient en plus grand nombre. D'ailleurs ces parages ont toujours été fameux par la piraterie; la disposition des côtes y portait naturellement les habitans.

Pour parvenir dans la Grèce, ces grandes expéditions suivaient les rivages de l'Asie. Le besoin de subsistances les obligeait à ne pas s'en éloigner, car les îles de l'Archipel n'auraient pas pu leur en fournir assez abondamment.

Le commerce n'avait vraisemblablement aucun rapport avec le plan de ces aventuriers. Ils ne cherchaient qu'à se former des principautés. Pour conquérir, il ne leur fallait que des soldats, et ils étaient assez habiles pour en enrôler un grand nombre, assez courageux pour les employer utilement. Le commerce eût exigé d'autres habitudes. Nous devons considérer simplement ces courses armées comme des expéditions militaires.

Parti des côtes de l'Asie, Cadmus, en les suivant, dut aborder à Samothrace. Il y séjourna sans doute peu de temps, puisque l'histoire nous apprend qu'il vint dans la Thrace, qu'il y rencontra Dardanus, et qu'il y épousa la sœur de ce prince, nommée Harmonie. Un si long séjour, soit dans ce pays, soit à Samothrace, le conduisit naturellement à connaître la religion des Cabires, et à se faire initier à leurs mystères. J'ai déjà fait remarquer que les navigateurs de l'antiquité en général, et les Romains eux-mêmes, eurent de tout temps une grande vénération pour ce culte; et nous ne devons pas douter qu'il n'eût été établi à Samothrace et dans les pays voisins, avant Cadmus et Dardanus, puisque Diodore de Sicile et Denis d'Halicarnasse nous disent qu'au temps de Dardanus la

célébration des mystères de Samothrace était interrompue, et que ce prince la rétablit (1). Diodore de Sicile dit même que Dardanus ne prit terre dans l'île de Samothrace que par l'effet d'une tempête (2) : ce qui est loin de supposer qu'il y fût venu avec le projet d'y établir un nouveau culte. Tout porte à croire que les divinités de Samothrace furent transportées dans cette île par quelqu'un des Dactyles idéens qui les honoraient dans la Phrygie, et que Dardanus fut un des premiers étrangers qui se firent initier à ce culte, lequel éprouva tant de variations.

Cicéron, dans son Traité sur la nature des dieux, dit que *Sabasius* était fils d'un Cabire, ou bien, suivant une autre version, fils de *Caprius*, qui regnait dans l'Asie (3). Dans tous les cas, ce culte, d'après Cicéron, a été apporté dans la Grèce par l'Asie. Nous venons, d'un autre côté, de dire que Dardanus fut initié aux mystères des divinités cabiriques ; mais s'il fut initié à ce culte, et si ce culte lui-même avait été apporté de l'Asie, il s'ensuit qu'il existait dans les pays situés à la partie occidentale de l'Asie, avant Dardanus, et par conséquent avant Cadmus.

Je rappelle ces anciennes traditions pour montrer à quelle époque le culte de Bacchus remontait chez les Thasiens.

La religion des Cabires, se trouvant établie dans la Thrace, fut portée dans l'île de Thasos par les Édoniens, qui en furent, ainsi que nous l'avons dit, les premiers habitans. Que Bacchus fût honoré seulement comme une divinité cabirique, ou bien qu'on lui rendît hommage sous quelque autre rapport parti-

---

(1) Diod. Sic. lib. V, cap. XLVIII. — Dion. Halic. *Antiq. Rom.* lib. I, cap. LXVIII, pag. 54.

(2) Diod Sic. lib. IV, cap. XLII.

(3) Cicer. *de Nat. Deor.* lib. III, cap. XXIII.

culier et sous quelque dénomination spéciale, ces questions nous sont étrangères. Ce qui nous paraît certain, c'est que le culte de ce dieu existait dans l'île de Samothrace, à Imbros, à Lemnos, dans la Thrace, et dans l'île de Thasos, appelée *Édonis*, avant l'arrivée de Cadmus. En considérant son antiquité, nous ne serons pas étonnés de le voir en vigueur, au temps d'Hérodote, chez les Édoniens et chez les Satres ; de le retrouver sur les monnaies de ces diverses contrées, jusqu'au règne d'Alexandre, père de Philippe, et d'en reconnaître encore aujourd'hui les restes dans les courses bachiques des montagnards de l'Hémus. Cadmus n'a donc point apporté ce culte antique dans la Thrace; il l'y a trouvé; et, si l'on me permet cette conjecture, ce culte n'était pas venu directement de l'Égypte, mais de l'Asie.

Par tout ce que je viens de dire sur le culte des Cabires et sur celui de Sabasius, nous voyons que l'origine de ces deux institutions, dans la Grèce, remonte au moins au seizième siècle avant l'ère chrétienne, époque où les Dactyles idéens, les Curètes, les Corybantes, les Telchines, se répandirent chez les Grecs d'Europe.

Strabon, qui nous instruit de ces détails, nous dit aussi que tous ces prêtres professaient à peu près les mêmes croyances; qu'ils obtenaient l'admiration et le respect, non-seulement par la connaissance des arts utiles, mais encore par l'effet des prestiges et des enchantemens. Ce qu'il faut principalement remarquer, c'est que, d'après cet auteur, les rits employés au culte de Sabasius, dans la Thrace, étaient semblables à ceux des Cabires de Samothrace (1).

---

(1) Strab. lib. x, pag. 470, ed. 1620.

Je reviendrai à l'île de Thasos, afin d'examiner les causes qui déterminèrent son changement de nom.

L'antiquité fourmille d'exemples de mutations des noms de ville ; mais on sait que ces changemens naissaient toujours de quelque révolution qui avait modifié la constitution du pays, ou lui avait donné de nouveaux chefs.

Il est incontestable que Cadmus fit un long séjour à Thasos. Une foule d'auteurs attestent qu'il y laissa un certain nombre de ses compagnons d'armes; qu'il y fit bâtir un temple consacré à l'Hercule de Tyr, le même que celui de l'Égypte, dieu de la lumière (1). D'autres auteurs assurent qu'il établit son parent *Thasus* chef de cette colonie, et qu'elle en prit le nom (2). On sait enfin que, après avoir fait une forte levée de troupes, soit chez les Thraces, soit dans des pays voisins, Cadmus parvint dans la Grèce, et qu'il y fonda un royaume.

Ces derniers événemens sortent du cercle de la mythologie, et il en existe des preuves non-seulement chez les historiens, mais encore sur les monnaies que je viens de citer.

Si Cadmus n'eût fait qu'un court séjour dans la Thrace, il n'aurait pas opéré dans l'île de Thasos un changement aussi considérable que celui d'un nouveau roi et d'un nom nouveau; il n'aurait pas eu le temps d'y faire bâtir le temple dont les médailles attestent la construction, et de lever sur le continent les troupes qui contribuèrent à lui faire conquérir la Béotie.

Après la révolution dont Thasos fut le théâtre, au passage de Cadmus, l'histoire nous laisse, pendant plus de huit cents ans, dans la plus profonde ignorance sur le sort des an-

---

(1) Marob. *Saturn.* lib. I, cap. XX. Larcher, *Chronolog. d'Hérodot.* chap. XI, tom. VII, pag. 327.

(2) Voyez les médailles de Thasos, à la fin de ce chapitre.

ciens habitans de cette île. Un si long intervalle dut être marqué plus d'une fois par des agitations intérieures, et nous pouvons croire que les Édoniens et les Satres n'y furent point étrangers.

La colonie de Cadmus, de quelque manière qu'elle fût composée, n'était pas assez nombreuse pour changer les habitudes des anciens habitans que nous avons dit être d'origine grecque. On parla toujours dans l'île le dialecte éolien, comme dans tout le reste de la Thrace et dans la Macédoine. Nous devons en être d'autant mieux convaincus que les noms des hommes et des lieux de ces deux pays manifestent la continuelle résidence d'un peuple d'origine grecque, dont le temps ne fit que purifier la langue. Les historiens grecs et surtout Hérodote purent bien affecter de présenter les Pélasges et les Hellènes comme deux peuples différens; mais c'était par esprit d'adulation, et pour flatter l'amour-propre de la Grèce.

Ce ne fut que vers la première année de la XV.ᵉ Olympiade, 720 ans avant J. C., qu'une colonie de Pariens fut reçue dans l'île de Thasos (1). Elle était conduite par le père du poète Archiloque. Il paraît que la réception de cette colonie, concertée d'avance, avait été l'effet d'un oracle rendu en faveur des habitans de Paros (2).

Nous pouvons supposer que l'île n'était pas parvenue jusqu'alors à un haut dégré de prospérité: mais elle était disposée par sa situation à s'élever au rang des grandes républiques insulaires.

Cette époque, qui est la quatrième, depuis le défrichement présumable de l'île, est d'autant plus remarquable que le mou-

(1) Voyez l'*Histoire des Colonies grecques*, tom. III. pag. 226.
(2) Ibid. pag. 227.

vement commercial qui commençait à se faire ressentir sur toute la Grèce maritime, depuis la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse, s'était déjà communiqué aux Thasiens. Leur position en face de la Thrace et de la Macédoine les invitait à pénétrer dans ces deux pays et à y faire des échanges. L'or et l'argent du Pangée formaient un des élémens de leur commerce; ils se trouvèrent bientôt en mesure d'accroître leur marine; aussi voyons-nous que l'île de Thasos obtint le titre de *Chrysé* ou *la riche* (1). Ce fut apparemment dans ces temps de prospérité que les Thasiens formèrent la plupart de leurs établissemens sur la terre ferme, et s'y fortifièrent. Nous avons déjà dû reconnaître qu'ils avaient été précédés, dans l'exercice de ce commerce, par les habitans de la Pallène, qui avaient établi leur colonie d'Éïone près du Strymon.

On sait combien la prospérité des Thasiens excita la jalousie des Athéniens, et comment, après une guerre opiniâtre que Cimon fit, pendant trois ans, à ces insulaires, ils furent réduits à démanteler leur ville, à livrer à l'ennemi la totalité de leur marine, et à devenir les tributaires du vainqueur; mais cet état d'humiliation ne pouvait pas être de longue durée; Thasos, par sa marine et par les avantages de sa position, se releva bientôt de ses revers.

Pendant les années de son assujettissement, l'ambition des Athéniens souleva contre eux une grande partie de la Grèce. L'insurrection devint presque générale. La guerre du Péloponèse éclata, et la décadence d'Athènes elle-même en fut la suite. Les Thasiens éprouvèrent, pendant le cours de ces sanglantes révolutions, des chances favorables au rétablissement de leur

---

(1) Eustath. ad Dionys. *Perieg.*, v. 517.

puissance, malgré les troubles domestiques qui partagèrent la ville en deux partis, dont l'un était pour Athènes et l'autre pour Lacédémone.

Tel était l'état politique de cette île, la dixième année de la guerre du Péloponèse, lorsque Brasidas, à la tête d'une forte armée de Spartiates, pénétra dans la Thrace. Les Athéniens, qui occupaient alors la majeure partie de leurs forces au nord de la Grèce, n'apportèrent pas des secours assez prompts au parti qui s'était prononcé pour eux; et Brasidas leur enleva Amphipolis. Après cette conquête, ce général parvint, soit par persuasion, soit par violence, à mettre dans les intérêts de sa patrie le plus grand nombre des villes voisines, qui étaient ou alliées ou tributaires d'Athènes. On compte parmi ces villes Galepsus et Œsime, dépendantes de Thasos. Quoique Thucydide, qui les nomme l'une et l'autre, ne fasse pas mention des Thasiens parmi les peuples qui se dévouèrent à Lacédémone, on pourrait croire que ces insulaires, ou du moins ceux d'entre eux dont le parti dominait, saisirent cette occasion pour se soustraire à la dépendance d'Athènes par la protection armée des Spartiates. Mais comme Thucydide ne parle pas de cette défection, j'aimerais mieux attribuer à Lisandre qu'à Brasidas la révolution qui fit recevoir à Thasos une garnison de Spartiates.

D'autres événemens, qui nous sont également inconnus, ramenèrent les Thasiens à l'alliance des Athéniens. Le discours de Démosthènes contre Leptine en donne la preuve. Ce dernier ayant proposé une loi tendante à abroger les immunités accordées aux personnes qui avaient rendu des services importans à l'état, Démosthènes s'y opposa. « En abolissant, dit-il, les » exemptions, ne ferez-vous pas une injustice à ceux des Thasiens » qui suivirent Ecphante, et qui, en nous livrant Thasos dont

» ils ouvrirent les portes à Thrasybule (1), après en avoir chassé » la garnison lacédémonienne, nous procurèrent l'avantage de » faire avec Lacédémone une paix honorable (2)? »

Nous voyons en outre que Démosthènes ainsi que Philippe comptait le port de Thasos parmi ceux où les vaisseaux de la république et ceux de ses alliés pouvaient se réfugier et trouver des rafraîchissemens (3) : nouvelle preuve de l'alliance qu'Athènes avait renouée avec une ville qu'elle avait tant d'intérêt à ménager.

Cette nouvelle union des Thasiens avec Athènes devint utile au développement de leur fortune; nous devons en juger par les établissemens qu'ils se trouvèrent en état de former à Datos, ville très-riche par ses mines, et dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Il n'est pas hors de propos que j'occupe ici mes lecteurs de cette conquête; elle présente deux questions qui n'ont jamais été suffisamment éclaircies, soit par la négligence des auteurs anciens, soit par de fausses inductions qu'on a pu tirer de ce qu'ils ont dit sur les deux faits dont l'explication va suivre.

Les habitans de Thasos étaient-ils maîtres des mines de Datos, à l'époque des campagnes maritimes de Cimon, lorsque les Athéniens s'emparèrent de leur ville et de leurs possessions sur la terre ferme? quel était le peuple qui possédait alors les mines de Datos, si ce n'était pas les Thasiens? je crois pouvoir répondre à ces deux questions.

Il est prouvé que l'intelligence des auteurs anciens dépend

---

(1) Ce Thrasybule est celui qui délivra Athènes des trente Tyrans.

(2) Demosth. *advers. Leptinem*, pag. 549, ed. Wolf.

(3) Philipp., *Epist. S. P.* Ath. in Demosthen. *Opp.* pag. 114; Demosth. *in Philipp.* 1, pag. 51.

beaucoup de nos connaissances géographiques. La justesse de cette observation s'applique particulièrement à la Thrace qui, faute de documens suffisans, n'a pas eu encore son historien. Carry, académicien de Marseille, a composé une histoire des rois de Thrace par les médailles; mais son savant ouvrage est resté imparfait, et personne n'a tenté de le compléter.

Les nouveaux aperçus que j'ai présentés dans le chapitre précédent, au sujet de l'isolement du mont Pangée, du côté du Strymon, doivent nous conduire au classement géographique des divers peuples de ces contrées, et à la fixation de la propriété des territoires.

Les Satres, ainsi que nous l'apprend Hérodote (1), possédaient, lorsque cet écrivain composait son histoire, les hauteurs de l'Hémus méridional les plus voisines du Pangée, et ils étaient en même temps propriétaires des principales mines de cette dernière montagne. Les monts Symbole, qui séparaient l'Hémus d'avec le Pangée, étaient le seul passage par où leurs tribus pouvaient communiquer les unes avec les autres, et ce territoire n'avait qu'environ trois lieues de longueur.

De plus, Hérodote nous présente ces peuples comme très-voisins des Édoniens, et nous dit que ceux-ci occupaient toute la partie du territoire qui s'étend au nord depuis Drabesque jusqu'à Amphipolis, et à laquelle il donne le nom de *Philis.*

Ces renseignemens établissent clairement le fait que nous voulons connaître. Si les Satres possédaient une partie du nord du Pangée, tandis que les Édoniens étaient les maîtres de presque toute la partie nord et sud de cette montagne, depuis Drabesque jusqu'à Amphipolis qui en occupe l'extrémité méridionale, il s'ensuit que Datos, située au nord, était la propriété

(1) Herod. lib. VII, cap. CXI.

des Satres. C'est d'ailleurs à Datos, toujours suivant Hérodote, que se trouvaient les mines les plus riches, et cette ville était, de toutes celles du Pangée, la plus voisine de l'Hémus qui fût habitée par des Satres. Il me paraît, d'après cela, démontré que cette ville de Datos et les mines de sa dépendance appartenaient aux Satres, lorsque Hérodote écrivait, et par conséquent du temps de Cimon. La position de Datos nous est d'ailleurs indiquée par Appien (1); car, bien que cet auteur ait confondu cette ville avec Crénidès, on ne doit pas moins recueillir de son assertion que ces deux villes étaient très-voisines l'une de l'autre. Datos en effet était située au nord du Pangée, et Crénidès à une très-petite distance et plus au nord. Si donc Datos appartenait aux Satres, à plus forte raison Crénidès, qui était encore plus voisine de l'Hémus.

Cette propriété, qui remontait sans doute à une haute antiquité, n'avait jamais été troublée, du moins à des époques dont il existât des traditions. C'est encore Hérodote qui nous fait connaître ce point important, puisqu'il nous dit que, jusqu'à son temps, les Satres *n'ont jamais été soumis à aucun homme* (2). Il doit donc paraître évident que ni les Thasiens, ni les Athéniens n'avaient dépossédé les Satres du territoire de Datos, avant Cimon, et cette conséquence s'étend jusqu'à l'époque où Hérodote écrivait.

La révolte des Thasiens contre les Athéniens, de laquelle je viens de parler, éclata la troisième année de la soixante-dix-huitième Olympiade, 466 ans avant notre ère. Deux ans après, ils furent subjugués (3), et vers le même temps, suivant Thu-

---

(1) Appian. lib. IV, cap. CV.
(2) Herodot. *loc. cit.*
(3) Thucyd. lib. I, cap. C, et lib. IV, cap. CII.

cydide, les Athéniens, ayant envoyé dix mille hommes sur les bords du Strymon, pour fonder la colonie *des neuf voies*, ou la ville nommée postérieurement Amphipolis, cette armée, que commandaient Pisistrate, Lycurgue et Cratinus, s'empara d'abord de la ville d'Eione; mais, s'étant enfoncée dans l'intérieur des terres, elle fut défaite par les Thraces à Drabesque (1), sans avoir par conséquent pénétré jusqu'à Datos.

Une seconde victoire remportée par les Thraces confirme encore le témoignage d'Hérodote sur l'indépendance des Satres. La quatrième année de la quatre-vingt-unième Olympiade, les Athéniens ayant de nouveau tenté de s'emparer des mines de Datos, Sophanès et Léagrus, chefs de cette expédition, y furent encore battus, et Sophanès périt dans le combat (2); c'est Hérodote qui rapporte ce fait, et qui consolide par là ce qu'il avait dit auparavant, que les Satres n'avaient jamais été soumis à aucun homme.

Ces combats des Athéniens pour s'emparer de Datos, lorsqu'ils étaient alliés des Thasiens, me paraissent démontrer encore que ceux-ci n'étaient nullement propriétaires de cette ville et des mines qui en dépendaient.

On ne saurait en effet se persuader que ces peuples eussent osé pénétrer jusqu'aux mines de Datos, dans des temps antérieurs aux campagnes de Cimon. Il est bien plus probable que ces insulaires, satisfaits alors de leurs établissemens maritimes sur les côtes de la Thrace, et des mines qu'ils y possédaient (3), n'avaient pas pensé à s'établir dans l'intérieur des terres, parmi des peuples guerriers, et par l'intervention desquels ils exer-

(1) Thucydid. lib. I, cap. C.
(2) Herodot. lib. IX, cap. LXXV.
(3) Thucydid. *loc. cit.*

çaient un grand commerce dans les pays voisins. Les guerres sanglantes que les Athéniens s'obstinèrent à faire aux habitans du Pangée, avec des forces très-considérables, pour s'emparer d'Énéodos, de Drabesque et de Datos, nous éloignent de toute idée de mélange des Thasiens avec les Thraces établis dans l'intérieur du Pangée.

Quoique Thucydide ne nomme pas les Satres, il est évident qu'il les comprend avec les Odomantes aussi intéressés que les Satres à combattre pour la conservation des mines. Ne concluons donc pas, du silence de cet historien au sujet des Satres, que, de son temps, ce peuple eût déjà été repoussé dans ses montagnes; disons plutôt avec Hérodote qu'il était libre à cette époque; qu'il n'avait jamais été vaincu (1); qu'il soutint courageusement les Édoniens aux affaires de Drabesque et de Datos, et qu'il occupait encore cette dernière ville, lorsque Thucydide écrivait son histoire.

De toutes ces guerres très-meurtrières et qui, au rapport de Thucydide, se prolongèrent pendant vingt-neuf ans, il ne résulta, au profit des Athéniens, que l'établissement de la colonie d'Amphipolis, fondée par Agnon, la quatrième année de la quatre-vingt-cinquième Olympiade (2).

Isocrate assure qu'Athénodore et un nommé Callistrate, qui était banni d'Athènes, établirent à Datos une colonie (3). Cet auteur n'indique point d'époque; mais, en admettant ce fait, il ne pourrait être antérieur à la fondation d'Amphipolis, que Thucydide et Plutarque donnent comme premier résultat avantageux de la guerre.

---

(1) Herodot. lib. VII, cap. CXI.
(2) Thucydid. lib. IV, cap. CII.
(3) Isocrat. *de Pace sive social.* pag. 164, ed. Henr. Steph.

Diodore de Sicile (1) et Eustathe (2) sont les seuls qui aient parlé des événemens à la suite desquels les Thasiens s'emparèrent enfin de la ville et des mines de Datos ; et Diodore, qui fixe l'époque de ce changement, le place à la première année de la CV.e Olympiade, laquelle coïncide avec la première du règne de Philippe. Ainsi, jusqu'à cette époque, fameuse dans l'histoire de la Grèce, les Satres conservèrent leur liberté, possédèrent les mines de Datos (3), et purent frapper les nombreuses monnaies que je crois devoir leur restituer, dans le catalogue annoncé pour la fin de ce chapitre.

La prise d'Amphipolis, par Philippe, père d'Alexandre, trois ans après qu'il l'eut rendue libre, mit un terme à la fortune à laquelle les Thasiens se seraient élevés, si le hasard n'eût fait régner sur la Macédoine un prince aussi ambitieux et aussi heureux que Philippe.

Dès sa première campagne dans la Thrace, ce prince trouva les Thasiens occupés à bâtir ou à fortifier la ville de Crénidès, pour garantir leurs nouvelles conquêtes de l'invasion des peuples qu'ils en avaient dépossédés. Maître alors de toutes les mines du Pangée, Philippe avait le même intérêt que ces insulaires à assurer ses frontières, et à conserver un pays que les Athéniens avaient tant envié : c'est pourquoi il fortifia Crénidès, la peupla de Macédoniens, et lui donna son nom. La soumission de l'île de Thasos au roi de Macédoine fut posté-

(1) Diodor. lib. XVI, cap. III.

(2) Eustat. in Dionys. *Perieg.* v. 317.

(3) Observons toutefois que Diodore de Sicile, qui paraît avoir été copié par Arrien, confond la ville de Datos avec Crénidès, lorsqu'il attribue à cette dernière ville toutes les richesses que Philippe retirait généralement des mines du Pangée et non de Crénidès, qui n'était pas comprise parmi les villes de l'intérieur de cette montagne.

rieure à la prise de Crénidès. Elle fut vraisemblablement l'ouvrage de la première campagne maritime que Philippe entreprit contre les Athéniens. Il connaissait trop l'attachement des Thasiens envers Athènes, et le ressentiment qu'ils conservaient de leurs pertes récentes sur la terre ferme, pour tarder à subjuguer des voisins si dangereux. Il paraît même qu'il était déjà maître de Thasos, avant la fin de la guerre sacrée, puisque, à l'issue de cette guerre, « il y envoya une colonie composée de ceux de ses sujets dont » il fut bien aise de purger son royaume (1). »

Dès son avénement au trône, et surtout après ses premiers succès sur les côtes maritimes de la Thrace, ce prince entreprit de dominer sur les mers. Tous les moyens de mettre ce dessein à exécution se trouvaient dans ses propres états. Jusqu'à lui, les bois de construction ne servaient à la Macédoine qu'à alimenter son commerce avec l'étranger. La sortie en fut dès ce moment interdite. Bientôt Philippe eut une flotte; bien plus, il la commanda lui-même. C'est ce que nous apprend Démosthènes (2). L'un des principaux fruits de sa première campagne maritime fut la conquête de Lemnos et d'Imbros, et quoique le même orateur ne nomme pas Thasos, il est probable que cette île n'évita pas le sort de ses deux voisines, devant des forces navales qui, dès leur création, portaient l'épouvante jusque dans le Pirée.

Depuis cette invasion, plus tardive peut-être que je ne la suppose, Thasos perdit son droit d'autonomie. Les rois de Ma-

(1) Tzetzes fait mention d'une colonie établie par Philippe, qu'on ne peut, dit-il, placer ailleurs, et qu'on nomma lors de sa fondation *Machopolis*. J. Tzetzes, cité par Olivier, *Hist. de Philip.* tom. II, pag. 143.

(2) Demosth. *Philipp.* I.

cédoine y faisaient circuler leurs monnaies. Ce ne fut qu'après la défaite de Persée que les Romains restituèrent au peuple Thasien la liberté de se gouverner par ses propres lois; c'est du moins ce que les monnaies de bronze de cette ville nous apprennent.

Telle est en abrégé l'histoire de l'île de Thasos, où nous voyons aussi la preuve de la longue indépendance des Satres, adorateurs de Bacchus. Si j'ai esquissé mon récit avec quelque vérité, les monnaies doivent nous en donner la confirmation.

Je joins à ce chapitre un catalogue raisonné de celles que Thasos fit frapper, à diverses époques : je donnerai aussi le catalogue de celles des divers peuples qui ont habité le Pangée.

ÉTAT ACTUEL DE L'ÎLE.

L'ancienne ville est, comme je l'ai dit, entièrement abandonnée. L'emplacement qu'elle occupait s'est couvert de bois. La vigne, y croissant naturellement, y est retournée à son état sauvage; elle grimpe en liberté sur les plus grands arbres, dont elle est devenue l'ornement. J'ai remarqué un fait semblable sur les ruines de Maronée, qu'on nomme aujourd'hui *Maroulia*, où il n'y a aussi aucune habitation. La végétation y couvre également les ruines des anciens édifices, avec cette différence seulement que, à Thasos, elle étale plus de pompe, attendu que le sol est plus humide.

Pendant le séjour d'un mouillage que je fis, étant sur une embarcation grecque, dans la rade de Maronée, un de nos matelots apporta à bord une tige de ces vignes sauvages, qui contenait plus de cent grappes, et il en entoura la poupe entière de notre bateau.

La population de l'île de Thasos ne s'élève pas à plus de

deux mille cinq cents habitans, distribués dans sept villages qui ont été construits sur des lieux escarpés, pour éviter les agressions toujours menaçantes des forbans. On ne peut révoquer en doute l'antiquité de la race purement grecque qui habite cette île, où la pauvreté a pris la place de la plus grande opulence, et la servitude la plus dure, celle de l'ancienne liberté.

Les Thasiens sont très-laborieux; ils sèment du blé et de l'orge dans divers cantons de l'île, et en suffisante quantité pour leur consommation. Ils recueillent beaucoup d'huile. L'olivier forme leur revenu le plus considérable. Les ruches sont très-multipliées, et donnent un produit annuel de vingt-cinq à trente mille francs. La vigne est aussi très-cultivée dans cette île, et on y fait du vin de bonne qualité. Le bois à brûler est un objet d'exportation considérable. Le montant en est employé par les sept communautés à payer une masse de certaines impositions. Le Grand-Seigneur se réserve seulement les arbres propres à la construction; ce qui soumet les villageois à des corvées très-fortes et souvent très-inutiles; car il arrive fréquemment que les bois, oubliés sur le rivage, y pourrissent; c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Un vayvode annuel gouverne l'île avec une garde de sept ou huit personnes. Assez puissant, au moyen de sa troupe, pour vexer les habitans, il est trop faible pour les garantir des invasions des pirates, ainsi que de celles des montagnards voisins. Le péril est toujours imminent, et la terreur est permanente dans chaque village.

Des vigies, payées par les communautés, sont debout, nuit et jour, pour signaler les armemens suspects, et pour sonner l'alarme, dans un cas d'attaque. Aux momens du danger, les bois sont les seuls abris des Thasiens; toutes les familles courent s'y réfugier; chacun emporte ce qu'il a de plus précieux. Les

femmes et les enfans s'enfoncent dans la forêt, et les hommes se tiennent en embuscade avec la garde turque et l'aga lui-même.

Pendant toute l'année le produit des récoltes est en grande partie caché dans des souterrains où les voleurs n'oseraient faire des recherches. Les habitans de Thasos vivent ainsi dans des terreurs continuelles. Elles se calment seulement pendant les fêtes solennelles, parce que les forbans, presque tous Grecs, sont alors occupés de dévotions. Dans ces fêtes, les habitans se livrent à la joie et au simulacre d'une liberté tolérée par l'aga, qui fait payer sa complaisance. Ces fêtes sont une espèce de saturnales; la garde y exerce seulement le droit d'arrêter les excès que le vin cause souvent parmi les jeunes gens du pays.

On voit que les Thasiens ont eu depuis long-temps de graves motifs de quitter leurs habitations. Les montagnes de l'île sont les seuls remparts où ils puissent trouver quelque sécurité. L'habitude et le besoin les retiennent sur des possessions dont ils n'ont plus qu'une jouissance précaire.

Cependant cette malheureuse peuplade aime encore à contempler les témoignages de sa grandeur passée. Ce spectacle intéressant nourrit en elle l'amour de la patrie. Ici, comme dans la plupart des villes de la Grèce, la gloire antique est un sujet fréquent de conversation. Les prêtres, plus instruits que la généralité des habitans, cherchent quelquefois à expliquer les anciens monumens. Un sentiment, transmis d'une génération à l'autre, leur fait regarder leur servitude comme passagère : *Un jour nous redeviendrons libres :* tel est le mot qu'on entend répéter souvent parmi ces malheureux esclaves.

Les restes des murs de l'ancienne ville sont encore recouverts de marbre blanc. On rencontre çà et là un grand nombre de sarcophages du même marbre. Il a été trouvé, il y a quelques années,

dans les environs de la ville, une inscription dont M. Choiseul-Gouffier était devenu propriétaire. Ce marbre qu'il fit déposer à Smyrne n'existe plus ; il fut anéanti dans un incendie qui consuma presque tout le quartier franc. Heureusement M. de Choiseul en avait fait faire une copie qu'il a publiée. Mais le marbre ayant été précipité sur des décombres, du haut d'une tour où il avait été placé dans le moyen âge, s'était extrêmement dégradé dans sa chute. Plusieurs lettres avaient été mutilées et ce monument a été forcément publié dans cet état d'imperfection (1).

Je m'attendais à découvrir, dans l'île de Thasos, quelques ruines de temples ou d'autres édifices publics ; mais mes recherches furent vaines, à cause de la difficulté que des bois touffus opposent à de semblables recherches. J'avais éprouvé les mêmes obstacles sur les ruines de plusieurs autres villes. Du reste, il est possible que les peuples voisins, et que les marins, qui depuis long-temps dépouillent les anciennes villes abandonnées sur les côtes, aient déjà fait de nombreux enlèvemens dans celle de Thasos.

Le témoignage le plus certain de l'ancienne grandeur des Thasiens consiste dans la quantité de sarcophages qu'on voit épars du côté de l'ouest jusque sur le rivage. J'en remarquai un qui surpassait, par ses dimensions, tous les monumens grecs de ce genre connus jusqu'à présent. Ses ornemens me parurent simples et de bon goût. On assure dans le pays que les Russes ont voulu l'emporter, mais qu'ils l'ont tenté en vain : à peine ont-ils déplacé le couvercle pour regarder dans l'intérieur.

A la droite du mouillage, et très-près de la ville, un torrent s'est fait jour dans un local où se voient sous terre des tom-

---

(1) Il est à observer que cette inscription se rapporte à une adoption faite par une ville; sujet très-rare dans les inscriptions comme sur les médailles.

beaux de diverses constructions. Ce terrain n'a jamais été fouillé; il pourrait l'être utilement : quelques petits présens offerts au vavoyde suffiraient pour obtenir la permission de faire une fouille qui vraisemblablement ne serait pas sans succès.

Les beaux murs de Thasos en marbre blanc, et dont il subsiste de grandes parties, sont les seuls peut-être de ce genre que la Grèce possède. Les sarcophages annoncent la présence d'une carrière de marbre dont les Romains faisaient très-grand cas. A ce sujet, je dois rappeler les observations que j'ai rapportées précédemment au sujet de la belle mosquée de Drame; j'ai dit qu'elle est construite tout entière en marbre blanc.

On trouve un marbre de la même qualité sur le continent voisin de Thasos. Pendant mon séjour à Cavala, ayant voulu aller à la chasse, mon guide me conduisit par des coteaux du mont Symbole qui dominent le pays. Après diverses courses, je fus agréablement surpris en me trouvant tout-à-coup en face d'ûne vallée dont le centre me présenta une surface composée, sans interruption, de blocs de marbre d'une blancheur éblouissante que les eaux de la pluie ne cessent de polir, et dont le soleil, depuis un grand nombre de siècles, entretient l'éclat (1). J'étais à une demi-lieue de la mer, au sud-est de Thasos, et j'avais au nord-ouest la ville de Drame, à quatre heures de distance.

L'identité des marbres de la vallée où je me trouvais avec ceux de Drame et de Thasos me fit d'abord penser que la carrière placée sous mes yeux pouvait s'étendre de l'une à l'autre ville, c'est-à-dire que je me trouvais au centre d'une carrière qui doit avoir une grande étendue.

---

(1) Il serait facile d'enlever des blocs de ces marbres, attendu qu'ils se trouvent à découvert.

Je fis une autre observation, qui a peut-être échappé à tous les voyageurs, et qui intéresse les naturalistes : c'est que la perdrix rouge, entièrement semblable à celle de la terre ferme, a un chant qui en diffère totalement. Celle de Thasos chante comme la nôtre et comme celle de l'Archipel et de l'Asie, tandis que celle du continent de l'Europe a un chant qui a donné lieu à sa dénomination de *keklik*. On entend d'assez loin les perdrix des îles et de l'Asie, tandis au contraire qu'il faut être bien près des autres pour entendre le son qui semble former les deux syllabes *keklik*. Il serait intéressant de savoir où se trouve en Europe la ligne de démarcation qui sépare ces deux espèces.

De retour à Cavala, je voulus faire la reconnaissance d'un grand mur de cinq pieds d'épaisseur, qui s'étend depuis le faubourg de la ville jusqu'à une grande distance dans l'intérieur. Je ne poursuivis ma course que jusqu'à une demi-lieue ; mais ce trajet suffit pour me convaincre que la direction de ce mur portait sur le château le plus élevé de Philippi. Je conclus de cette observation qu'il avait été construit pour mettre en état de sûreté deux villes qui appartenaient aux Thasiens, savoir, Philippi et Galepsus. Cette dernière, comme je l'ai observé, devait se trouver sur le promontoire de Cavala.

CHAPITRE XIV.

Voyage par mer aux ruines de Néopolis, nommée aujourd'hui *ancienne Cavala*. Dissertation pour prouver que cette ville est une colonie d'Athènes. Comparaison des monnaies de Néopolis avec celles de sa métropole.

AVANT d'entreprendre le voyage de la Chalcidique, j'avais à cœur de visiter les côtes méridionales de cette province, lorsqu'une occasion se présenta pour satisfaire ma curiosité, dans une circonstance où ce voyage pouvait devenir utile au service du roi.

Il était surtout important pour moi de reconnaître sur les côtes du Pangée le port de Levter, que les Turcs nomment à présent *Vieille Cavala*, et que j'ai désigné comme étant la *Néopolis* des anciens. J'ai déjà fait mention de ce port dans ma description des environs de Philippi. J'ai fait remarquer qu'il se trouvait très-avantageusement placé, et assez vaste pour recevoir les approvisionnemens nécessaires à l'armée que commandaient Brutus et Cassius, lorsqu'elle se trouvait campée aux environs de Philippi, dont Néopolis n'était distante que de quatre-vingts stades (1).

Un an après mon voyage à Cavala, à Thasos et dans les environs, le Brick *le Chasseur*, commandé par M. de Chanaleilles,

(1) Appian. lib. IV, in fin. cap. XIII.

enseigne de vaisseau, mouilla dans la rade de Salonique : l'objet de la mission de ce commandant était de conduire sur les côtes de la Macédoine et de la Thrace M. Raccord, actuellement vice-amiral en retraite. Ce dernier avait ordre de faire des observations astronomiques dans ces parages, à l'effet de corriger les erreurs qui se trouvaient sur nos anciennes cartes, et qui malheureusement existent encore.

Pour prévenir les dangers qui peuvent résulter dans un pays turc d'un travail public de géométrie et d'astronomie, je me déterminai à accompagner ces messieurs, à leur servir d'interprète, et à conduire avec moi le plus fidèle et le plus courageux des janissaires attachés au consulat.

Nous mîmes à la voile vers la fin d'avril, et dans deux jours nous jetâmes l'ancre sur la presqu'île de Cassandre, nommée *Pallène* et plus anciennement *Phlegra*. Notre position dans ce mouillage nous mettait à l'abri des vents du sud-ouest, au moyen d'une langue de terre qui s'étend au large, et qui prend le nom de pointe de Cassandre. Cette position, à l'entrée d'un grand golfe et à portée de trois autres qui en sont très-voisins, nous indiquait une ancienne habitation et un lieu propre au commerce, et nous ne tardâmes pas en effet à trouver les preuves de cette conjecture. Nous étions à portée d'un très-petit village qu'un monticule nous cachait, et dont les habitans sont navigateurs et agriculteurs. L'un d'eux nous conduisit sur d'anciennes ruines, qui n'ont de remarquable que l'épaisseur de quelques murs auxquels on ne peut donner aucune dénomination. Danville a cru que ces ruines étaient celles de *Scioné;* je crois plutôt qu'elles appartiennent à *Mendé*, qu'il place plus haut entre *Sana* et *Scioné*. Les raisons principales qui déterminent mon opinion sont que Mendé ayant été la plus considérable des villes de la Pallène, et la plus ancienne colonie eubéenne établie dans cette presqu'île, ses

habitans n'auraient pas négligé de s'emparer les premiers d'une position qui mettait leur marine à l'abri des vents du large, et facilitaient leurs communications commerciales avec Eione, colonie qu'ils avaient fondée auprès des bouches du Strymon. Notre séjour sur ces côtes fut marqué par un événement qui doit d'autant plus avoir place dans mon récit, qu'il contribue à faire connaître les mœurs de la soldatesque turque, tant en Asie qu'en Europe. Parti comme nous quelques jours avant le Ramazan, notre janissaire, qui était très-adonné à la boisson et en même temps très-superstitieux, s'était muni d'une assez forte quantité d'eau-de-vie pour suffire à ses habitudes, pendant le temps qui devait précéder son carême. Pressé de jouir de sa provision, et ne voulant pas avoir la tentation de rompre son jeûne, il passa toute la nuit qui précéda le Ramazan à fumer et à boire; mais, au lieu du sommeil auquel il devait s'attendre, nous le vîmes le matin venir sur le pont, les yeux hors de la tête, fixant les arbres qui se trouvaient sur le rivage, et disant que ces arbres étaient des pirates albanais qui étaient venus mettre à contribution les villages de la Cassandrie.

Nous prîmes ces folies pour l'effet de l'ivresse, d'autant plus que les matelots nous en avaient fait connaître la cause. Nous allions descendre à terre pour faire une visite à l'aga, arrivé de Salonique depuis peu de temps; nous l'avions rencontré la veille, et nous avions accepté une collation qu'il devait nous donner dans le village voisin, où il logeait.

J'avais connu cet aga à Salonique. Au moment de nous embarquer, le janissaire, armé de pied en cap, nous pria de ne pas le laisser manquer à son devoir, et, malgré son état d'ivresse, on le reçut dans l'embarcation. A peine descendu à terre, il voulut se précipiter sur les arbres, qu'il prenait toujours pour des ennemis. Je lui parlai avec assez de fermeté pour le calmer quelques

momens, et nous prîmes ensuite la route des champs, où il commit d'autres extravagances.

L'aga, surpris de le voir dans ce fâcheux état, surtout au premier jour du Ramazan, s'empressa de l'inviter à prendre quelques heures de repos; mais tout fut inutile: il continua à fumer et à extravaguer avec les gens de l'aga qui nous donnait à déjeûner. Quand nous fûmes de retour au rivage, il ne voyait plus les Albanais; il prétendait qu'ils étaient noyés, et il répugnait à s'embarquer, parce qu'il disait que la chaloupe allait passer sur leurs cadavres; ce qui, suivant lui, était un manque de religion. Ce fut avec beaucoup de peine que nous le reconduisîmes à bord. Avant de nous coucher, nous le mîmes sous la surveillance des gens de quart; mais, toujours agité par sa frénésie, au moment où l'on changeait la garde, il se précipita dans la mer.

La chaloupe se trouvant près du bord, bientôt on le retira de l'eau; on fit chauffer des couvertures, et on lui administra tous les secours de l'art: ce fut inutilement: le chirugien assura que l'ivresse lui avait causé un transport au cerveau, et que la fraîcheur de l'eau ayant porté une plus grande masse de sang à la tête, il s'était trouvé tout-à-coup comme foudroyé.

On croirait qu'à mon retour j'eus besoin de beaucoup de formalités pour constater la nature du mal qui avait causé sa mort: il n'en fut rien. Je fis avertir les plus proches parens du défunt; ils reçurent seuls ma déposition, les effets et l'argent que je leur remis; ils se consolèrent, en disant que rien n'est au-dessus des décrets du destin: *Kismetten Ziade' Olmas.*

Nous poursuivîmes notre route, laissant derrière nous le golfe de Cassandre qui portait autrefois le nom de *Toronaïque*, à cause de la ville de *Toroné*, où l'on ne voit aujourd'hui que des ruines, et nous entrâmes dans celui que l'on nomme *Singitique* du nom de *Singus*, l'une des plus anciennes villes de la

Chalcidique. Nous abordâmes dans une grande baie près de laquelle Danville place cette ville. Nous y aperçûmes en effet des traces de très-anciennes habitations, et nous pûmes nous convaincre que ce savant ne s'est nullement trompé, en appliquant à ces ruines le nom de *Singus*.

Pendant les trois jours que nous demeurâmes dans ce port, M. Raccord ne se borna pas à ses observations astronomiques, il dressa encore le plan de ce beau mouillage. Pendant ce travail, je me transportai plusieurs fois sur la montagne qui sépare le port de Toroné de celui de Singus, et où se trouve le village d'*Agio-Nicola*. Les habitans ne purent me rien dire de l'ancienne ville de Singus; mais ils m'assurèrent que leur propre population provenait de Toroné, détruite aujourd'hui, et dont le territoire, qui n'est qu'à une petite lieue de leur village, leur appartient encore. Nos anciens, me dirent-ils, en ont été chassés par des pirates, et se sont vus contraints de se réfugier dans la montagne où nous vivons.

Ce fut dans ce village que j'achetai deux médailles très-anciennes de Toroné. Ces médailles, que je me procurai dans deux différentes maisons, avaient été trouvées sur les ruines mêmes de la ville ancienne. Elles sont marquées d'un seul côté où l'on voit un vase et les lettres T E. Certain de la provenance de ces deux pièces, je ne pus douter qu'elles n'appartinssent à la ville de Toroné, que les habitans nomment aujourd'hui *Téroné*. C'est d'après l'inspection de ces deux médailles, que M. Allier d'Hauteroche a donné à cette ville un grand médaillon, qui ensuite a pris place dans le cabinet du Roi; mais il n'a pas remarqué que ce médaillon est sans légende, et que le vase est d'une autre forme que celui de mes deux médailles, ce qui paraît annoncer une origine différente.

Notre troisième station fut dans le même golfe, au pied des

coteaux du monastère de *Xeropotami*, *fleuve sec*. Nous ne pûmes quitter ce parage sans visiter le monastère et son église. L'abbé ou l'igouménos, ainsi qu'on le nomme, nous reçut avec des politesses distinguées, et voulut, selon l'usage, nous donner un repas. Nous passâmes quelques heures avec lui en compagnie de divers prêtres les plus notables du monastère. Ces caloyers nous conduisirent à une église nouvellement bâtie. Ce qui nous surprit dans ce temple, fut de voir qu'on y avait employé des colonnes d'un marbre blanc de l'île de *Ténos*, presque aussi beau que celui de Paros. On nous entretint beaucoup des vexations directes et indirectes que tous les couvens de la presqu'île éprouvent de la part du gouvernement turc, et des emprunts que font ces couvens pour parer à ces avanies. Les religieux avouèrent cependant que la Porte ne touchait jamais aux biens ruraux et aux établissemens fondés dans diverses villes de l'empire, qui sont d'anciens apanages de chaque monastère.

Après avoir contourné l'Athos, nous traversâmes le golfe Strymonique, autrement dit golfe de Rendiné, nom d'une ville de la côte méridionale de la Bisaltique. Ensuite, de très-bonne heure, nous mouillâmes devant la bouche du fleuve Strymon, dont les eaux, comme je l'ai dit, coulent entre les bases de la Bisaltique et celles du Pangée.

Borné dans cette position par ces coteaux, notre œil ne portait pas dans l'intérieur du pays, au-delà d'une lieue tout au plus. Mes compagnons de voyage souhaitant cependant voir le Strymon et le lac qu'il traverse, je les déterminai à me suivre à pied jusqu'au village de Kutchuk-Orchova, où l'on se rappellera que j'avais déjà fait un petit séjour. Sans perdre de temps nous gravîmes les coteaux incultes de *Cerdilium*. Je ne trouvai plus dans ce village le vieillard qui m'avait autrefois si bien hébergé, mais ses deux fils nous accueillirent avec

la même cordialité. Ils avaient déjà aperçu le brick, et quand nous arrivâmes chez eux, ils témoignèrent une naïve satisfaction de notre visite, et parurent même flattés de recevoir des officiers de notre marine militaire. Les cérémonies d'usage furent un des témoignages de leur satisfaction. Ils se dispensèrent de manger avec nous, et voulurent nous servir.

La journée du lendemain fut employée à diverses courses, sur des points différens, dans l'un desquels M. Raccord employa quelques heures à faire un dessin à vol d'oiseau des ruines d'Amphipolis et de tout ce qui entoure cette ancienne ville. Après avoir remercié nos hôtes, nous retournâmes à bord plus commodément que nous n'étions arrivés chez eux, moyennant les montures qu'ils s'empressèrent de nous procurer.

Lorsque, revenu à Paris, après la rentrée du Roi, je me proposai d'imprimer la relation de mes divers voyages dans la Macédoine, ayant appris que le travail de M. Raccord n'avait jamais été publié, je me flattai que ce savant astronome pourrait me faire l'amitié de m'accorder une copie de son beau dessin; mais tout le fruit de ses courses avait été anéanti; il me répondit : « Forcé, à la fin de 1793, de quitter Toulon et de » me sauver avec ma famille sur un des vaisseaux de la flotte » anglaise, avec les seuls vêtemens que je portais, j'abandon- » nai, dans cette malheureuse journée, tout ce que je possédais » et notamment le résultat de toutes les observations, plans, » croquis, journaux et autres pièces provenant de mes courses » dans les mers du Levant, &c. »

On a déjà vu dans mon premier volume (p. 134) le plan que j'avais dressé moi-même lorsque je me trouvais à Cerdilium. Je me flatte que ce croquis sera suffisant pour qu'on ne se méprenne plus sur la position d'Amphipolis.

Le lendemain de cette quatrième station, nous remîmes à la

voile pour doubler le premier cap que le mont Pangée présente au midi, et où commence le golfe Piérique. Nous cotoyâmes les bords ou les *contreforts* du Pangée, pendant l'espace de six lieues. C'est aux premiers parages de cette côte que doit se trouver l'emplacement d'Æsime, seconde colonie des Thasiens, et il ne serait pas impossible que la petite ville d'Orphano, où j'ai déjà dit que les courriers tartares changent de chevaux, fût bâtie sur ses ruines. Arrivés à un autre petit cap sur la même ligne, nous le doublâmes pour entrer dans la rade d'Eski-Cavala, et, nous fûmes alors en face du port de Levter, où devait avoir lieu notre cinquième station.

L'entrée de ce port est au nord-est; nous y pénétrâmes par la seule bouche qu'il présente aux navigateurs, qui souvent y cherchent un abri contre les vents du sud et du sud-ouest. Ce passage a une largeur suffisante pour que deux bâtimens de guerre y entrent en même temps. Nous mouillâmes presque à son embouchure sur quinze brasses d'eau. Nous nous serions plus avancés, si la profondeur du fond nous eût été connue. Ce port est très-vaste; c'est un grand ovale d'un bon quart de lieue de profondeur. A la gauche, se trouve une presqu'île basse et inculte, sur laquelle les flots du golfe Piérique viennent se briser. Ce prolongement du terrain forme un des côtés du bassin. Sur l'isthme qui lie cette presqu'île au continent, on trouve les ruines de l'ancienne Néopolis ou celles d'un château reconstruit dans le moyen âge. Parvenu hors de l'isthme, on rencontre un grand ruisseau très-limpide, mais trop profond pour être traversé à gué. Ce ruisseau, fort utile aux gens de mer, est aussi l'ornement du port; les bords en sont ombragés par différentes espèces d'arbres qui s'étendent vers les dernières bases orientales du Pangée où le ruisseau prend sa source. Cette montagne se lie avec le Symbole, dont la naissance se manifeste par une riche culture.

On voit par cette description que la nature n'a rien oublié pour la sûreté, la commodité et l'ornement du port de Néopolis. Lorsqu'on y arrive, après avoir vu le Pirée d'Athènes, on trouve avec satisfaction quelque analogie entre ces deux ports. Toutefois la capacité du bassin est bien plus grande à Levter qu'à Athènes. Un isthme sépare la rade de Phalère d'avec le Pirée, et forme un des côtés du port d'Athènes. Le Céphise y apporte ses eaux et en orne les avenues. Néopolis a aussi son Céphise, et de rians paysages dans ses alentours. Mais le rapport le plus remarquable qui existe entre ces deux ports est celui de leur abandon actuel. Lorsque, plein de souvenirs, le voyageur arrive au Pirée, il est obligé de se porter sur le rivage pour y retrouver les preuves de l'ancienne magnificence athénienne : des tronçons de colonnes, des chapiteaux, des debris de tout genre, sont gisans dans le sein même des eaux. A Levter moins de richesse et une égale solitude. Quand j'arrivai la première fois à Athènes, j'espérais y trouver encore quelque reste de l'ancienne activité des Athéniens dans le commerce, mais je n'y aperçus pas le moindre petit bateau, pas même celui d'un pêcheur. La masure où le douanier se tient seulement pendant le jour, était fermée. Quelques moines solitaires, cachés dans un vieux couvent, formaient la garde de ce port où le Céphise entasse des boues, comme s'il voulait n'y laisser un jour aucune trace de l'antique splendeur de l'Attique. Il n'existe plus dans ce lieu qu'une nymphe triste et silencieuse, prosternée devant les chefs-d'œuvre qu'elle avait vu créer et pleurant ses anciens adorateurs.

Le port de Néopolis présente les mêmes contrastes. Que sont devenus ces peuples que l'amour de l'or du Pangée y attirait de toutes parts ! tout a disparu devant les révolutions qui ont dévasté l'Orient, et qui l'ont jeté dans la barbarie. En entrant dans le port de Levter, nous ne vîmes pas le moindre signe de

navigation, pas même une cabane; et, si nous n'avions découvert de plusieurs côtés les marques d'une assez belle culture, nous aurions cru aborder dans une terre dévastée et déserte, qui nous invitait à en prendre possession.

Peu à peu quelques Turcs se réunirent sur la plage, et comme, malgré leur costume guerrier, ils nous accueillirent bien, notre capitaine consentit à envoyer son pilote au village pour y faire diverses emplettes. Il n'est pas hors de vraisemblance que ce village, nommé aujourd'hui, comme je l'ai dit, Levter, soit l'ancienne Néopolis, et que les ruines qui subsistent sur l'isthme soient celles d'une forteresse qui défendait le port et la ville.

Arrivés à Cavala, nous y trouvâmes des lettres de Salonique, par lesquelles on nous annonçait que des pirates, sortis du mont Olympe, s'étaient emparés d'un grand bateau grec à voiles latines, et faisaient des ravages dans le golfe Termaïque. Notre commandant n'hésita pas à revenir sur ses pas; mais à notre retour à Salonique, nous apprîmes que les pirates avaient brûlé leur bâtiment, en présence d'un navire marchand français bien armé, qui les avait forcés de se jeter sur la côte de Zagora.

Le brick partit de nouveau pour aller faire quelques observations autour du mont Athos, et je me séparai de mes compagnons de voyage, non sans éprouver le regret de n'avoir pas poussé plus loin mes observations sur les côtes.

Mais ce serait peu que d'avoir fait connaître la position de l'ancienne Néopolis : je croirais n'avoir rempli qu'une partie de ma tâche, en ce qui concerne cette ville, si je ne tentais de fixer l'époque de son établissement et de faire quelques recherches sur les peuples qui l'avaient fondée. Ses monnaies seront un de mes guides.

NÉOPOLIS, ET SES MONNAIES COMPARÉES À CELLES D'ATHÈNES.

Les ruines de l'ancienne ville de Néopolis se composent principalement des restes d'un château du moyen âge, entièrement abandonné et peu accessible. Elles se trouvent sur un isthme dont l'avancement forme le côté méridional du port et le met à l'abri du vent du sud. Les Turcs nomment ces ruines *Eski Cavala*, Vieille Cavala. C'est dans le village de Levter que passe l'ancien chemin qui conduisait de Néopolis à Philippi.

Malgré l'intérêt que présente cette ancienne ville comme colonie grecque, la recherche de son origine a été entièrement négligée par les antiquaires qui ont fait mention de ses médailles, et par les auteurs qui de nos jours ont écrit sur la géographie ancienne. Les premiers se sont trompés, en appliquant ses monnaies à la Macédoine, tandis qu'elles appartiennent à la Thrace, et ils en ont confondu plusieurs avec celles d'Athènes. Thucydide, quoiqu'il ait séjourné long-temps à portée de Néopolis, n'a pas eu occasion d'en parler dans son histoire; mais Dion et Appien que je viens de citer ont donné à ce sujet assez d'éclaircissemens, pour que l'on eût pu discuter plusieurs questions neuves et intéressantes, relatives à une ville qui a fait frapper de très-belles monnaies et en assez grand nombre.

A l'aide de ces auteurs, je veux examiner d'abord si, avant la fondation de la colonie de Néopolis, il n'y avait eu aucune autre ville sur le même emplacement, et ensuite s'il serait possible de découvrir l'époque de l'établissement de cette colonie; je me flatte de répondre à ces questions.

Dans le chapitre où je me suis appliqué à prouver que Cavala

a été bâtie sur les ruines de Galepsus, et que cette dernière était le plus renommé des comptoirs fréquentés par les habitans de Thasos, j'ai aussi donné à connaître, d'après des autorités respectables, que la ville d'Æsime, autre comptoir des Thasiens sur la même côte, était située au midi de Galepsus, près du fleuve Strymon. On pourrait supposer, d'après cette assertion, que la ville de Néopolis aurait été la même qu'Æsime, et que de nouveaux colons lui auraient donné le nom de Néopolis; mais Thucydide nous éloigne entièrement de cette idée, en nous disant que, après la prise d'Amphipolis par Brasidas, général des Lacédémoniens, Galepsus et Æsime imitèrent la défection de plusieurs autres villes de la Thrace, qui abandonnèrent l'alliance d'Athènes, et se placèrent dans celle de Lacédémone. D'une autre part, Néopolis existait et portait le nom de Néopolis, immédiatement après la conquête de Thasos par Cimon, ce qui est antérieur, de près de soixante ans, au fait de Brasidas dont parle Thucydide. Ce sont les médailles qui contribuent le plus à prouver cette antériorité. Les premiers coins dont se servit la ville de Néopolis portent d'un côté un masque scénique sans légende, et elles ont au revers un carré creux divisé en quatre parties. Or, cette manière de marquer la monnaie était tombée en désuétude, même à Athènes dont ces coins sont une imitation, avant l'époque de la prise d'Amphipolis par Brasidas, ainsi que nous le reconnaîtrons bientôt. Il est donc évident que Galepsus, Æsime et Néopolis ont existé chacune sous des noms différens pendant un long espace de temps. On a même prétendu que la première avait été fondée par Galepsus, fils de Thasus, qui lui donna son nom.

Avant les campagnes de Cimon, il ne se trouvait aucune colonie libre sur la côte piérique. Thasos occupait par ses possessions toute cette partie maritime du Pangée, et l'on doit

sentir que les Thasiens n'auraient pas souffert qu'une colonie vînt s'établir entre deux villes aussi commerçantes, qui leur appartenaient toutes deux. Il est bien plus naturel de croire que les Thasiens eux-mêmes occupaient cet emplacement.

Thucydide paraît vouloir nous le faire entendre, quand il nous dit, ainsi que je l'ai déjà observé, que Thasos possédait des mines dans le Pangée. Ces mines pouvaient difficilement se trouver dans l'intérieur du pays, au milieu des peuples guerriers qui l'habitaient. L'ordre naturel des choses force de reconnaître qu'elles n'étaient pas éloignées de la mer, et que le port de Néopolis était le lieu le plus à portée pour en favoriser l'exploitation. Par cette raison, les Thasiens avaient dû s'en emparer, mais il est possible qu'ils n'y eussent formé que les établissemens nécessaires aux besoins publics, et un château pour les garantir d'insulte.

Il me paraît en outre certain, que ce comptoir ou cette forteresse, quelque dénomination que les Thasiens lui eussent donnée, ne reçut celle de *Néopolis* qu'au temps où Cimon fit la conquête de Thasos, et où la portion des mines du Pangée qui appartenait aux habitans de cette île, devint une propriété d'Athènes.

Il convint alors aux Athéniens d'agrandir cet établissement et de le fortifier de nouveau; c'est à cet effet qu'ils y établirent une colonie, et c'est de là que vint le nom de *Néopolis*.

Après trois ans d'une guerre aussi opiniâtre qu'injuste, lorsque Cimon força les Thasiens à démanteler leur ville, à livrer à Athènes tous les navires dont se composaient leurs forces maritimes, et à abandonner leurs établissemens de la terre ferme, l'ambition des Athéniens ne garda plus de mesure. Leur but principal dans la guerre contre les Thasiens était l'envahissement du commerce que cette île faisait sur le continent, et par-

ticulièrement celui de leurs mines. En en prenant possession, ils mettaient un pied dans le Pangée, dont Cimon paraissait déjà leur avoir ouvert les portes, par la prise d'Éione. On sait en effet quels sacrifices leur coûta leur obstination dans une entreprise aussi périlleuse que celle qui tendait à leur assujettir les habitans de cette montagne. Mais, s'il est indubitable que la ville de Néopolis fût une colonie athénienne, et si l'inspection des médailles nous en offre la preuve, il n'est nullement prouvé que Cimon en ait été le fondateur. Ni Thucydide, ni Plutarque ne parlent de cet établissement; toutefois il ne me paraît pas impossible de suppléer à leur silence en rappelant le trait de l'histoire d'Athènes, rapporté par Isocrate (1), et dont j'ai déjà parlé. Cet orateur nous apprend qu'un Athénien, nommé Athénagore, homme privé, et un autre, nommé Callistrate, banni de sa patrie, eurent assez de dévouement et de hardiesse pour fonder de leur chef une colonie; à la vérité il n'indique pas le lieu où elle fut établie; mais comme les temps sont assez rapprochés, il est vraisemblable que ces hommes entreprenans, profitant du désordre que la capitulation de Thasos avait causé sur la terre ferme, entourés de partisans d'Athènes, peut-être d'exilés et de volontaires, se jetèrent dans les mines de Thasos, en soumirent ou en gagnèrent les employés, et firent goûter à tout leur parti, le projet de fonder la colonie. Leur plan dut être généralement et immédiatement mis à exécution. On conçoit qu'une entreprise aussi utile dut être secondée par le général, qu'elle dut plaire aux Athéniens, et qu'ils approuvèrent une colonisation qui augmentait leurs forces, et leur donnait l'espoir de pénétrer dans le Pangée.

---

(1) Isocrat., *Orat. de pace sive socialis*, pag. 164, Opp. ed. H. Steph.

Nous pouvons donc présumer qu'Isocrate a parlé de la colonie de Néopolis, lorsqu'il a fait mention de l'entreprise d'Athénagore et de Callistrate. Nous chercherions vainement un autre pays où un banni d'Athènes eût pu de son propre mouvement, et par ses propres moyens, exécuter un projet de cette nature. Ce banni dut entrevoir dans un succès présumable sa réhabilitation et sa fortune. Citoyen dangereux sur la place publique, il devenait par ce coup de main un soldat utile. Ce n'est pas la seule occasion où Athènes ait reçu de grands services de ses bannis.

Si les rapprochemens que je viens de faire ne favorisent pas suffisamment l'interprétation que je donne au passage d'Isocrate, j'ai du moins lieu de croire que l'inspection des monnaies pourra convaincre qu'il s'agit ici d'une colonie athénienne, J'ai trouvé, dans les environs mêmes de Néopolis, des monnaies primitives de cette colonie, et dans Athènes j'ai découvert un dépôt de monnaies primitives de cette ville même, dont la ressemblance avec celles de Néopolis ne m'a pas permis de douter qu'elles n'en fussent le prototype. Ayant apporté celles d'Athènes à Paris, dans un voyage que j'y fis en 1788, je les cédai à M. l'abbé Barthélemy au nombre de vingt-six, pour le cabinet du Roi. Il en reconnut tout l'intérêt; mais comme jusqu'à présent il n'a été parlé de ces monnaies nulle part, ce que je dois en dire, pourra encore paraître nouveau. Le tableau que l'on trouvera à la planche IX est d'autant plus curieux, que Eckhel a expressément avancé qu'il ne connaissait aucune de ces monnaies primitives d'Athènes, dont Plutarque, Pollux et le Scholiaste d'Aristophane ont cependant fait mention. *Id genus monetæ jàm superstes non est :* ce sont les termes d'Eckhel.

Je reviens à Néopolis. Dans les Actes des Apôtres, saint Paul nous apprend un fait qui doit nous éclairer sur les avantages

que cette ville obtint dès sa fondation au préjudice de Galepsus. L'Apôtre nous dit qu'en partant de la Troade pour se rendre à Philippi, il aborda à Samothrace et de là directement à Néopolis, au lieu de prendre port à Galepsus ou Cavala, ce qui était cependant la route la plus directe. Cet itinéraire de saint Paul me paraît confirmer ce que j'ai avancé, savoir, qu'aussitôt que les Athéniens possédèrent des mines dans le Pangée, Galepsus et Æsime furent beaucoup moins fréquentées, et que le commerce prit sa route par Néopolis d'où l'on arrivait au nord-est du Pangée. Le chemin que se frayèrent les colons communique encore aujourd'hui avec Pravista. Ce trajet est à peu près de 80 stades, distance qu'Appien met entre Néopolis et le camp de Brutus et de Cassius. Néanmoins, comme la nature renverse toujours ce que la politique et l'intérêt peuvent opposer à ses lois immuables, Galepsus a repris tous ses anciens avantages sur Néopolis, soit pour le commerce, soit pour la défense du pays. Cette dernière ville n'est plus qu'un monceau de ruines et son port qu'un refuge pour les navigateurs ou un asile pour les pirates. C'est vraisemblablement l'abandon absolu qu'on a fait du port de Néopolis pour lui préférer la rade et la ville de Cavala, qui a donné lieu à la dénomination de *vieille Cavala* que portent aujourd'hui les ruines de l'ancienne colonie d'Athènes.

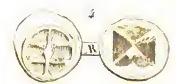
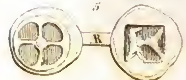
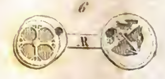
Les circonstances historiques et géographiques sont donc ici d'accord avec les monnaies pour nous prouver que Néopolis fut aussi bien qu'Amphipolis un établissement athénien, et que la première de ces villes exista dans un état prospère jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, temps où, comme l'on sait, ce prince s'empara des mines du Pangée.

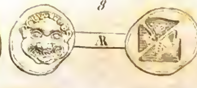
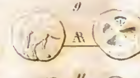
Je me flatte que tant de rapprochemens pourront fixer l'opinion sur l'origine, la longue existence et la destruction d'une

Digitized by Google

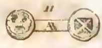
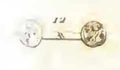
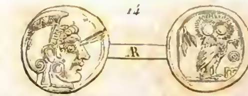
Première Classe.

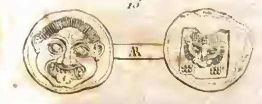
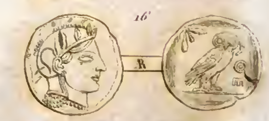


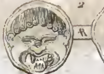



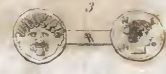

Seconde et troisième Classe.

MONNOIES DE NEOPOLIS.




BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

J. M. Vernet delin. Mlle sculp.

colonie athénienne qui a échappé jusqu'à présent à la recherche des géographes et des antiquaires.

MONNAIES PRIMITIVES D'ATHÈNES

QUI N'ONT JAMAIS ÉTÉ PUBLIÉES.

Première classe.

N.° 1. Chouette à gauche dans un cercle en relief.

Revers. Carré profond divisé en deux lignes diagonales .... Æ grandeur 4.

N.° 2. Osselet entouré du même cercle.

℞. Carré mieux formé que le précédent.... Æ gr. 3.

L'osselet est d'autant plus curieux sur les monnaies d'Athènes, que le jeu auquel il était employé y était très-usité. On se servait dans ce jeu d'os de mouton, ou d'une imitation qu'on en faisait en bronze. J'ai possédé une de ces imitations en cristal.

N.° 3. Triquêtre.

℞. Carré creux divisé en deux lignes diagonales .... Æ gr. 4.

N.° 4. Roue fortifiée par six rayons, deux la traversent et un seul est perpendiculaire.

℞. Carré de même forme.............. Æ gr. 4.

N.° 5. Roue à quatre rayons dont les extrémités sont fortifiées par deux petites traverses qui les soutiennent à droite et à gauche.

℞. Même carré.......................... Æ gr. 4.

N.° 6. Autre moins grand.................... Æ gr. 3.

N.° 7. Cheval nu debout marchant à droite.

℞. Même carré.......................... Æ gr. 5.

N.° 8. Masque scénique tirant la langue.

℞. Même carré, divisé en losange, formant quatre triangles profonds dans l'un desquels est une tête de tigre vue de face................ Æ gr. 5.

N.° 9. Partie inférieure d'un cheval nu marchant à gauche.

℞. Même carré sans accessoire et......... Æ gr. 3.

N.° 10. Roue simple.

℞. Même carré.......................... Æ gr. 1.

N.° 11. Masque scénique.

℞. Même carré.......................... Æ gr. 1.

Seconde classe.

N.° 12. Tête de Minerve, casque avec aigrette et ayant les cheveux bouclés sur le front, à gauche.

℞. AΘE. Chouette tournée à gauche, dans l'aire arrondie une branche de laurier....... Æ gr. 8.

N.° 13. Tête de Minerve avec les cheveux ainsi bouclés.

℞. AΘE. Même revers................. Æ gr. 1.

N.° 14. Même tête ainsi bouclée.

℞. AΘE. Au milieu de trois croissans..... Æ gr. 1.

N.° 15. Tête de Minerve panachée et laurée, et dont le profil annonce une époque très-prochaine de la primitive.

℞. Chouette dans un carrré creux........ Æ gr. 8.

N.° 16. Masque scénique tirant la langue.

℞. Tête de tigre de face dans un carré creux. Æ gr. 6.

Cette dernière monnaie, qui commence l'époque où la monnaie reçut une empreinte dans le carré, est une nouvelle preuve que celle du n.° 8 est incontestablement d'Athènes.

La médaille du n.° 9 est une nouvelle preuve que celle du n.° 7 est incontestablement d'Athènes. Les pièces de diverses grandeurs, contenues dans le dépôt, et qui portent la roue, s'y trouvaient en très-grand nombre, tandis que les autres y étaient presque uniques. J'ai cru pouvoir tirer de là cette conséquence, que ces dernières étaient les plus récentes, lorsque le dépôt a été fait. Quant aux autres, excepté celles qui présentent le masque scénique, il serait difficile de les classer dans un ordre chronologique, en prenant pour base le plus ou le moins de perfection du travail, ou de régularité des lignes diagonales qui divisent le carré. Ce qu'il importe d'observer pour se convaincre que ces médailles ont toutes été frappées à Athènes, c'est l'intention du monétaire de ne pas y varier la forme du carré toujours divisé par deux lignes diagonales. Il faut aussi ne pas perdre de vue que le dépôt est provenu d'Athènes. M. Fauvel a souvent découvert des pièces qui représentent une roue, et plusieurs fois de celles où le tigre est représenté de face dans un carré. Ce consul pense que celles-ci sont d'Athènes, mais que les premières qui ont la roue pour type, sont de Thèbes. Je réponds à cela que Thèbes ne marqua jamais ses monnaies primitives par un carré divisé en deux lignes croisées en losange, tandis qu'Athènes, pour mieux conserver le crédit des siennes, employa constamment ce genre de carré qu'elle avait d'abord adopté.

On pourrait m'objecter que le carré creux des monnaies primitives en général, changea souvent de forme; c'est ce qu'on voit sur les monnaies d'Égine et de Céos, sur celles de Thèbes et d'autres pays. Mais cette objection ne porterait que sur des

coins très-anciens. Égine, en effet, dans les premiers temps de l'art, manifesta une sorte d'inconstance, quant à la forme des revers de ses monnaies; mais on voit aussi qu'elle se fixa ensuite à une méthode unique, et Céos en eût fait de même, si Athènes lui en eût laissé le temps. Ces raisons, qui sont prouvées par des faits, donnent lieu de croire qu'Athènes peut avoir eu aussi ses variations monétaires, quoiqu'on ne l'ait pas encore reconnu, ou qu'elle fit frapper des monnaies beaucoup plus tard qu'Égine, Céos et Thèbes.

M. Mionnet, en accordant à Athènes la plupart des médailles que j'ai cédées au cabinet, doute que les n.os 16, 17 et 18, de son propre catalogue imprimé (tom. 2, pag. 3 et suiv.), soient de cette ville, et il préfère Gortine de Crète, à cause du bœuf représenté sur la face et du polype que porte le revers. Je serais volontiers de son avis, si la ville de Gortine, parmi le grand nombre de médailles qu'elle nous a laissées, avait une seule fois marqué le polype sur une de ses monnaies ou d'argent ou de bronze. Mais comme on n'y rencontre jamais ce poisson, et qu'il peut appartenir à toutes les villes maritimes, je ne vois pas pourquoi on le refuserait à Athènes, comme on accorde la sèche à Céos, quoique, sur les monnaies de cette île, elle ne soit accompagnée d'aucune légende.

D'autres raisons me font douter que ces monnaies dont parle M. Mionnet soient de Gortine. Cette ville faisait toujours représenter un taureau sur les siennes, et on ne voit qu'une tête de bœuf sur les n.° 16, 17 et 18 du catalogue de cet antiquaire, provenant de mon dépôt. D'ailleurs est-il bien certain qu'Athènes n'ait jamais fait représenter un bœuf ou une vache sur sa monnaie ? Je crois trouver ce dernier signe sur une de celles que le même auteur attribue à Apollonie d'Illyrie (tom. 2, p. 28, n.° 2). Ordinairement sur les médailles d'Apollonie, la vache

allaite son veau. Sur celles que décrit M. Mionnet, le veau est tourné vers la droite, et debout. On pourrait à la rigueur passer sur cette circonstance sans qu'elle infirmât l'opinion de l'auteur, mais si nous faisons attention au revers, nous voyons qu'il est tout-à-fait semblable à celui des monnaies d'Athènes, tandis qu'aucune médaille d'Apollonie, d'aucune forme, ne nous montre un seul carré creux.

Toutes les monnaies primitives enfin citées ci-dessus présentent des types analogues à l'histoire héroïque d'Athènes ou à des découvertes dont les Athéniens étaient glorieux. Par le bœuf, ils rappelaient Thésée; par la roue et par le cheval, ils ont eu en vue leur roi Erichtonius qui fut l'inventeur des chars, et qui le premier assujettit des chevaux au joug de l'attelage; par le masque, ils faisaient entendre que l'art dramatique était né chez eux, et par le tigre, ils faisaient allusion au culte de Bacchus dont le tigre est le compagnon et à qui ils consacrèrent le premier théâtre qui ait existé dans la Grèce.

Il paraît qu'antérieurement à toute autre allégorie, les Athéniens exprimaient sur leurs monnaies le culte qu'ils rendaient à Minerve, par la représentation de la chouette. C'est ce que semble prouver la médaille n.° 1 de mon catalogue, la plus ancienne, à mon avis, de la première période. Les autres symboles furent l'expression d'un honneur qu'ils décernèrent à leurs anciens bienfaiteurs et à leurs dieux. L'image de Minerve prévalut après la bataille de Salamine, lorsqu'on se persuada que cette déesse avait sauvé la ville et protégé les armées de la Grèce.

Si maintenant on compare à ces monnaies primitives d'Athènes les monnaies de Néopolis, on sera facilemeut convaincu que celles-ci en sont une imitation, et de-là on pourra conclure que Néopolis était, comme je le pense, une colonie d'Athènes.

MONNAIES DE NÉOPOLIS.

La seule monnaie primitive de Néopolis que nous connaissions est sans légende : elle porte, à la face antérieure, le masque scénique, qui est un des types les moins anciens d'Athènes. Elle ressemble entièrement, par sa forme, par son poids et par les traits du masque, à la monnaie d'Athènes qui offre le même type. La différence se trouve dans le carré creux. Sur celle d'Athènes, les lignes qui divisent ce carré se croisent en losange, de manière que les quatre divisions forment quatre triangles : sur celle de Néopolis, au contraire, les lignes qui coupent le carré se croisent perpendiculairement et horisontalement, et forment quatre divisions carrées elles-mêmes, comme dans le carré macédonien.

Une circonstance importante m'a décidé à donner la monnaie dont je parle, à Néopolis; c'est que j'en ai trouvé plusieurs exemplaires à Amphipolis, à Serrès, et dans d'autres lieux voisins de cette ancienne colonie athénienne. La différence des carrés doit empêcher qu'on n'attribue cette monnaie primitive de Néopolis à Athènes, et réciproquement celle d'Athènes à Néopolis (1).

Les autres monnaies de Néopolis, moins anciennes que celle-là, portent des légendes. Elles n'offrent plus de carré creux. A la face antérieure se voit une tête de Vénus, coiffée élégamment et laurée. Le masque scénique occupe la place du carré, et est toujours semblable à celui des monnaies d'Athènes.

---

(1) M. Mionnet est tombé dans cette dernière erreur, faute d'avoir connu les provenances.

Les monnaies de Néopolis que j'ai trouvées aux environs de Serrès et sur les ruines d'Amphipolis sont les suivantes (1) :

N.° 1. Sans légende. Masque imberbe, vu de face, tirant la langue.

℞. Carré creux, divisé en quatre parties triangulaires, dans la forme macédonienne .... Æ gr. 4.

N.° 2. ΝΕΟΠ, tête de femme élégamment coiffée et laurée, qui, à cause des lauriers, paraît être celle de Vénus *Victrix*, qu'on associe dans la mythologie avec Bacchus (2).

℞. Masque scénique, semblable à celui du numéro précédent .... Æ gr. 3.

Cette monnaie, que je n'ai rencontrée qu'une fois, est très-rare.

N.° 3. Même tête, sans lauriers.

℞. Même masque .... Æ gr. 2.

N.° 4. Cette monnaie très-commune pèse une drachme.

Autre, semblable, mais très-petite et de bronze. (3) Æ gr. 1.

---

(1) Ces médailles se trouvent sur la planche de celles d'Athènes.

(2) C'est l'opinion de M. de Cadalvènes, *Recueil des médailles grecques ;* Paris, 1828, pag. 68.

(3) Cette monnaie, que j'ai possédée plusieurs fois, ne se trouve pas dans le catalogue de M. Mionnet, qui substitue la suivante, sous le n.° 214 (t. I , p. 479).

Tête de Bacchus couronnée de lierre, à droite. Derrière, un thyrse.

℞. Grappe de raisin entre deux feuilles de vigne .... Æ gr. 3.

Hunter a donné pareillement cette monnaie à Néopolis. On ne peut pas l'admettre, comme appartenant à cette ville, parce que sa légende porte ΝΕΑΠ, et que, d'ailleurs, elle ne ressemble en rien aux monnaies de la Macédoine : elle me paraît appartenir à la ville de Néopolis d'Ionie. M. Mionnet indique aussi dans son supplément plusieurs médailles qui portent pour épigraphe les initiales ΝΕΟ seulement. Je n'en fais pas mention, par la raison que les types sont conformes à ceux de mes n.os 2 et 3, et sont très-communs.

Si l'époque que j'ai assignée à l'établissement de la colonie de Néopolis est admise, elle pourra servir à mieux déterminer qu'on ne l'a fait jusqu'ici celle où le carré creux était employé sans légende et celle à laquelle ce carré reçut des légendes, soit intégrales, soit composées de lettres initiales; mais, dans tous les cas, la découverte de cette colonie et la comparaison de ses monnaies avec celles d'Athènes, ne sont pas moins, si je ne me trompe, des aperçus neufs, qui ne manquent pas d'intérêt pour l'étude de l'antiquité.

CHAPITRE XV.

Voyage dans la Chalcidique de Thrace. État ancien et présent de cette province. Découverte de diverses villes anciennes. Opinion sur le canal de Xerxès, et sur le transport de la flotte persane par l'isthme de l'Athos.

L'ANTIQUITÉ comprenait sous la dénomination de Thrace tout le pays que subjugua Caranus, et auquel ce prince de race dorienne fit changer de nom, pour lui donner celui des Macédnes, peuples doriens qui avaient occupé le revers oriental du mont Olympe. Les pays voisins de ce royaume, du côté de l'est, conservèrent long-temps le nom générique de Thrace, et la Chalcidique fut de ce nombre. On peut croire qu'il fut une époque où cette partie de l'ancienne Thrace n'était point habitée (1). Appien confirme cette opinion, en nous disant que les anciens Thraces n'habitaient pas leurs contrées maritimes, par la crainte des pirates. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que, vers le temps où le mouvement commercial de la Grèce mit un terme à la piraterie, c'est-à-dire vers les premières olympiades, des colonies, composées de Chalcidiens, d'Erythréens de l'Eubée, de Thessaliens, et de divers insulaires, vinrent peupler la Pallène, presqu'île auparavant appelée *Phlegra*,

(1) Thucyd., lib. 1, cap. 2.

et fondèrent la plupart des villes de la Chalcidique. Suivant Aristote, ces établissemens s'accrurent jusqu'au nombre de trente-deux villes, qui formèrent entre elles une confédération, maintenue jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre. Les seules de ces villes dont les noms nous soient parvenus, sont Chalcis, Olynthe, Acanthe, Apollonie, Stagire, Mecyberne, Toroné ou Téroné, Angée et Singus.

Quoique parmi ces villes Chalcis eût obtenu la prééminence, et qu'elle fût le chef-lieu du gouvernement, Olynthe ne tarda pas à la surpasser par son commerce, sa population et ses richesses : les historiens désignent souvent la confedération chalcidienne sous le nom d'olynthienne. Dans cet état de prospérité Olynthe se rendit souvent redoutable, tant aux autres villes confédérées qu'aux rois de Macédoine.

On sait combien ces rois conçurent d'alarmes d'un pareil voisinage, et ce que les Athéniens, animés par la jalousie que leur inspiraient le commerce de cette ville et sa puissance naissante, entreprirent pour détruire une semblable rivalité. On n'ignore pas non plus tout ce que Philippe, allié tantôt des Athéniens, tantôt des Olynthiens, mit en œuvre pour opérer la destruction totale d'Olynthe et s'emparer de la Chalcidique tout entière.

Dans le cours du moyen âge, les habitans de cette province n'ont point été exempts des calamités dont la Macédoine a été affligée; mais, à la faveur des forêts qui les environnent et qui leur ont servi d'asile, ils ont conservé une sorte d'indépendance et ont maintenu la pureté de leur race; aussi sont-ils tous Grecs dans toute l'étendue du pays.

Je ne voulais pas quitter la Macédoine sans visiter le théâtre des guerres causées par l'ambition meurtrière de Philippe. Je desirais d'autant plus parcourir des pays si célèbres, qu'il est

rare, en voyageant dans la Grèce, d'y retrouver les descendans des anciens habitans, anéantis en très-grand nombre par tant de révolutions et de ravages dont ces pays ont été le théâtre.

J'étais assuré d'avance de reconnaître dans ces montagnes des preuves de l'indigénéité des peuples qui les habitent, et des traits propres à rappeler leurs ancêtres. La géographie me présentait de nouveaux éclaircissemens à acquérir : je mettais aussi en ligne de compte l'inspection des mines d'argent dont les produits avaient autrefois enrichi la confédération chalcidienne. Je ne négligeai pas l'occasion de m'y transporter.

En partant de Salonique et en contournant le Disoron, la première partie de la Chalcidique qui se présente est celle du nord. C'est dans ce canton que l'on retrouve Apollonie, aujourd'hui Polina, qui en était la capitale. Son territoire, dominé par d'épaisses forêts, s'étendait dans l'intérieur du pays. En pénétrant vers l'est, on arrive sur le golfe Strymonique où se trouvent les ruines de Stagire, d'Acanthe et d'Uranopolis. Les golfes Singitique, Pellénique et Thermaïque bordent tout le pays au midi et au couchant. C'est aux environs de ces trois golfes qu'on retrouve Chalcis, Mecyberne, Téroné, Syngus et Olynthe ; et c'est dans cette dernière partie de la Chalcidique maritime que les habitans contemporains de Philippe exerçaient le commerce dont les Macédoniens s'emparèrent.

J'entrai dans ce pays par le village de Galàtz, composé d'environ deux cents maisons, autrefois limitrophe entre la Macédoine et la Chalcidique, et qui appartient encore à la Mygdonie dont le territoire de Salonique forme une partie.

L'archevêque de Salonique m'avait donné une lettre de recommandation pour son ami le prélat du lieu, son suffragant, qui prend le titre d'évêque d'Adramérion. Quoique celui-ci fût absent, je n'en fus pas moins bien reçu par son frère, laïque et

célibataire qui avait toute sa confiance, et qui paraissait dévoué à la vie contemplative. Une maison commode, mais modeste et meublée proprement, on peut même dire à l'européenne, une table servie de même, des égards, des attentions, de l'affabilité, furent les augures favorables du bon succès de mon voyage.

Mon hôte ne put répondre à toutes mes questions sur l'antique dénomination de Galatz, mais j'appris de lui que le diocèse de son frère s'étendait autant à l'orient du mont Corthiat qu'au nord du pays voisin, y compris Polina, l'ancienne Apollonie. Une tour immense occupe le centre de Galatz. Je ne pus savoir autre chose à son sujet, sinon que, faute de réparations, elle n'est plus habitable, et qu'on la croit munie d'un long souterrain dont personne ne se soucie de faire la recherche.

En me ressouvenant de la tour de Sidès et de trois autres à peu près semblables, situées auprès d'Urendgik dont j'ai déjà fait mention, je ne doutai pas que le voisinage des Bulgares, qui depuis le dixième siècle ont constamment occupé la plus grande partie du territoire de Salonique, n'eût nécessité de pareilles constructions, et que ces tours n'eussent aussi, en temps de paix, fixé la ligne de démarcation entre les peuples. On peut croire que la grande tour élevée au milieu de la ville de Bérée et de laquelle j'ai parlé précédemment, était pareillement un signe de démarcation entre les Bulgares et les Grecs qui s'étaient conservés libres dans cette ville, malgré les attaques de leurs voisins maîtres de la plaine.

Si le territoire de Galatz présente une côte aride et escarpée sur une des bases du mont Disoron, ses habitans sont dédommagés de l'âpreté de cette position par les grands domaines qu'ils possèdent du côté du midi. Cette partie de leur territoire offre une montée douce, couverte de vignobles et d'arbres fruitiers de toute espèce, qui font la richesse des propriétaires. C'est par

ces avantages qu'ils rivalisent avec les Ravaniotes, leurs voisins, dans les marchés de Salonique. Galatz est encore remarquable par la naissance des sources du ruisseau qui serpente dans la vallée de Vassilica. Mais si ces sources y entretiennent une grande fraîcheur en été, elles ont aussi l'inconvénient d'en inonder continuellement les rues.

Ce coteau si riche par sés productions commence le territoire de la Chalcidique : c'est ainsi que les habitans de Galatz cultivent des portions des deux provinces.

Un moine, attaché à l'un des monastères du mont Athos, avait passé la nuit dans la ville où je me trouvais ; il se joignit à notre petite caravane, qui fit route vers l'est. Nous nous élevâmes sur le plateau qui domine Galatz jusqu'au point où le chemin se divise en deux branches dont l'une va vers le nord-est et l'autre au midi, vers le centre des bois.

On aime à considérer de ces hauteurs le point d'optique que présente la vallée de Vassilica, dont la mer forme le centre, et qui se perd dans les plaines arrosées par le fleuve Axius.

Quelques vieux chênes clair-semés, quelques arpens de terres cultivées, annoncent encore le voisinage d'une population nombreuse ; mais bientôt succède une sombre solitude ; un bois de chênes se prolonge pendant trois heures jusqu'au petit village de Nédgésalar, où l'on ne compte qu'une trentaine de familles toutes grecques. Un petit ruisseau, dont la source est près du village, annonce cette habitation. J'aurais été surpris du peu de défrichement des environs, si je n'avais appris dès mon arrivée que les habitans sont presque tous manufacturiers. Les terres argileuses qui les entourent ont donné lieu à une fabrication de poterie très-renommée dans les pays d'alentour, et dont l'origine remonte sans doute à la haute antiquité.

Les vases que fabrique cette population solitaire n'offrent ni

les formes turques, ni, comme on peut bien le croire, celles de l'antique; mais on y retrouve toujours les types grecs, quoique avec des contours moins purs. C'est la forme de l'œuf qui domine, plus ou moins alongée. Ce sont aussi d'autres formes anciennes que reproduisent des artistes qui ignorent eux-mêmes l'antiquité de l'art dont ils ont hérité.

Nous nous arrêtâmes quelques momens pour examiner les produits de cette fabrication, qui nous rappelait des idées agréables et brillantes, et nous reprîmes ensuite le chemin des bois dans la direction du sud, que nous avions suivie jusqu'alors.

Plusieurs chemins aboutissent au même village, et ses eaux, qui grossissent dans des vallées profondes, vont se réunir au seul fleuve de la contrée, auquel les anciens avaient donné le nom de *Chabrius*, et dont je devais bientôt reconnaître le cours.

Notre route, ainsi que je l'ai dit, nous portait directement au midi, et nous approchions de la grande masse du mont Cissus. Ses sommités dépassaient de beaucoup celles des montagnes voisines, qui n'en sont réellement que le soutien ou la continuation. Jusque-là le caloyer, mon compagnon de voyage, s'était flatté que je voudrais le suivre jusqu'à son monastère, et pour m'y engager il me vantait beaucoup le beau point de vue dont je jouirais, losrque, après avoir dépassé à une moyenne hauteur le sommet principal de la montagne, je serais parvenu à son revers méridional. Mais, comme ce nouveau projet contrariait tous mes plans, ce fut aux approches du grand pic du Cissus que je me séparai de l'officieux caloyer, en lui témoignant tout le plaisir que j'avais eu d'écouter ses instructions sur le pays que nous parcourions ensemble.

Peu après, en tournant à l'orient, nous suivîmes la crête d'un des appuis de la montagne. La vallée que nous avions à notre droite était stérile; aucun ruisseau n'y circulait. Cette remarque

me fit ressouvenir ensuite que, pendant une route de près de quinze heures, je n'avais aperçu aucune fontaine : ce qui doit paraître extraordinaire dans la Turquie, où des motifs de religion et d'humanité invitent à en construire, même dans les lieux où l'eau ne peut être amenée que de très-loin.

A notre gauche, quelques éclaircies de bois me laissaient porter mes regards sur le lac de Bolbe, dont je ne me jugeai distant que de cinq à six lieues.

Enfin, sans sortir des bois, et après six heures de marche depuis Galatz, nous arrivâmes à Larégovi, grand village de près de quatre cents maisons. Là, mon janissaire rencontra des camarades turcs, gardes et régisseurs attachés à divers propriétaires des environs de ce village. Ces régisseurs portent dans toute la Turquie le nom de *Soubachis*, surveillans des eaux. Ils n'hésitèrent pas à désigner mon logement chez un des primats, qui me reçut avec une cordialité distinguée. Sa mise et la tenue des habitans annonçaient généralement de l'aisance, et quand j'arrivai chez mon hôte, je reconnus des marques de sa grande prospérité, dans l'étendue de son logement et l'ensemble de son état de maison.

Jeune encore, très-bel homme, d'un regard agréable, d'une physionomie spirituelle et d'une conversation aisée, il méritait sans contredit les suffrages de la communauté qui l'avait choisi pour l'un de ses chefs. Son épouse, aussi modeste que belle, réunit bientôt ses attentions à celles de son mari pour la promptitude et l'aisance du service ; je remarquai même qu'elle ne témoignait aucune répugnance à se montrer à visage découvert aux yeux du janissaire qui partageait avec moi les avantages de l'hospitalité. Généralement une femme grecque se cache quand un janissaire pénètre dans son habitation. Mais dans ce pays, où la population est entièrement grecque, il me semble qu'il règne plus

de cordialité. On se croit mieux à l'abri de l'insulte, et ce sentiment amène quelque confiance.

Satisfait de me trouver chez des Grecs hospitaliers, et qui conservaient des sentimens visibles de leur antique noblesse, je n'étais pas moins ravi de trouver chez les femmes des traces des anciennes habitudes domestiques, de voir dans leur costume de l'élégance, dans leurs traits de la régularité; l'illusion aurait sans doute été plus complète, si, séjournant plus long-temps chez mon hôte, j'avais pu voir plus de monde, ainsi qu'il m'invitait à le faire. Je me trouvais chez les Grecs les moins dégénérés de toute la nation dans leur état actuel de servitude.

Tandis que les femmes, tant la maîtresse que les servantes, préparaient le souper, la salle de réception se remplissait d'amis ou de parens du propriétaire. La conversation s'établit sur divers sujets qui ne pouvaient que m'instruire. Je répondais aux questions, on satisfaisait aux miennes. J'appris entre autres choses que le plateau où je me trouvais avait été très-peuplé pendant les invasions des Bulgares; qu'une partie composait le territoire de Polina, et une partie plus considérable celui de Larégovi. Des agas y possèdent aussi quelques métairies. A la droite, il existait une ville qui, sous le nom de *Paleochori*, vieille ville, n'offre plus que des moulins à eau. On m'apprit également que les habitans de Paléochori, sans changer cette dénomination, étaient venus séjourner au fond du plateau de Larégovi, et que cette nouvelle habitation se trouverait sur mon passage.

Je témoignais prendre tant d'intérêt à tout ce qu'on me disait sur la statistique des pays placés sur la côte nord de Larégovi, que mon hôte me pressa beaucoup de m'arrêter quelques jours chez lui. Ses offres étaient franches et animées; mais, malgré mon desir d'explorer une contrée aussi intéressante, j'avais

encore tant de pays à parcourir, et si peu de temps à employer à ces courses, que je résistai à ses sollicitations.

Je remarquerai, en passant, que Cellarius place les restes de la ville d'Apollonie dans la Mygdonie; mais la véritable position de cette ville est dans la Chalcidique. Ce fait est d'accord avec l'itinéraire de saint Paul, partant de Philippi pour aller à Salonique.

Les mines d'argent qui formaient le principal objet de mon voyage se trouvaient alors en vacances, ce qui contrariait beaucoup ma curiosité, et me privait de beaucoup d'objets d'histoire naturelle que je me flattais de trouver dans l'intérieur de ces mines. Pour suppléer à cette privation, mon hôte me fit cadeau de quelques beaux morceaux du minerai pur qu'on en retire. J'appris en même temps de mon archonte que le village de Larégovi est un des plus imposés pour le travail des mines. Cent hommes y sont annuellement employés. Ils sont si mal payés, que les différentes communautés se cotisent pour soulager les familles de ceux qui se dévouent à ce travail. L'archonte me fit ensuite observer que les douze villages obligés à cette corvée sont souvent molestés par l'aga qui administre les mines, et que dans ce moment un de ses parens se trouvait détenu dans les prisons, comme préposé pour l'engagement des mineurs. Sur quoi il me pria beaucoup d'employer mes bons offices pour obtenir son élargissement. On sent combien j'avais à cœur le devoir que m'imposait à cet égard le bon accueil de mon hôte.

L'aisance dans laquelle vivent les habitans de Larégovi ne provient pas seulement de leurs terres; ils fabriquent des tapis pour lesquels ils emploient la laine du pays et celle de quelques villages environnans; presque toutes les familles sont occupées à ce travail. Les productions de cette manufacture se répandent dans la Romélie et surtout dans les monastères. Mon

hôte en faisait le commerce, et c'est ce qui l'engageait à fréquenter les foires.

Le lendemain matin je pris le chemin de Paléochori ; ma route était environnée de vignes qu'on avait déjà vendangées et de quelques jardins ; des ruisseaux coulaient vers le nord sur ce plateau, et dans moins d'une heure, me trouvant de nouveau dans les bois sur une legère pente, je rencontrai un autre plus grand ruisseau dont les eaux se dirigent au midi vers des moulins, et vont ensuite se jeter dans le Chabrius.

Arrivé sur les bords de ce ruisseau qui traverse Paléochori, je mis pied à terre pour faire au premier venu quelques questions au sujet des ruines d'un petit château voisin que j'avais aperçu sur la hauteur : je jugeai qu'il devait avoir servi de défense à l'entrée du passage étroit où le village se trouve placé. Le hasard me servit mieux que je n'aurais espéré. La curiosité avait attiré sur nos pas quelques personnes peu accoutumées à voir des Francs dans leurs montagnes. Parmi ces curieux était un marchand que son costume faisait distinguer. Il fut aussi le plus disposé à m'aborder. Sans doute, me dit-il, vous allez au *Madem*, nom qu'on donne aux mines, de quelque genre qu'elles soient. Voulez-vous me faire le plaisir de vous reposer un moment chez moi ? je n'eus garde de refuser. Il me dit, chemin faisant, que son costume avait dû me surprendre, qu'il l'avait pris dans la capitale où son commerce l'appelait de temps en temps ; et qu'ayant connu beaucoup d'Européens, il serait charmé de me rendre quelques services. J'acceptai son café ; on eut soin d'allumer ma pipe, et, après différentes questions adressées à mon hôte sur la nature de son commerce, j'établis la conversation sur le vieux château qui nous dominait. Il me répondit que le temps où ce château servait à la défense du pays devait être très-éloigné, puisque personne ne pouvait en rendre aucun témoignage ;

mais que ce qu'on savait très-bien, c'est que ces sortes de fortifications étaient très-nombreuses dans la contrée montagneuse qui nous environnait. L'épaisseur des bois, me dit-il, a sans doute contribué plus que ces petits châteaux à maintenir dans toute sa pureté la race grecque domiciliée dans ces montagnes. En effet, ajoutait-il, vous y trouverez bien rarement d'autres Turcs que ceux qui dirigent les métairies et les moulins dont ils sont locataires. Aucun Bulgare, aucun Albanais, aucun Juif n'y paraît qu'en passant. Il concluait de là avec raison que, dans les temps de révolutions et de conquêtes, ces bois avaient été la sauvegarde des habitans, qu'ils avaient empêché l'émigration, et avaient conservé pures les anciennes familles qui s'y étaient réfugiées. Ces peuples, me disait-il aussi, ayant obtenu plus facilement des capitulations avantageuses et des priviléges qui sont encore en vigueur, autant que la tyrannie turque peut en supporter, il en est résulté une permanence légale des propriétés, et une tolérance qui fait le bonheur général ; nous nous honorons tous dans ces montagnes de notre titre de Grecs, de nos temples, de nos évêques, de nos prêtres et de nos écoles.

Ces explications me parurent très-judicieuses; je me séparai à regret du Grec le plus savant sans doute de l'ancienne Chalcidique.

Sur le point où nous nous trouvions, nous avions atteint le second étage des forêts, et nous allions parvenir au troisième, en nous mettant au niveau du Madem. Notre petite caravane entra dans le défilé où coulait le ruisseau des moulins, et ce ruisseau nous conduisit jusqu'à l'endroit où il prend sa source.

Une demi-heure fut suffisante pour nous faire atteindre à la hauteur de ce troisième plateau. Là se terminent les routes boisées que nous avions toujours parcourues depuis Galatz jusqu'à Larégovi, et de Paléochori jusqu'à la plaine qui se présen-

tait devant nous. De belles prairies en forment le centre, et des lacs aussi clairs que profonds entretiennent la fraîcheur par de petits ruisseaux. Ces eaux sont les sources les plus élevées du Chabrius ; elles coulent en grande partie vers Paléochori. Les forêts continuent au loin à encadrer ce tableau de tous les côtés. On y rentre après avoir parcouru les prairies, pendant trois quarts d'heure ; et, à l'extremité de ce paysage, on trouve un autre ruisseau dont les eaux se précipitent dans la mer, après avoir fait tourner des moulins.

Peu après avoir passé un petit pont de pierre, nous aboutîmes à l'établissement impérial du Madem. En mettant pied à terre, mon janissaire se chargea d'aller porter mes complimens à l'aga : il me rapporta la réponse ordinaire du *Seffa Gueldi*, *qu'il soit le bien venu*, et fixa au soir la réception de ma visite.

L'établissement du madem est isolé, peu orné, mal meublé, et tel que doit être une maison turque où un administrateur n'est pas permanent. Outre le logement de l'aga, on y voit ceux de ses officiers adjoints ou subalternes, des écuries, une grande cuisine, des magasins propres à contenir le minerai, des usines pour le purifier, et des chambres destinées pour les étrangers. Derrière ces chambres, qui sont au-rez-de chaussée, se trouve un couloir qui conduit à un jardin de la grandeur d'un quart d'arpent, où l'on cultive des fleurs, et quelques arbres fruitiers.

Ce jardin forme une terrasse qui domine les hauteurs boisées de tous les environs, et d'où l'on découvre tout le pays jusqu'à la mer. Il est terminé par un Kiosck d'où la vue se prolonge sur le golfe de *Stilar*, sur celui de Singus, et entre ces deux golfes on voit s'élever en perspective le majestueux Athos. Sur l'isthme on aperçoit les ruines d'Uranopolis et le village d'Hérisos, ancienne Acanthe. Bientôt je donnerai la description de ces deux anciennes villes.

C'est toujours un des grands de la Porte qui se rend fermier du Grand-Seigneur pour l'exploitation de la mine, et c'est ordinairement quelque aga de Salonique qui devient son sous-fermier. Celui-ci achète le plus souvent d'autres fermes du voisinage ou *malikianès*, pour y percevoir des droits, soit pour le compte des propriétaires, soit pour celui du gouvernement. Par ce double emploi, le sous-fermier devient vaïvode, et il exerce comme tel la police du village. L'aga actuel, outre l'administration des mines, avait aussi à ferme l'agalik du village d'Hérisos, qui n'en est distant que de quatre lieues.

La première personne à qui j'eus affaire, en entrant dans l'établissement, fut l'intendant qu'on nomme *Vekil-hardg* (dans de pareilles administrations publiques et même dans le palais des grands, on voit toujours un Vekil-hardg, espèce d'intendant commis pour la dépense et pour entretenir l'ordre et la propreté de l'intérieur), qui était compatriote et ami de mon janissaire. Il s'empressa d'ouvrir deux chambres où il nous établit; dans le même temps il pourvut à tout ce qui concernait la table.

Mon premier soin fut d'employer la protection du Vekil-hardg pour être introduit dans la prison où se trouvait le parent du primat de Larégovi ; je le trouvai dans une situation très-dure à supporter ; on l'avait placé au tomrouk. Le tomrouk est une sorte de poutre sciée en deux parties, et auxquelles on a pratiqué par intervalle et à égale distance des trous où l'on place les pieds des détenus, sans les blesser. Ces entraves, où l'on peut placer quatre ou cinq personnes, se ferment par le moyen d'un cadenas. On en fait usage dans toute la Turquie, excepté dans les villes où l'on trouve d'anciennes prisons construites en forme de larges puits, dont la malpropreté est insupportable, et cause des maladies mortelles. La nuit on dégageait le prisonnier pour le laisser dormir tranquille. J'appris de lui-même que, lors-

qu'il était chargé de l'enrôlement et de la convocation des mineurs, l'aga avait eu à lui reprocher quelques négligences dans ce service. Je le consolai de mon mieux, en lui promettant de m'intéresser à son élargissement, ce qui signifiait à lui faire obtenir un accommodement le moins onéreux qu'il serait possible, car chez les Turcs l'écrou se paie souvent bien cher.

Comme j'étais arrivé de très-bonne heure, je me hâtai d'aller jouir de la vue du kiosk dans l'intention d'en faire un croquis: on pourra en voir le dessin sur la planche N.

L'heure de la visite étant venue, je fus introduit chez l'administrateur de la mine; il me fit beaucoup de démonstrations d'intérêt, à cause des rapporrs que j'avais journellement avec divers agas de Salonique, ses compatriotes; et, comme il était de la compagnie de mon janissaire, il lui donna place à côté des officiers auxiliaires qui le servaient dans ses fonctions. Les politesses d'usage étant terminées, et après des questions de divers genres, l'aga voulut me faire entendre ses musiciens qui n'étaient pas loin de nous. Les domestiques qui nous avaient servi le café, s'asseyant tout d'un coup sur place, se métamorphosèrent en musiciens. L'un prit un violon, l'autre un instrument que je ne connus pas d'abord; un troisième se disposa à chanter; ces trois personnages s'accordèrent si bien, que j'eus beaucoup de plaisir à les entendre. Je me plaisais surtout à écouter l'instrument inconnu, qui par une basse continue était l'âme de l'orchestre. Curieux de le voir de près, je fus bien surpris quand je m'aperçus que c'était un vase de cuivre dont les Turcs se servent pour leur ablutions avant la prière, ou pour se laver les mains, quand ils vont se mettre à table et qu'ils en sortent. On nomme ce vase *Ibriq*. Dans les ablutions, il accompagne un autre grand plat profond et couvert, propre à laver et à recevoir l'écume d'un savon odorant, et auquel on donne le nom

de *leyen*. Le même vase que le musicien avait tourné dessus dessous entre ses jambes, et qu'il frappait fortement par huit de ses doigts, rendait un son clair sans modulation, et marquait la mesure comme une espèce de tambour. Cet accompagnement me rappela le tambour dont se servent les nègres dans nos îles, lorsqu'ils vont danser sur les bords de la mer avec des négresses. On m'assura que le musicien avait imaginé cet instrument. Je crois plutôt qu'il l'avait emprunté des nègres de la Turquie, natifs de l'Afrique, à qui il est permis dans les jours de fêtes de se livrer à des jeux qui ne sont connus que dans leur pays.

Toute la soirée se passa dans une gaîté villageoise, et l'aga se prêta beaucoup à l'entretenir, sans blesser une certaine dignité qui lui était naturelle. Cette soirée, pendant laquelle on servit plusieurs fois du café, me fournit l'occasion de parler à l'aga de son prisonnier, et de l'intérêt que j'avais lieu de prendre à sa famille, et il me donna sa parole que bientôt il serait élargi. Dans le même temps, je le priai de me recommander à un de ses gens qui était arrivé la veille, pour lui rendre compte de quelques affaires de son agalick; c'est ce qu'il fit en ma présence, en m'assurant que le lendemain matin cet homme serait à mes ordres.

Le lendemain de très-bonne heure nous fûmes à cheval, et nous prîmes la seule route qui devait nous conduire à la mer. On nous avait déjà dit que des accidens de peste s'étaient manifestés à *Nisvòro*, village situé à peu de distance de la mine, et que nous ne pûmes nous dispenser de traverser. Heureusement les habitans venaient d'en sortir pour fuir la contagion, et en même temps pour faire la récolte du maïs dans les terres qu'ils cultivent près de la mer, et dont ils sont les propriétaires; mais je ne pouvais me persuader que la désertion eût été générale;

je fus frappé de la solitude absolue d'un pays où l'on compte plus de soixante maisons et où réside un évêque.

Au milieu du silence sinistre qui régnait autour de moi, une voix se fit entendre ; tournant la tête du côté d'où elle venait, et où se trouvait une grande porte ouverte, j'aperçus au fond de la cour, sur les bords d'une galerie, le vieux évêque résidant dans ce village, qui, s'adressant directement à moi, me demanda pourquoi et comment j'étais venu me perdre dans les montagnes du Madem au milieu des pestiférés. Il m'exhorta ensuite à ne pas communiquer avec les paysans qui s'étaient réunis dans la plaine sous des cabanes, en me faisant observer qu'il y avait parmi eux plusieurs familles pestiférées. Je remerciai le charitable et vénérable prélat, et je me hâtai de sortir de ce malheureux village.

Mes guides gardaient le silence, malgré leur résignation habituelle aux décrets du destin, lorsqu'ils aperçurent auprès d'une chapelle un cadavre dont ils voulurent s'approcher. Après avoir promptement satisfait leur curiosité, ils me rapportèrent que le corps était celui d'une très-vieille femme qui, n'ayant pas sans doute eu la force de descendre la montagne avec ses parens, avait été abandonnée mourante aux soins de l'évêque, et qu'elle venait d'expirer auprès de cette chapelle.

Du Madem jusqu'à Nisvoro, la distance n'est que d'un quart d'heure, et, quoique la descente soit rapide, nous trouvâmes qu'elle l'était bien davantage au sortir du village. Nous marchâmes à pied pendant plus d'une heure dans les bois. D'un côté, sur la droite, nous avions la continuation de la forêt, et à gauche, des coteaux découverts, où domine, dans une épaisseur impénétrable, l'arbousier, dont le fruit était alors en maturité. Ce fruit est d'un rouge très-foncé quand il est près de tomber, d'une belle couleur d'orange quand il commence à mûrir, et d'un vert brillant dans son premier accroissement. On

le voit en même temps sur l'arbre dans ces trois états. Ce mélange est d'autant plus agréable à la vue, que dans la même saison l'arbrisseau se charge de petits bouquets de fleurs blanches improductives qui éclatent au milieu des autres couleurs.

Ce fut en sortant de ces bois que nous commençâmes à côtoyer un ruisseau dont les eaux sont entièrement rouges; il prend sa source au-dessous de la mine; d'où je crois pouvoir conclure que cette couleur rouge est celle du minium dont l'eau se charge en traversant les filans du minerai de plomb, et je suis convaincu que, si j'étais remonté jusqu'à la source, j'aurais trouvé la couleur plus foncée. En effet, plus nous nous approchions de la mer, plus la teinte perdait de son intensité; elle s'affaiblissait de plus en plus, sans cesser d'avoir la couleur du minium.

En suivant le même ruisseau, que nous traversâmes plusieurs fois, la vallée étroite que nous parcourions s'élargissait; dans moins de deux heures depuis notre départ, nous nous trouvâmes dans une plaine cultivée où chaque année les habitans de Nisvoro cultivent le maïs. Nous avons vu qu'ils avaient établi leurs demeures auprès de leurs richesses territoriales. Dès que nous fûmes avancés vers leurs cabanes, une jeune fille se présenta pour nous demander si dans notre route et près d'une chapelle nous n'avions pas vu une vieille femme ou morte ou mourante; sur notre réponse affirmative, la jeune fille nous répondit que cette femme était sa grand-mère; que, pour pouvoir lui accorder la sépulture, ses parens l'avaient envoyée au-devant de nous pour savoir si elle vivait encore.

Nous n'allâmes pas plus loin dans la direction des cabanes. Nous prîmes la droite de la plaine; ce chemin nous conduisit à un grand moulin entouré de jardins. J'appris dans ce moulin que les eaux de la source de Nisvoro se perdent dans les arrosages du maïs, et que celles du moulin, six fois plus abondantes,

proviennent des ruisseaux qui s'écoulent du plateau situé au-dessus des mines, et que, dans leur passage sur la montagne, elles prennent beaucoup d'accroissement.

J'aurais pu, en doublant un petit cap qui domine le golfe du Stila, et dans quatre heures, aller visiter le port de Stravos, où j'aurais peut-être découvert les ruines de *Stagire*, patrie d'Aristote; mais, comme j'étais forcé de revenir à mon poste, je m'en rapportai à l'avis de Danville qui reconnaît les ruines de cette ville dans le port de *Stravos*, tandis que d'autres géographes pensent qu'elles sont dans celui de *Libésade*, que les Grecs de ce canton appellent *Libiade* ou *Olympiade*. Je laisse à quelque marin, curieux de la géographie ancienne, d'aller visiter cette côte, où il pourra trouver aussi l'emplacement d'Arno, ville dont parle Thucydide.

Après la petite station dans le moulin, nous fûmes en vue d'*Acanthe*, qui n'en est éloignée que d'une lieue et demie. La maison commune du pays, et qui sert de logement à l'aga, se présentait isolément sur une élevation au-devant du village; nous y fûmes reçus avec l'empressement recommandé par l'administrateur qui m'avait si noblement hébergé.

Je ne puis me dispenser de parler du point de vue qu'on aperçoit de cette maison; les deux rivages du golfe de Stilac m'offraient un prolongement de côte d'une lieue vers l'est; ils me cachaient une partie de la Bisaltique; les ruines d'Eione se découvraient ensuite, ainsi que toute l'étendue du mont Pangée. L'île de Thasos me montrait ses collines boisées, et dans le lointain l'Emus me donnait en perspective les teintes bleuâtres de ses sommités.

Les ruines de la ville d'Acanthe, aujourdhui Hierisos, promettaient beaucoup à mon imagination. Une ville qui avait possédé un beau territoire et sans doute les mines de Nisvoro, et qui avait

fait frapper de si belles monnaies et en si grand nombre, avant qu'elle fût adjointe à la Macédoine, excitait vivement ma curiosité ; mais je fus trompé dans mon attente ; aucune maison, aucune rue, ne m'offrirent la moindre trace d'antiquité; le château seul conserve des restes de murs antiques ; cet édifice presque ruiné occupe une élevation au-dessus du village; il me donna d'abord qulques espérances ; mais tout le fruit que je retirai de ma course fut la découverte d'une petite incription sur un marbre d'un pied de diamètre, qui contenait les lettres suivantes :

Ο	Ρ
Δ	Η
Α	Κ

que j'explique par ΟΡοσ ΔΗμϐ ΑΚανθιων, *limite du territoire des Acanthiens.* Il paraît que cette pierre servait à désigner un établissement auquel le peuple avait seul le droit de séance. Je crois pouvoir attribuer ce dépérissement total au voisinage de la marine, qui depuis plus de deux mille ans facilite l'enlèvement des matériaux, soit pour le lest des bâtimens, soit pour de nouvelles constructions. J'ai déjà fait la même observation pour les villes maritimes en général. Je fus plus heureux à l'égard des anciennes monnaies ; les paysans en découvrent journellement dans les environs du village. Deux orfèvres qui y sont établis m'en vendirent plusieurs en argent, et j'en acquis aussi un assez bon nombre des habitans, tant en argent qu'en bronze. Parmi ces dernières je fis une observation que je dois rapporter. J'en trouvais plusieurs où je lisais le nom d'*Oranopolis* ou ΟΥΡΑΝΙΔΩΝΠΟΛΕΟΣ. Je les aurais cherchées en vain sur les ruines voisines de cette ville : son territoire sur l'isthme de l'Athos, couvert aujourd'hui d'oliviers et inhabité, ne me permettait pas d'en trouver. La découverte que je fis de ces monnaies à Hiérisos

donnera occasion de présenter, à la fin de ce chapitre, quelques conjectures sur les causes qui font découvrir dans ce village d'Hiérisos tant de monnaies d'Oranopolis.

Le lendemain je pris ma route vers Paleo-Castro. En passant sur l'isthme, je laissai à ma gauche un grand domaine, que mon janissaire me signala pour la seule habitation où nous pourrions passer la nuit. Ces divers corps de logis, me dit-il, appartiennent à un monastère du mont Athos; on donne aux métairies de ce genre le nom de *métofs*, et l'on y accorde l'hospitalité. Ce soir je vous promets que nous y serons reçus sans difficulté.

En continuant notre route sur les bords du golfe de Stilac, nous vîmes beaucoup de femmes réunies pour la récolte des olives. Elles nous apprirent que les ruines de Paleo-Castro n'étaient pas éloignées; nous les aperçûmes à un quart d'heure de-là, et nous mîmes pied à terre.

D'anciennes murailles couvertes de broussailles et entourées d'oliviers, me firent connaître que j'avais sous les yeux l'ancienne Uranopolis abandonnée pour jamais à toutes les injures du temps; ici, comme dans l'antique ville d'Acanthe, presque tous les débris avaient été enlevés, soit pour les bâtisses des monastères de la péninsule, soit par des marins.

Je me hâtai de gravir sur le monticule où des pans de murs renversés çà et là annonçaient l'existence d'un ancien château. Je fis quelques tours dans son enceinte; mais, n'y ayant rien remarqué qui fût digne d'attention, je me retirai promptement des broussailles épaisses où je m'étais engagé, assez satisfait néanmoins d'avoir découvert une ville à peine connue, dont la tradition et le nom moderne de Paleo-Castro désignent seuls l'emplacement.

Nous fûmes bientôt rendus au métof, et bien accueillis, comme me l'avait annoncé le janissaire. Les frères laïcs qui l'habitent ne sont pas trop empressés de recevoir des Turcs, surtout quand

ils peuvent les refuser sans danger; mais un janissaire bien armé devient par cela même très-persuasif; alors les portes s'ouvrent devant lui, on lui donne asile, et le cheval est défrayé, comme le cavalier.

J'appris de l'un de ces frères que son monastère retirait de cette métairie beaucoup d'orge, du blé, et des légumes; mais qu'il était toujours endetté; que des paysans salariés faisaient le service des champs, et qu'il y avait des logemens extérieurs pour eux et pour leurs familles. Je quittai les bons frères fort reconnaissant de l'hospitalité qu'ils m'avaient accordée, mais que je ne devais réellement qu'à la présence de mon janissaire. Mon objet était de reconnaître s'il y a quelque apparence qu'un canal ait été ouvert à travers l'isthme, comme le dit Hérodote, et de manière à ce que deux vaisseaux de front puissent avoir été transportés d'une mer à l'autre sans se toucher. Dès que je fus arrivé sur le passage le plus étroit de l'isthme, je descendis de cheval, et je me mis à mesurer des yeux l'espace qui sépare les deux golfes; mais, comme je me livrais à cet examen, je n'eus besoin pour résoudre la question que du bon sens de mon janissaire.

Sur ce qu'il me demandait le sujet de notre séjour dans ce lieu, je lui fis part de ce que nous a transmis un ancien historien, et, sans hésiter un instant, il me répondit que rien ne lui paraissait plus impossible. Regardant ensuite les deux rivages opposés, il ajouta que, pour ouvrir dans l'endroit où nous nous trouvions un canal propre à faire passer un seul bâtiment, l'excavation excéderait la hauteur du plus haut minaret de Salonique, et que d'ailleurs il ne voyait aucun mouvement dans les ondulations du terrain qui lui parût annoncer une opération si extraordinaire. Je convins avec lui de la justesse de son observation.

Cependant, considérant qu'aux deux côtés parallèles de l'isthme on voyait des marais presque égaux et d'une assez grande étendue, je me figurai que quelque fait réel avait donné lieu au récit d'Hérodote. Je supposai qu'on avait adouci la montée sur les deux côtés de l'isthme, et que, traînant ensuite les bâtimens sur des rouleaux et peut-être sur un fort plancher, on les avait transportés d'un bord à l'autre. Xercès ne manquait pas de bras, et les forêts du voisinage fournissaient du bois en abondance. Il est à croire qu'Hérodote, voulant relever le triomphe des Grecs sur une armée inombrable, raconta aux jeux olympiques un fait très-altéré, dont aucun de ses auditeurs n'avait été le témoin et qui avait déjà été raconté dans la Grèce, comme le dit ensuite l'historien. Ma supposition m'a peut-être été suggérée par une aventure qui a eu lieu dans le siècle dernier, et dont la tradition se conserve encore dans les pays environnans. Un pirate de soixante hommes d'équipages poursuivi par un bâtiment du Grand-Seigneur, s'étant refugié de nuit dans le golfe de Stilar, imagina pour sauver son bateau de le transporter sur des rouleaux au-delà de l'isthme. Cette opération fut terminée avant le jour; et au moment où le Turc crut saisir sa proie, le Corsaire avait deja fait voile dans le golfe opposé.

Nous dépassâmes bientôt le territoire de l'isthme pour prendre le littoral du golfe; nous marchions le long des campagnes d'Acanthe, lorsque tout d'un coup des rochers escarpés qui plongeaient sous les eaux arrêtèrent notre marche, et nous forcèrent de remonter une petite rivière bordée d'un côté et d'autre de platanes; nous en suivîmes le cours, pendant un quart d'heure, jusqu'à un détour qui nous offrit l'aspect d'une grande vallée très-fertile que parcourt cette rivière. Deux grands villages couronnent cette belle vallée. En y entrant, nous traver-

sâmes un hameau à côté duquel est un métaf, entouré d'un grand mur, qui met cet établissement à l'abri d'un coup de main de la part des pirates très-fréquens sur cette côte. Les frères gardiens de la métairie avaient déjà fermé les portes, sinon par crainte des voleurs, du moins pour éviter la corvée dont nous paraissions les menacer. Les femmes, que notre passage avait attirées sur leurs portes, nous dirent complaisamment que les frères étaient sortis pour les travaux de la campagne.

En considérant une vallée si spacieuse et si peuplée, peu éloignée du mont Cissus, je crois ne pas trop hasarder, si je dis que la ville de Cissus devait avoir son siége dans ce canton.

Nous n'avions encore fait que trois heures de marche depuis l'isthme jusqu'à la vallée des platanes; nous nous hâtâmes de la traverser, en coupant vers le couchant dans la forêt; ce chemin nous conduisit dans des pays bien moins fertiles que celui d'où nous sortions; vainement nous y cherchâmes un lieu convenable pour y passer la nuit; nous nous approchâmes enfin d'une petite cabane pour prendre des informations; un bon vieillard qui s'y trouvait seul nous apprit que nous avions déjà contourné le golfe, et que pour trouver un bon gîte il fallait revenir sur ses bords, et que tout près de la mer nous apercevrions un métaf considérable, dans lequel nous serions gracieusement reçus pour y passer la nuit nous et nos chevaux. Dans une heure, nous eûmes atteint les hauteurs indiquées, d'où nous aperçûmes le métaf, et par une descente très-rapide nous arrivâmes dans cet asile protecteur, avec autant de satisfaction que le navigateur en éprouve, quand il revoit le port qu'il a desiré pendant la tempête.

Les caloyers, peu accoutumés à recevoir des étrangers dans un pareil recoin, au fond d'un golfe, furent très-gracieux dans

la réception qu'ils nous firent. Nous prîmes place mon compagnon et moi ; il n'y avait pas à choisir ; un sopha coupé en deux parties et assez commode fut le lit de repos qu'on nous destina et auprès duquel on nous servit à souper. En attendant qu'on l'eût préparé, je parcourus la maison, et je fus assez étonné d'y rencontrer une cinquantaine de femmes ou de filles qui devaient y passer la nuit, presque entassées dans diverses chambres. La dévotion n'avait aucune part à cet attroupement ; c'était la récolte des olives qui les attirait de très-loin, et, quoique mal nourries et mal logées, elles n'en étaient pas moins gaies. Elles ne fermèrent pas leurs portes jusqu'après le souper. Je fis beaucoup de questions aux plus gracieuses sur leurs coutumes, sur leurs amours et sur leurs occupations ; elles me répondirent toujours avec complaisance, et même avec une grâce peu ordinaire aux filles de Bulgares. La différence provenait de ce que celles-ci étaient grecques.

Le lendemain, en suivant les bords de la mer, j'aurais pu arriver à Aconanâma sans prendre le chemin des montagnes ; j'étais certain de ne pas manquer les ruines d'Olynthe ; mais Chalcis me tenait plus à cœur ; j'espérais me jeter sur ses ruines, en traversant les bas du mont Cissus ; je me déterminai donc à recommencer mes promenades dans les forêts de cette montagne.

Nous commençâmes à grimper sous de beaux vergers d'oliviers par une route oblique, âpre et tortueuse, qui nous éloigna bientôt du métaf et du golfe de Singus. Notre direction nous avait été indiquée au couchant. Dans trois heures, les bois firent place à un territoire cultivé, et nous entrâmes dans un petit village qui, s'il m'en souvient bien, porte le nom de *Mélangues* ou *terre noire ;* à peine eûmes-nous paru devant une cinquantaine de maisons dont se compose ce village, que les femmes se

cachèrent de tous les côtés, comme des poules effrayées. Un Albanais de très-bonne mine, voyant un janissaire de Salonique, s'empressa de nous inviter à descendre de cheval et à prendre un petit repas avec lui. Son invitation était si franche et faite de si bonne grâce, que nous l'acceptâmes. Ce Soubachi commandait là pour un aga voisin qui avait pris à ferme plusieurs villages des environs.

A peine étions-nous à table que je m'informai de la cause qui, contre les mœurs ordinaires du pays, avait rendu si sauvages les femmes que nous avions aperçues en arrivant. Je vois bien, nous dit l'Albanais, que vous n'avez pas été informés de la disgrâce qu'ont éprouvée les pauvres habitans de ce village; je vais vous en faire le détail comme acteur et comme témoin.

Vous avez dû savoir à Salonique qu'une bande considérable d'écumeurs de mer s'était réunie et fortifiée dans l'île de Saint-George de Sckiro. Vous savez combien ils s'étaient rendus rédoutables à tous les navigateurs, et combien il a fallu employer de forces pour les chasser de leurs retranchemens : mais qui aurait dit que ces pirates eussent jeté des yeux de convoitise sur les misérables cabanes qui nous environnent, et auxquelles l'épaisseur des bois semble servir de défense? Il y a déjà plusieurs années qu'un démembrement de cette race de bandits, ayant une connaissance parfaite des lieux, débarqua plus de quatre-vingts hommes sur la plage voisine, et arriva à minuit dans ce village. Personne ne pouvait s'attendre à un reveil semblable à celui qui jeta tout d'un coup la terreur dans toutes les familles. Lss femmes, les filles, les enfans fuyaient dans les champs, comme on fuit un incendie. Des cris d'effroi se faisaient entendre de tous côtés; j'eus moi-même à peine le temps de prendre mes armes; je me réunis à plusieurs de mes jeunes hommes armés; nous fîmes feu plusieurs fois sur les assaillans, et comme

ils tiraient aussi de leur côté, je fus blessé par un coup qui vint m'atteindre au visage. Les vieillards ayant été arrêtés dans leur fuite, on les força à trouver de l'argent pour se racheter; d'un autre côté, des fouilles se faisaient dans toutes les maisons; les femmes en furent pour leurs économies et leurs bijoux, les primats pour leur argent. Dans moins d'une heure, l'expédition fut terminée, et ces bandits emportèrent leur butin. Le dommage pécuniaire sera pendant long-temps irréparable pour un si pauvre village. Ne vous étonnez donc pas que le souvenir d'un tel désastre soit encore imprimé jusque sur les physionomies de ces femmes timides. Le récit de l'Albanais était accompagné de reflexions morales où ne se retrouvait pas l'esprit des Albanais, mais qui caractérisait l'homme de la nature. Ce soldat eût été voleur avec ses compatriotes; il était touché d'un malheur dont il avait été le témoin, et qu'il eût voulu pouvoir empêcher.

Ce brave homme voulut nous donner des guides pour nous faire passer le Chabrius, qui coule à un quart de lieue au couchant du territoire de Mélanguis. Quand nous fûmes parvenus au bord de ce fleuve, notre guide, croyant nous avoir suffisamment mis sur la voie, revint sur ses pas; mais nous ne fûmes pas moins embarrassés après avoir gagné la rive opposée : une nouvelle crue d'eau avait fait disparaître la trace du sentier, et ce ne fut pas sans peine que nous retrouvâmes notre route. Élevés de nouveau sur la montagne, nous y apercûmes encore une fois l'arbousier, très-commun dans les environs de Smyrne, mais qu'on ne rencontre, en parcourant la Macédoine, que dans la partie méridionale de la Chalcidique.

A mesure que j'avançais vers les hauteurs, le cours du Chabrius conduisait ma vue par intervalle jusqu'à Ormilia, où il forme des marais. Le grand village de Saint-Nicole se mon-

trait sur l'isthme entre les deux golfes dont j'avais atteint le travers.

En quittant cette côte escarpée, nous rentrâmes dans les bois jusqu'à Xeratrui, dont les terres cultivées n'étaient pas toutes sous nos yeux. Ce village, un peu plus considérable que celui de Mélanguis, a aussi son Soubachi; celui-ci engagea un des chefs du village à nous recevoir dans sa maison, proposition qui parut lui plaire; je fus accueilli par toute la famille; nous n'étions qu'à trois heures de Mélanguis et à six du métaf. Mon hôte était communicatif; il me fit part de tout ce qui pouvait l'intéresser, et, comme il connaissait très-bien le pays, j'appris de lui qu'il y avait encore dans les alentours du mont Cissus plus de cent villages dont les habitans industrieux s'occupaient de toutes sortes de filatures, d'étoffes communes et de poteries, et que le plus considérable de tous ces villages était celui de Polihiero, où nous serions rendus dans moins de trois heures. Une très-jolie sœur, aussi affable que lui, et sa femme partagèrent les soins du ménage; la première s'occupa de la pâtisserie; le vin du cru ne fut pas épargné, et le lendemain nous ne nous quittâmes pas sans que je n'eusse offert quelques signes de ma reconnaissance, que les femmes et les filles ne refusent pas toujours, même chez les Archontes.

Notre route nous conduisit bientôt à Polihiero, situé sur le penchant des bases du mont Cissus que nous venions de contourner, à une moyenne distance. Ce village a l'aspect d'une petite ville. Un préposé de la commune, chargé de recevoir les étrangers, nous reçut dans son logis. L'institution de cet espèce d'agent public a principalement pour objet les Turcs, les Grecs et les Juifs; elle tend à éviter à l'habitant l'obligation d'accorder le logement, soit à la sollicitation de l'aga, soit à la violence. Les particuliers aiment mieux payer que d'être assujettis à cette espèce de corvée.

Je ne pouvais me trouver dans un pays de quinze cents habitans sans y chercher des médailles ; je n'en trouvai que très-peu chez les orfèvres ; mais je fus pourtant satisfait de la découverte de deux pièces trouvées chez des paysans, et propres à expliquer une énigme que les localités seules pouvaient m'aider à deviner. Je trouvai deux médailles d'un même type dont la légende ne présente que le mot ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ. Ces monnaies, dont l'explication a éprouvé beaucoup de variations parmi les antiquaires, me paraissent appartenir à la ville d'Apollonie de Chalcidique. J'en fais part à mes lecteurs dans la planche où j'ai donné le dessin de la plupart des médailles de cette province.

Pendant les deux journées que je demeurai à Polihiero, je questionnai plusieurs personnes qui ont des propriétés à une certaine distance au sud de ce village, pour avoir des indices sur la position de l'ancienne ville de Chalcis ; elles me répondirent que cette ville n'avait pu exister que dans un territoire portant le nom de *Palai porta*, *vieille porte*, où l'on aperçoit toutes sortes de fragmens de poteries, et où l'on découvre souvent des médailles et d'autres restes d'antiquités. Si à ces circonstances on ajoute le voisinage d'Olynthe, comme on le verra bientôt, on sera certain que le nom de Palai porta ne peut désigner que la position de l'ancienne Chalcis, fondée par les Chalcidiens d'Eubée. On chercherait en vain à Polihiero de semblables restes d'antiquités. Le nom que porte ce village de *Très-Sacré* peut tout au plus signifier qu'un temple avait été bâti dans cet endroit, et que, après la dévastation de Chalcis, ce temple ayant conservé sa célébrité, les habitans dispersés dans toute la contrée se sont réunis à son entour, et n'ont pas cessé de cultiver les terres de leur ancien domaine.

Au sortir de Polihiero, on traverse un ruisseau dont les sources

ne sont pas éloignées de ce village; nous le côtoyâmes pendant plus d'une heure, en descendant de la montagne, et nous entrâmes ensuite dans les plaines qui bordent le Golfe Thermaïque, et qui sans interruption s'étendent jusqu'à Salonique, en suivant les bases des monts Cissus et Disoron.

Le ruisseau que nous avions abandonné reparut à gauche au pied de la montagne de Polihiero; après avoir fait tourner plusieurs moulins, il va se perdre dans le Golfe de Cassandre. C'est par ces beaux paysages que s'annonce l'ancienne ville d'Olynthe, située dans un emplacement que comprend aujourd'hui le territoire d'*Aio-Mamma*.

Avant de parvenir aux ruines de cette ville, nous traversâmes un bourg assez considérable, qui prend le nom de *Stilari;* non loin de ce bourg et sur l'emplacement même d'Olynthe, se présente une grande ferme entourée d'un mur très-épais construit en partie de débris d'anciennes bâtisses. Yussuf-Bey, propriétaire de cette ferme, a nouvellement relevé le mur : divers officiers de ce seigneur régissent ce domaine. Le Bey exerce les fonctions de Vaïvode dans le village d'Aio-Mamma, par le ministère d'un officier principal qui le représente. Ce village contient non-seulement des particuliers propriétaires formant une municipalité, mais encore des métayers qui cultivent des terres du Bey. La population est d'environ deux cents familles; les églises dépendent de l'évêque de Cassandre qui fait sa résidence à Polihiero. Un curé et deux vicaires composent le clergé d'Aio-Mamma. L'église de Saint-George est la seule que le village possède encore en bon état; mais il en conserve d'autres qui ont appartenu à l'ancienne ville, et qui sont tombées en ruines. Comme je voulus les visiter, un des prêtres s'offrit pour me servir de guide. Leur emplacement est toujours un objet de vénération; chaque année, le jour de la fête du saint, on célèbre une messe dans

l'emplacement de chacune d'elles, en plein-air. Je pris note de leurs dénominations, sous la dictée de mon conducteur.

ÉGLISES RUINÉES

QUI SE TROUVENT SUR L'EMPLACEMENT D'OLYNTHE.

Ces églises sont :

Saint-Mamma,
Saint-Démétrius,
Saint-Nicolas,
Saint-Athanase,
Saint-Jean-Prodromos,
Saint-Christophe,
Les Saints Apôtres,
Le Prophète Élie,
La Métamorphose, ou la Transfiguration,
Et deux autres dont les noms ont été oubliés.

Dans les murs de l'église de Saint-George on voit plusieurs inscriptions sépulcrales que je copiai aussi fidèlement que leur état de dégradation pouvait le permettre. Les voici sous les n.os 1, 2 et 3.

1. ΔΙΔΙΑΝΗΑΝΤΙΓΟΝΑ
ΠΡΕΙCΚΟΝΠΡΕΙCΚΟΥΤΟΝ
ΠΑΠΠΟΝΑΥΤΗCΚΑΙΔΙΔΙΑ
ΝΗΝΜΥCΑΝΤΗΝΜΑΜΜΗΝ.
ΑΥΤΗCΚΑΙΔΙΔΙΑΝΟΝΠΡΕΙCΚΟ[illegible]
ΤΟΝΠΑΤΕΡΑΑΥΤΗC
ΚΑΙΕΑΠΙΔΙΑΝΜΑΓΝΑΝΤΗΝ
ΜΗΤΕΡΑΑΥΤΗCΖΩCΑΝ
ΜΝΕΙΑC ❦ ΧΑΡΙΝ.
ΕΤΟΥCΟΥ (ou ΘΥ) ΔΙΟΥΗΙ.

Didiane Antigona (honore) Priscus, fils de Priscus, son aïeul maternel, et Didiane Musa, son aïeule maternelle, et Didien Priscus, son père, et Elpidie Magna, sa mère, encore vivante l'an 470 (ou 409), le 18 du mois Dius.

2. Λ.ΒΑΙΒΙΟΣΒΟΥΛΕΥΤΗΣΔΙΣΖΩΝ
ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΕΤΟΜΝΗ
ΜΕΙΟΝΠΟΡΚΙΑΤΗΑΥ
ΤΟΥΓΥΝΑΙΚΙΚΑΙΣΕΜ–
ΝΟΤΑΤΗΜΝΕΙΑΣΧΑΡΙΝ.

Lucius Baebius, sénateur pour la seconde fois, a fait construire de son vivant ce monument à Prisca, sa femme très-vénérable, comme marque de son souvenir.

Il y a au-dessus de cette inscription deux bustes plus maltraités par les Turcs que par le temps, et dont on ne distingue plus les traits.

3. ΟΥΗΡΟΣ
ΣΩΣΑΝΔΡΟΣ
Τ..............
ΟΛΥΜΠΙΑΣ –
ΑΥΡΗΛΙΑΘΥ
ΓΑΤΡΙΤΗΕΑΥ
ΤΩΝΑΡΕΤΗΣ
ΕΝΕΚΕΝΠΑΣΗΣ
ΤΗΣΕΙΣΑΥΤΗΝ
ΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ
ΕΤΟΥΣΖΜΗΝΙΙΟΥΝΙΩ
ΙϛΤΗΙ.

TRADUCTION.

.... Verus-Sosandre et T......... Olympias ont consacré ce monument à Aurélie leur fille, en souvenir de toutes ses vertus, le 16 juin de l'an 77.

Je reviens à la ferme où nous avions reçu une hospitalité généreuse par les agens du Bey de Serrès ; elle est entourée d'un grand mur solidement construit, dont les portes se ferment tous les soirs. Ces précautions sont indispensables, à cause du danger imminent dont le voisinage de la mer menace souvent l'établissement. On a déjà vu ce que peuvent entreprendre les forbans qui infestent les golfes de la Chalcidique. Les métairies sont plus exposées aux attaques de ces voleurs, que les villages les plus voisins des bords de la mer : ceux-ci étant plus grands, sont plus en mesure de se défendre; ils fournissent des provisions aux voleurs qui les paient, et qui souvent y trouvent un asile ; tandis que les métairies ne peuvent opposer de résistance que par leurs murailles, et par le nombre des employés et des valets qui y sont attachés.

L'enceinte de la ferme du Bey de Serrès est très-étendue : les produits des récoltes et plus de vingt paysans y sont logés avec leurs familles. Si l'on ajoute à ces édifices le logement destiné au propriétaire et à sa suite, on aura aisément l'idée de la grande étendue de cette ferme.

Quoique la maison soit très-vaste, nous n'y trouvâmes que la grande salle qui fût meublée; il y avait un seul sopha sur lequel les trois officiers passaient les journées, traitaient les affaires, et mangeaient ensemble. Nous fûmes fort heureux de partager ce siége et d'être admis au repas. Nous étions parmi des militaires; ils nous traitaient franchement et à leur manière : l'accueil que j'avais reçu aux mines n'avait rien eu de semblable. La soirée fut bientôt passée. Après le café et les pipes, une conversation s'établit sur les affaires de Serrès, et sur le séjour que j'y avais fait sous les deux gouvernemens d'Ismaïl-Bey et de son fils. On vanta les succès militaires du père et la magnificence de son successeur. Je fis porter mon lit sur le sopha

des officiers, et nous nous endormîmes tous à la file les uns des autres.

Dès que le jour fut venu, je pris congé de mes hôtes, et je me trouvai bientôt sur la route des plaines qu'habitèrent jadis les Bottiéens, sortis de l'ancienne Bottiée, dont j'ai déjà fait mention. Je n'avais qu'une lieue à parcourir pour me rendre aux portes de l'ancienne ville de Cassandrie, que je connaissais déjà. Cassandrie est aujourd'hui un pauvre village de trente ou quarante familles, et dont quelques-unes des maisons s'appuient sur d'anciennes tours qui formaient dans l'antiquité les remparts de la ville : Cassandre donna le nom de Cassandrie à cette ville, qui s'appelait auparavant Potidée; elle devint ensuite romaine. J'y avais trouvé différentes médailles de la Macédoine, dont quelques-unes de la ville même et de l'époque où elle était devenue colonie romaine. Rien n'y appelait plus ma curiosité.

Je suivis le haut de la plaine, où je trouvai sur mes pas deux métairies très-rapprochées, qui appartiennent à des couvens du mont Athos. Plus bas nous traversâmes le village de Portaria, pays très-peuplé, et dont le territoire est très-productif. Toute cette plaine est renommée pour ses belles cultures. Nous nous arrêtâmes dans un village dont le cimetière, orné de différentes antiquités, annonce qu'il y a eu dans les environs quelque ville importante. Nous passâmes la nuit dans ce village, et nous rentrâmes le lendemain à Salonique.

CATALOGUE DE MEDAILLES

FRAPPÉES DANS LES PARTIES DE LA THRACE QUE PHILIPPE, PÈRE D'ALEXANDRE, JOIGNIT À SES ÉTATS, ET DONT LA PLUPART ONT ÉTÉ CLASSÉES JUSQU'À PRÉSENT D'UNE MANIÈRE INEXACTE.

JE vais maintenant entretenir mes lecteurs de quelques médailles primitives ou paléographiques, rejetées jusqu'aujourd'hui parmi les incertaines, et qui vont prendre leur place, les unes dans le mont Pangée, les autres dans le mont Bertiscus; mais je dois auparavant rappeler quelques points de la géographie du Pangée, mal situé sur nos cartes : il n'est éloigné du mont Bertiscus que par une vallée très-étroite, où coule le Strymon, en approchant de la mer. Au couchant, il est baigné par le lac Cercine, et à l'est, par le golfe Piérique qui le sépare de l'île de Thasos. Ses bases plongent d'un côté sur les marais profonds de Philippi, et de l'autre elles s'étendent jusqu'à Cavala, où commencent des collines très-boisées. Nous avons déjà observé que c'est à ces collines que les Grecs donnaient le nom de *Symboles*, par la raison qu'elles liaient les hauteurs méridionales du mont Hémus avec le Pangée; au-delà de ces premières limites, au midi, est la mer; au couchant, une partie de la Péonie et la Macédoine entière; au nord se trouvent d'autres Péoniens de différens noms, et à l'orient est le royaume des Odryses.

Par une si heureuse position entre de grands peuples, par sa propre fertilité, dont le nom de Pangée (*toute terre*) nous donne une preuve; par le produit enfin de ses mines d'or et d'argent, le Pangée semblait destiné à dominer le pays que parcourt le Strymon, et l'on juge que cette montagne, ou plutôt cette province, dut paraître de bonne heure propre à former un centre de communications commerciales entre des nations qui commençaient à se civiliser.

Les médailles peuvent nous faire apercevoir l'importance que les villes du Pangée ne tardèrent pas à acquérir dans toute la partie maritime de la Thrace.

Thucydide, qui, d'après son aveu, séjourna plus de vingt ans à Thasos, pendant son exil (1), ne prononce cependant jamais le nom de *Pangée;* il se contente de dire qu'après avoir été vaincus par Cimon, les Thasiens subirent toute la rigueur des lois que leur imposèrent les Athéniens.

Hérodote nous fait connaître en grande partie la population intérieure de cette montagne : il dit que Xerxès, lorsqu'il la traversa, passa près de deux châteaux habités par les Pières, nommés, l'un *Phagrès*, l'autre *Pergame*; il cite les Édoniens qui possédaient Drabesque, Éione du Strymon et Énéodos, appelée ensuite Amphipolis. Il fait aussi de Myrcine une propriété édonienne; à ces villes il joint Datos, sans nommer les peuples qui l'habitaient; il nous dit qu'à l'époque où Xerxès traversa le Pangée, les Odomantes, et particulièrement les Satres, venaient en exploiter les mines. Cet historien nous apprend enfin qu'il y avait dans la partie nord-ouest du Pangée des montagnards étrangers, Dobères, Agrianes, Poeples et

---

(1) Thucyd., lib. V, pag. 26.

Péoniens, peuples qui tous avaient leurs établissemens, hors du Pangée; d'où l'on peut induire que ces montagnards étaient des travailleurs qui vendaient leurs services soit aux propriétaires des mines, soit à ceux qui avaient des terres à faire cultiver, et qu'ils s'enrôlaient au besoin lorsqu'il fallait défendre le pays.

Pour se faire une plus juste idée de la population du Pangée, il faut ajouter à ces différentes villes celles de Galepsus et d'Oésime, que les Thasiens possédaient en terre ferme, en face de leur île. Tant de villes et tant d'habitans, sur un territoire qui renfermait à peine soixante lieues carrées, autour d'un seul pic fort élevé, annoncent une grande prospérité, et cet état prospère remonte à une antiquité très-reculée, car nous voyons dans Strabon et dans saint Clément d'Alexandrie, que les mines du Pangée étaient déjà exploitées au temps de Cadmus (1).

Il est difficile d'après cela de douter que des villes qui tenaient le haut rang sur ce territoire n'eussent pas fait frapper des monnaies d'argent bien avant même l'expédition de Cimon dans la Thrace, et notamment avant le siége d'Eione. On peut supposer qu'à l'époque de ce siége, Bogès, général persan qui commandait la ville, avait réuni beaucoup de monnaies fabriquées sur le Pangée ou dans les environs, et que ces monnaies formaient une partie du trésor qu'il fit jeter dans le Strymon, avant de se donner la mort. Jusqu'à présent les antiquaires n'en ont connu aucune, et ils ont rapporté à d'autres peuples toutes celles qui me paraissent appartenir à ce pays riche en métaux; personne même n'a formé aucun soupçon à

(1) Strabon, lib. XIV, pag. 966; Clém. d'Alexand., *Stromat.*, lib. I, pag. 307.

cet égard; mais avec un examen attentif et par des raisonnemens peut-être convaincans, je pourrai restituer ces monnaies à leurs véritables propriétaires. En voici le catalogue : j'y joindrai des explications.

CATALOGUE DE MÉDAILLES

ATTRIBUÉES D'ABORD À CAMARINA DE SICILE, ENSUITE À HÉRACLÉE DE LA SYNTIQUE, ET QUE JE CROIS POUVOIR DONNER AU PANGÉE ET À THASOS.

		Métal.	Grandeur.
Planche VI. N.° 1.	Cygne debout.		
	Revers, carré creux informe.	Æ	3.
N.° 2.	Cygne se soutenant sur une seule patte.		
	R̸. Carré creux, semblable au précédent. . .	Æ	3.
N.° 3.	Même cygne, posé sur ses deux pattes.		
	R̸. Carré creux, divisé par deux lignes diagonales, comme sur les monnaies primitives d'Athènes.	Æ	3.
N.° 4.	Cygne qui a le cou plus court que ceux des types précédens; ce qui le fait plutôt ressembler à une oie.		
	R̸. Même carré athénien.	Æ	3.
N.° 5.	Cygne de forme ordinaire.		
	R̸. Égal au précédent.	Æ	3.
N.° 6.	Cygne au-dessus duquel on voit un lézard tourné la tête en bas; à droite, la lettre H.		

		Métal.	Grandeur.
	℞. Carré creux, divisé en quatre parallélogrammes.	Æ.	3.
N.° 7.	Cygne posé sur une base, et se soutenant sur une seule patte; dans l'aire, même lézard et les lettres Θ A.		
N.° 8.	Autre semblable; mais au-dessous du cygne, est un A.		

J'avais d'abord présumé, d'après l'opinion de Pellerin et celle d'Eckhel, que la ville d'Héraclée de la Syntique avait dû faire frapper les médailles dont je viens de donner la description, plutôt que Camarina de Sicile, comme on l'avait anciennement supposé; mais plusieurs raisons m'ont fait croire qu'elles n'appartiennent pas même à Héraclée. Les cinq premières médailles de ce catalogue présentent un des caractères distinctifs de l'invention de l'art monétaire. Les n.ºs 4 et 5, qui portent le carré athénien, se rangent dans cette classe : il est probable que ces petites monnaies dans leur origine servaient soit à solder des trocs en marchandises, soit à compléter des paiemens faits avec des monnaies, avant d'en devenir positivement les fractions. Les n.ºs 6, 7 et 8 paraissent appartenir à une époque moins ancienne; ces monnaies portent, de plus que les premières, le symbole du lézard, accompagné de lettres initiales qui, à une époque si reculée, ne peuvent être que la désignation des villes où les monnaies avaient été frappées; la lettre H doit être l'initiale du nom d'Eione; les lettres Θ A désignent Thasos, et l'A est la marque d'Amphipolis.

Ces considérations doivent suffire pour faire attribuer toutes ces médailles à des villes du Pangée; car le carré athénien annonce la colonie d'Athènes établie à Eione, et le cygne devait être commun aux villes du Pangée, voisines du lac Cercine.

Nous verrons bientôt, parmi les médailles des catalogues suivans, qu'Amphipolis fit succéder la tête d'Apollon à l'image du cygne. Ce fait achève de prouver que le cygne représenté sur les monnaies de cette ville est réellement un attribut d'Apollon, et par conséquent un emblème caractéristique d'Amphipolis et d'Eione, villes qu'on peut considérer comme n'en formant, en quelque sorte, qu'une seule, sous la domination athénienne.

Pellerin est le premier qui ait attribué à l'Héraclée de la Syntique deux médailles de bronze de son riche cabinet, qu'il regardait faussement comme autonomes. Elles portent le nom d'*Adaius* (ΑΔΑΙΟΥ), suivi d'un monogramme composé de deux lettres, H et P, accompagnées du Σ; d'où il avait conclu que ces lettres signifiaient, les premières, *Héraclée*, et la troisième, *Syntica*. Ce savant n'avait pas eu occasion de remarquer que ces lettres varient sur plusieurs de ces médailles, d'ailleurs semblables aux siennes. S'il eût connu ces variétés, il aurait attribué le nom d'*Adaius* à quelque roi de la Thrace ou d'un pays voisin, que l'histoire n'a pas nommé; et il aurait regardé ces trois lettres comme les initiales de quelque nom de magistrat.

Eckhel, qui a fait mention des deux médailles de Pellerin, ne combat pas le sentiment de cet antiquaire, et de plus il se trompe lui-même au sujet d'un médaillon d'argent que ce dernier attribue à Héraclée de la Lyncestide; Eckhel a préféré Héraclée de la Syntique. Aujourd'hui, chez nos numismates, il n'est plus question de ces deux villes; il s'agit incontestablement d'Héraclée d'Ionie, qui occupait l'un des coteaux méridionaux du mont Latmus : et, en effet, on sait que des pièces de monnaies du module de celles dont nous parlons, et de différens types, se trouvent souvent dans l'Ionie et dans l'Éolide.

DEUXIÈME CATALOGUE,

SUITE DES MONNAIES DU PANGÉE.

Planche VI.

		Métal.	Grandeur.
N.° 9.	Satyre arrêtant une femme par le bras, et lui passant la main sous le menton; dans l'aire on voit trois globules.		
	℞. Carré creux, divisé en quatre parallélogrammes	Æ	5.
N.° 10.	Type semblable au précédent, quant à l'attitude du satyre et aux trois globules; mais dont le carré creux est traversé par deux lignes diagonales (1).		
N.° 11.	Autre à-peu-près semblable		
N.° 12.	Satyre enlevant une femme qui paraît vouloir se défendre.		
	R. Carré creux, divisé en quatre parallélogrammes.	Æ	3.
N.° 13.	Autre semblable	Æ	5.
N.° 14.	Satyre debout, dans une attitude lascive.		
	℞. Carré creux, comme sur la pièce qui précède	Æ	3.
N.° 15.	Satyre accroupi, tenant un rithon.		
	℞. Carré creux, dans le mode athénien.	Æ	3 1/2.
N.° 16.	Satyre enlevant une femme; dans l'aire, les lettres Θ A, initiales du mot *Thasion*.		
	℞. Carré creux, divisé en quatre parallélogrammes (2).		

Les médailles que j'ai attribuées aux Pangéens dans le catalogue précédent (n.os 1 à 8), sont, comme je l'ai dit, de la plus

(1) Dans le cabinet du Roi, ces sortes de monnaies sont au nombre de sept, tandis qu'on en voit quatre dont le carré est divisé en quatre parallélogrammes.

(2) Les Athéniens n'ont jamais contrefait cette monnaie.

petite forme ; celles dont je viens de parler maintenant sont d'une grandeur qui prend le caractère de monnaies émises journellement dans le commerce. Ces pièces sans légende ne représentent plus, comme les précédentes, des animaux symboliques, mais des figures humaines qui annoncent le culte de Bacchus. Au dire d'Appien (1), il y avait auprès de quelques mines du Pangée plusieurs temples consacrés à ce dieu. Ces dernières monnaies sont du nombre de celles qu'une ancienne erreur avait fait regarder comme appartenantes à Lesbos ; je suis autorisé à restituer au mont Pangée celles qui, étant sans légende, représentent des satyres dans différentes attitudes. On ne trouvera pas sans doute superflu que je fasse ici mention de l'origine de cette erreur, qui n'a pas été entièrement détruite.

D'après l'opinion de Goltzius, qui croyait avoir lu sur une médaille représentant un centaure enlevant une femme, le mot ΛΕΣΒΟΥ, et d'après Pellerin, qui s'était aussi persuadé que ce mot se voyait sur une monnaie sembable du cabinet de Paris, Eckhel, averti par moi que ces sortes de médailles ne se trouvaient que dans la Macédoine, invita l'abbé Leblond à rechercher si en effet le mot ΛΕΣΒΟΥ se trouvait sur quelqu'une de ces pièces dans le cabinet du Roi, et il fut reconnu qu'on ne le voyait sur aucune : sur cette réponse, le savant conservateur du cabinet de Vienne déclara ne placer les monnaies de ce genre sous la rubrique de Lesbos que provisoirement, en attendant de nouveaux renseignemens (2).

La médaille n.os 11 et 12 appartienne au culte de Bacchus;

(1) Appian., lib. LIV, cap. XIII.

(2) Bono isthæc animo crediderам, cùm ad me perferuntur clarissimi Cousinerii, quem in proximo Temno laudaveram, litteræ quibus significavit hujus argumenti numos frequenter effodi in Macedoniâ. (Eckhel, tom. II, pag. 50.)

le creux divisé en quatre carrés égaux, paraît avoir été propre aux villes libres du Pangée.

Les n.os 11 et 12 portent le carré creux. Ces deux monnaies ont par conséquent été frappées à Amphipolis ou à Eione.

Les n.os 13 et 14 appartiennent à des villes de l'intérieur du Pangée. Le satyre représenté sur l'une et l'autre est toujours un signe relatif à Bacchus.

Le n.° 16 appartient à l'île de Thasos; c'est ce que nous montrent les initiales Θ A. Cette monnaie porte le carré creux usité dans l'intérieur du Pangée. On pourrait supposer, d'après cela, que les villes de ce pays formaient entre elles une confédération à laquelle les Thasiens avaient été admis, attendu qu'ils étaient propriétaires d'une partie des mines. La quantité de monnaies semblables entre elles, par le type et par le carré, qui se trouvent toujours dans les pays arrosés par le Strymon, peut encore faire croire à la réalité de cette association.

Une autre circonstance nous prouve que la monnaie commune à toutes les villes du Pangée avait obtenu un grand crédit; c'est le soin que les Athéniens prirent à l'imiter.

La monnaie n.° 16 est extrêmement rare; il paraît qu'elle fut frappée peu de temps avant que Brasidas prît la ville d'Amphipolis. Aussitôt que les Lacédémoniens s'en furent rendus maîtres, sous le commandement de ce chef, les Thasiens, devenus les alliés de Lacédémone, ayant recouvré leur autonomie et repris la possession de leurs mines, ne tardèrent pas à perfectionner les coins de leurs monnaies et à les rendre plus décentes; c'est ce que vont nous montrer celles des numéros suivans. Celle du n.° 16 offrait encore le satyre dans une position lascive; celles que Thasos frappa dans sa nouvelle prospérité, sont non-seulement plus décentes et plus soignées pour l'exécution, mais encore entièrement nouvelles pour la plupart.

SECONDE SUITE DES MONNAIES DU PANGÉE ET DE THASOS.

PERFECTIONNEMENT DES MONNAIES FRAPPÉES À THASOS ET À AMPHIPOLIS.

Planche VI.

		Métal.	Grandeur.
N.º 17.	Tête de satyre, à droite.		
	R/. ΘΑ, poisson dans un carré creux, entre deux globules	Æ	2.
N.º 18.	Tête d'une jeune femme, à droite.		
	R/. ΘΑΣ, deux poissons et trois globules dans le même carré	Æ	3.
N.º 19.	Satyre enlevant une femme, dans une attitude moins lascive que sur le n.º 17; à côté de la femme est un poisson semblable à ceux des n.ºs 17 et 18.		
	R/. Carré creux, divisé en quatre parties égales entre elles	Æ	5.
N.º 20.	Même type que celui qui précède; mais à côté de la femme, au lieu du poisson, on voit la lettre A.		
	R/. Carré de même forme que celui du précédent numéro	Æ	5.
N.º 21.	Tête d'Apollon, à cheveux courts, ornée d'un ruban.		
	R/. Carré creux, dans lequel on voit un poisson qui paraît de la nature de quelques-uns de ceux qu'on pêche dans le lac Cercine	Æ	3.
N.º 22.	Sans légende, deux poissons entre deux globules.		
	R. Carré creux, d'une forme lacédémonienne	Æ	3.

Ces six monnaies, dont la quatrième seule est connue, et

ne peut être regardée que comme appartenant à Amphipolis, font apercevoir l'union qui, depuis la conquête, régnait entre les Thasiens et les nouveaux colons d'Amphipolis; même leur accord à faire changer le goût généralement répandu d'admettre l'ancienne monnaie du Pangée et de Thasos; mais cette nouvelle imitation plus perfectionnée se retrouve si rarement, qu'on ne saurait se persuader qu'elle ait pu durer long-temps; on en sera bientôt convaincu par la nouvelle monnaie des Thasiens.

La révolution arrivée en Thrace dans les arts du dessin, pour les monnaies, ne peut appartenir à l'époque où Athènes dominait les mers, et soumettait ses alliés à des contributions onéreuses. Tant que cet état de choses exista, ces peuples durent acquitter leurs charges publiques, et exercer leur commerce avec les anciennes monnaies du Pangée, ou avec les contrefaçons qu'Athènes en avait faites: ce fut sous les Lacédémoniens, possesseurs d'Amphipolis, que cette révolution eut lieu, parce que les nouveaux colons ne pouvaient pas reproduire le carré athénien.

Le n.° 21 peut aussi bien appartenir aux Thasiens qu'aux Amphipolitains, et c'est par cette considération que cette petite médaille ayant les formes primitives, m'a paru devoir prendre place entre les deux époques de la conquête des Athéniens sous Agnon, et de celle des Lacédémoniens sous Brasidas.

L'usage des monnaies qui méritent le titre de primitives, et qui fut si nécessaire dans l'origine du mouvement commercial de la Grèce, ne put être négligé chez des insulaires dont tant d'écrivains ont vanté les richesses. Les Macédoniens en avaient déjà fabriqué de semblables avant Alexandre I.er, et les Athéniens, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, avaient eu aussi leurs petites roues de forme primitive. Ces exemples, que je pourrais multiplier, prouvent de plus en plus que l'association pan-

géenne eut aussi une monnaie semblable, en adoptant le type du cygne.

La concorde qui s'établit entre Lacédémone et Thasos (résultat des conquêtes des premiers dans la Thrace), se manifeste déjà par les n.os 16 et 17, qui, comme le n.° 20, sont marqués des deux côtés. Quant aux n.os 18 et 19, qui présentent encore une imitation de l'ancien type pangéen, on les trouve aujourd'hui si rarement dans la Thrace et dans la Macédoine, qu'on ne saurait penser que leur fabrication eût pu se maintenir encore long-temps dans le commerce intérieur. Leur rareté, ainsi que la beauté du travail, portent à croire qu'une nouvelle monnaie faisait tomber en désuétude des coins qui avaient tenu le premier rang dans tous les pays qui entouraient le Pangée.

Revenue à son premier état de prospérité, l'île de Thasos reprit non-seulement son commerce et l'exploitation de ses richesses minérales, mais encore une nouvelle domination sur le continent, en s'emparant de la position de Crénidès, et sans doute de la ville de Datos. Bien que ce dernier fait que M. Raoul-Rochette a savamment et particulièrement discuté (1), mérite d'occuper l'attention, je ne persiste pas moins à croire que les Athéniens n'entrèrent jamais à Datos; et en m'appuyant sur Diodore de Sicile, je dirai, avec lui, que ce fut seulement dans la première année de la CV.e olympiade, que Datos tomba au pouvoir des Thasiens. (2). Il serait bien curieux de savoir si ce n'est pas sur les Satres d'Hérodote que les Thasiens firent cette conquête.

Quoi qu'il en soit, ces derniers ne tardèrent pas à se donner une monnaie principale, qui fut reçue par tous les peuples voi-

(1) *Histoire des Colonies grecques*, tome IV, pag. 7 et suiv.

(2) Diod., lib. CXVI, cap. III.

sins, et que plusieurs d'entre eux, la plupart encore barbares, cherchèrent à imiter; elle présente les divinités les plus honorées dans l'île, Bacchus et Hercule. Je n'en donnerai pas ici la description, la gravure du n.° 22 y suppléant : il faut néanmoins observer que bien peu d'exemplaires de ce plagiat sont conformes à celui qu'offre la gravure; les autres ne sont que les imitations les plus barbares, et ne sont décrites dans les recueils que sous la qualification de *plagiæ barbărorum*, c'est-à-dire contrefaçons du plus mauvais genre de gravure.

Cette monnaie, qui prend la forme du médaillon, ou tétradragme, n'est pas la seule qui fut frappée à l'époque de la restauration de la liberté de l'île de Thasos; une autre de même poids, mais d'un travail plus parfait, l'accompagne dans nos collections; cependant elle n'est pas à la place qui lui convient.

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur la primauté de fabrication entre ces deux médailles; en général, la préférence est pour la seconde, sans doute à cause de la plus grande perfection de l'art qui la distingue; mais en jetant les yeux sur celle qui eut tant de mauvais imitateurs, on peut se convaincre qu'elle fut la première à remplacer dans le commerce local celles du Pangée, et par conséquent celles de Thasos.

Ce qui fait, à mon avis, pencher la balance pour le n.° 22, s'aperçoit principalement dans le sujet. Il annonce une circonstance impérieuse, accompagnée d'un acte religieux, solennel, qui change le système monétaire comme le système politique des Thasiens. Ceux-ci, délivrés d'une servitude insupportable, offraient à leurs dieux protecteurs, et surtout à Hercule sauveur, ΗΡΑΚΛΕΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ, l'hommage de leur reconnaissance. Ces actes de piété, qu'il est plus facile de concevoir que d'expliquer, s'adressaient aussi à Sparte, où le même dieu était très-honoré.

Le sujet d'une monnaie si expressive fut donc employé au temps de la délivrance des Thasiens ou très-peu après. Le style de la seconde, n.° 23, me paraît, au contraire, fort éloigné de cette époque, et indique que l'émission se rapproche du règne de Philippe, père d'Alexandre : pour que l'on puisse en juger, j'ai fait graver, à la fin de la même planche, une des monnaies d'argent de ce roi, qui servira d'objet de comparaison. Voyez le n.° 24.

Je reviens aux n.os 22 et 23, qui offrent des têtes de Bacchus, dont l'une est barbue, et l'autre sans barbe. Cette variété sépare, par un culte nouveau, la création des deux monnaies : je trouve de plus une plus grande simplicité de composition dans la première que dans la seconde; dans l'une, on ne remarque jamais aucun symbole; dans l'autre, ils ne manquent jamais, et sont très-variés ; on y remarque, deux fois surtout, le lézard des monnaies d'Eione, ce qui n'est ici nullement indifférent, et qu'on peut reconnaître dans le catalogue de M. Mionnet, tome II, page 434, aux n.os 17 et 22.

En terminant ce chapitre, je ferai observer que, si Thasos a tardé à émettre ses monnaies particulières et souscrites de son nom propre, c'est qu'elle avait pu suppléer à ce défaut par son association au gouvernement pangéen ; association prouvée par la médaille n.° 15, et par des faits irrécusables, mais dont les détails mèneraient trop loin.

Passons aux monnaies des Bisaltes et des Crestoniens, non moins intéressantes que celles du Pangée.

CATALOGUE DE MONNAIES

DE LA BISALTIQUE ET DE LA CRESTONIE.

Quelques-unes des monnaies dont je donne ici le catalogue ont été, comme celles du Pangée, faussement attribuées à Lesbos. Elles se distinguent cependant de ces dernières par les types et par les légendes, en ce que celles de Lesbos sont en général toutes anépigraphes, et qu'on voit au contraire sur la plupart de celles de la Bisaltique et de la Crestonie des légendes complètes.

Je divise ces dernières en trois classes, savoir, les autonomes, celles des rois, et celles de la ville de Trailium, regardées jusqu'à présent comme incertaines, et que je crois appartenir à la Bisaltique.

Planche V.

N.° 1. Centaure tourné à gauche enlevant une femme.

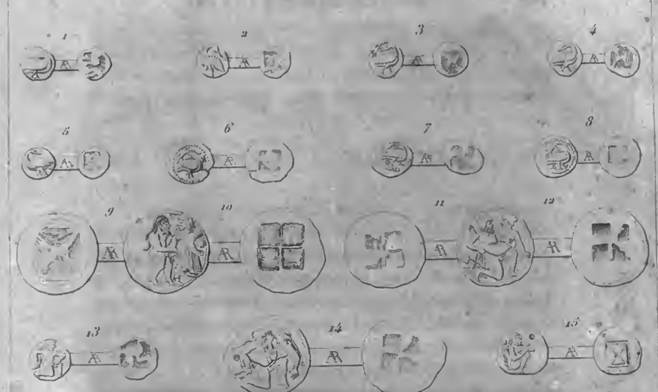
℞. Carré creux informe................ Æ grandeur 4.

N.° 2. Centaure tourné à gauche, un genou à terre, les deux bras élevés, et dont la main droite tient un globe.

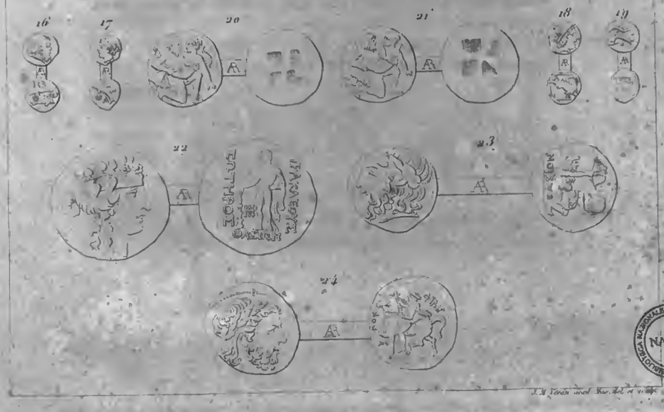
℞. Carré creux, semblable au précédent.. Æ gr. 4.

N.° 3. Cheval debout, tourné à droite; dans l'aire, au-dessus du cheval, une feuille de lierre,

MÉDAILLES FRAPPÉES DANS L'INTERIEUR DU MONT PANGÉE, & IMITÉES PAR LES ATHENIENS, A EIONE.



MÉDAILLES DU MONT PANGÉE PERFECTIONNÉES PAR LES THASIENS, & PAR LES AMPHIPOLITAINS.



J. B. Tardieu aîné Grav. del. et sculp.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

MÉDAILLES PRIMITIVES FRAPPÉES DANS LE MONT BERTISCUS

Sans légendes.

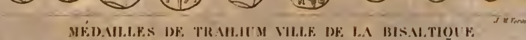
1 2 3 4 5

Avec des légendes.

6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16

Suite du Catalogue de la Planche VI.

17 18

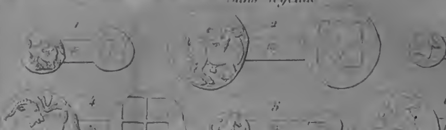


MÉDAILLES DE TRAILIUM VILLE DE LA BISALTIQUE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Sans legende

1 2 3



4 5 6

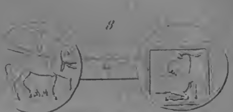
Avec legende

7



d'Amyntas premier

8



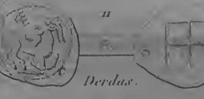
Alexandre premier.

9



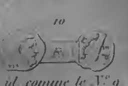
Perdiccas II.

11



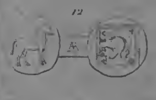
Derdas.

10



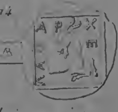
id. comme le N.° 9

12

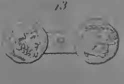




14

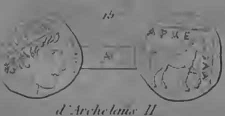


13



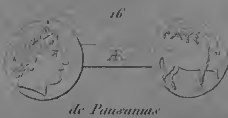
d'Archelaüs premier.

15



d'Archelaüs II

16



de Pausanias

Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III Napoli

J.M. Grim. ... del. et sculp.

MONNOIES PRIMITIVES DES ROIS DE MACÉDOINE.

℞. Carré creux macédonien, divisé en quatre carrés égaux, plus régulier que le précédent. . Æ grandeur 3.

N.° 4. Homme nu, coîffé du bonnet macédonien, debout et armé de deux lances, placé derrière un cheval bridé seulement et marchant.

℞. Carré creux, divisé en quatre carrés égaux. . . . . Æ gr. 8.

Cette médaille, que je place parmi les primitives de la Bisaltique, a, par le volume, le poids et le genre de travail, beaucoup de rapport avec celle du n.° 3.

N.° 5. Cavalier armé de deux lances.

℞. Carré macédonien. . . . . Æ gr. 3.

N.° 6. ΟΡΕΣΚΟΙΝ, rétrograde. Homme nu, sans barbe, coîffé du piléus, tenant deux lances; paraissant retenir par une bride l'un des deux bœufs qu'il conduit; dans l'aire, le calice d'une fleur.

℞. Grand carré macédonien. . . . . Æ gr. 8.

N.° 7. ΟΡΡΗϽΚΙΟΝ, rétrograde; homme nu et barbu, coîffé du piléus, armé de deux lances, entre deux bœufs dont il paraît retenir celui qui est à sa gauche.

℞. Carré macédonien, plus grand que le précédent. . . . . Æ gr. 8.

N.° 8. Sans légende: centaure barbu, enlevant une femme.

℞. Carré macédonien. . . . . Æ gr. 6.

N.° 9. ΩΡΗϽΧΙΩΝ, rétrograde; centaure dans la même attitude et la même action.

℞. Carré macédonien.................. Æ gr. 3.

N.° 10. ΩΡΗΣΚΙΩΝ, jeune homme nu, coîffé du piléus, devant un cheval qui se cabre et qu'il retient par la bride.

℞. Carré comme celui qui précède......... Æ gr. 4.

N.° 11. ΩΡΗΣΚΙΩΝ rétrograde; centaure comme les précédens.

℞. Casque panaché, dans un carré......... Æ gr. 4.

N.° 12. ΛΕΤΑΙΩΝ, rétrograde.

℞. ΛΕΤΑΙΩΝ, même casque............. Æ gr. 5.

N.° 13. ΛΕΤΑΙΩΝ, même type du centaure, un genou à terre et enlevant une femme.

℞. Même casque que le précédent, dans le carré................................ Æ gr. 5.

Il y en a une autre, publiée par Combe, avec la légende d'un seul côté. Cet auteur l'a attribuée à Lesbos.................................Æ gr. 5.

Parmi ces médailles, quelques-unes ont des rapports avec celles du Pangée, d'autres avec celles de la Macédoine.

Le n.° 1, qui est en or, est une médaille remarquable en ce qu'elle est unique dans ce métal pour la Grèce en général, et pour l'époque à laquelle elle appartient. Cette médaille est dans la collection de M. Borell, négociant anglais de Smyrne, qui l'a transportée à Londres. Son existence est un vrai phénomène, surtout pour la Thrace, la Bisaltique et la Macédoine.

Ce ne fut que sous le règne de Philippe II qu'il circula dans ces divers pays des monnaies d'or de fabrique macédonienne.

Le type du centaure tenant un globe, imprimé sur la monnaie d'argent du n.° 2, qui est sans légende, est très-rare.

Les divers peuples du mont Bertiscus s'approprièrent le centaure, et ils l'ont souvent reproduit, mais avec des légendes.

La médaille du n.° 4, qui est également sans légende, me paraît un plagiat de la monnaie d'Alexandre I.er, ou de celle d'Amyntas II, son père, ou bien de celle de quelqu'un de leurs prédécesseurs dont la monnaie était encore sans légende. Cette médaille est sans doute venue de la Bisaltique, si nous en jugeons par celle du n.° 17, avec laquelle elle a la plus grande ressemblance, et qui porte la légende *Bizalticon*. J'aurais pu faire aussi mention de celle que cite Beger (1), portant la légende ΒΙΣΑΛΤΙΩΝ, mais elle m'a paru suspecte.

Il me reste à parler des n.os 11, 12 et 13 de la même planche, et qui présentent des casques panachés semblables entre eux.

Le n.° 11 est de la ville d'Oreschia, les n.os 12 et 13 appartiennent à Lété.

Le casque de ces médailles, entièrement semblable à celui des monnaies de Perdiccas II et d'Archelaüs I.er, paraît désigner un fait qui aurait intéressé à diverses époques les Macédoniens et les habitans du Bertiscus.

Les rois de Macédoine, qui voulaient avoir constamment pour alliés les Bisaltes et les Crestoniens, durent renouveler leurs traités avec eux à chaque règne. Il est vraisemblable que, sous Perdiccas II et sous son fils Archélaüs, le serment réciproque fut prêté successivement par les deux rois sur un casque qui aurait dans ce cas inspiré un grand respect aux trois nations contractantes, et ce casque ne pouvait être que celui de

(1) *Spicilegium antiquitatis*, pag. 32.

Caranus. On n'ignore pas que les anciens, pour rendre leurs traités plus solennels, juraient d'en maintenir fidèlement l'exécution sur les monumens pour lesquels ils avaient le plus de vénération. Homère fait jurer Agamemnon sur le sceptre de son ancêtre Pelops. Dans un traité d'alliance entre les Bisaltes, les Crestoniens et le roi Perdiccas, celui-ci aura juré d'observer ce traité sur le casque du conquérant de la monarchie macédonienne, et Archelaüs son fils aura suivi cet exemple. Tite-Live nous enseigne que les rois de Macédoine prêtaient leurs sermens sur les armes de Caranus (1). Il est naturel de penser que les descendans de ce prince avaient conservé et consacré les armes auxquelles ils devaient la conquête de leurs états.

On peut remarquer que la plupart de ces médailles n'ont point de légende, ce qui semble annoncer qu'elles ont été frappées dans des solennités publiques, pour être distribuées au peuple.

Il me reste à observer, au sujet de ce casque, qu'étant représenté de la même forme sur les monnaies d'Oreschia et sur celles de Lété, il doit s'en suivre que ces deux peuples agissaient habituellement de concert, lorsqu'il était question de faire des traités d'alliance avec les rois de Macédoine, et que, par conséquent, Oreschia était une ville du Bertiscus.

Si on supposait que les cinq monnaies qui portent la même légende appartiennent à l'Orestide, située dans la Macédoine supérieure, cette classification ne serait pas seulement douteuse, elle serait encore contraire à toute espèce de probabilité, puisque ces médailles se découvrent toujours sur la frontière occidentale de la Thrace, et que le mot ΩΡΗΣΚΙΩΝ ne peut pas être pris grammaticalement pour ΩΡΗΣΤΙΩΝ; d'ailleurs, l'Ores-

(1) Tit.-Liv.

tide, constamment soumise à des rois, ne frappait aucune monnaie comme province indépendante.

Ces monnaies ne peuvent pas non plus appartenir, comme on l'a dit, à la ville d'Orestia, située sur l'Ebre, et qui, sous Adrien, prit le nom d'*Hadrianopolis*. La difficulté serait d'ailleurs toujours la même pour les reconnaître; il faut donc adopter d'autres idées auxquelles ces dernières monnaies nous conduisent. Aujourd'hui que nous pouvons comparer ensemble les pièces qui portent le nom de *Lété* et celles où se voit le nom d'*Oreschia*, dont quelques-unes présentent les mêmes types et le même style, nous ne saurions nous refuser à croire que ces monnaies n'aient été frappées par deux nations très-voisines l'une de l'autre et habituellement confédérées; nous sommes par conséquent obligés de fixer nos regards sur la Crestonie, pour y trouver une ville qui ait porté le nom d'*Oreschia;* et, quoique les anciens ne la nomment pas, il est certain qu'elle a existé, puisque nous possédons des preuves matérielles de ce fait.

L'existence des médailles de Lété et d'Oreschia nous prouve que les Bisaltes et les Crestoniens étaient des peuples libres, et nous pouvons aussi être certains que cet état de liberté fut quelquefois troublé, dans les deux pays, par l'inquiétude des peuples barbares du voisinage, qui vivaient presque toujours sous le régime républicain; et nous verrons bientôt que ces peuples eurent parfois des rois.

La ville de Lété devait être la capitale de la Bisaltique, puisqu'elle avait le droit de faire frapper des monnaies.

Quant à la ville d'*Oreschia*, les monnaies qui en portent le nom m'ont paru nous la faire connaître, d'autant plus que cette ville, ainsi qu'on le voit sur le catalogue qui va suivre, en fit frapper de semblables à celles de Lété; circonstance qui me paraît concluante pour signaler deux départemens différens et

voisins l'un de l'autre. *Oreschia* devait se trouver sur la première des routes que j'ai suivies pour me rendre de Salonique à Serrès, et je ne doute pas que les ruines de cette ville ne soient celles que j'ai parcourues sur un grand plateau entouré de quelques pans d'anciens murs. Oreschia paraît avoir été placée en cet endroit et avoir défendu le défilé de Lahana, au haut duquel se trouvait la ville de Crestone.

Nous voyons dans tout cela que la Bisaltique et la Crestonie étaient des républiques souvent fédérées entre elles, et formaient deux états différens.

Il n'y a pas long-temps que les deux médaillons, n.os 6 et 7, portant l'un et l'autre le nom d'*Oreschia*, sont connus. Le premier a été publié par M. Mionnet, dans le troisième supplément de son catalogue, planche VIII, n.° 2. Cette pièce se trouve au cabinet du Roi. Le second de ces médaillons m'a été communiqué par M. de Cadalvenne, qui en a rapporté une empreinte de Londres, prise dans le cabinet de M. Borell.

On remarque dans ces deux pièces deux variétés singulières, soit dans l'orthographe, soit dans la forme des lettres. Le médaillon de Paris offre deux R primitifs et un H pour un E, un sigma arrondi ou luné et rétrograde. Celui de Londres ne présente qu'un seul R, un E au lieu d'un H et le sigma très-ouvert et rétrograde, comme celui de Paris. Mais la dernière syllabe des deux légendes est la même; elle se compose d'un omicron et d'un N; ce sont ces lettres finales qui en démontrent l'antiquité.

L'omicron est, comme on sait, un archaïsme; il tenait lieu de l'oméga et de la diphtongue OV, surtout au génitif pluriel d'un nom quelconque, comme dans APXEΛAO pour APXEΛAOV, et comme dans ΣVPAKOΣION pour ΣVPAKOΣIΩN.

Toutes ces observations, auxquelles donnent lieu les deux

médailles dont je viens de parler, n.os 6 et 7, semblent indiquer l'époque de leur fabrication. Il ne faut pas remonter plus haut que le règne de Perdiccas II ou celui d'Archélaüs I.er, son fils, pour reconnaître que les monnaies de la Bisaltique et celles de la Crestonie, qui portent des légendes sans abréviation, sont du même temps.

Si nous ajoutons foi à Platon, à Thucydide et à Athenée, ce fut sous le règne d'Archélaüs I.er, parvenu au trône vers l'an 412 avant notre ère, que le goût des arts et des sciences commença à se répandre dans la Macédoine, et ce goût exerça dès ce moment une notable influence sur les institutions qu'Archélaüs s'appliqua à introduire dans ses états. La monnaie se ressentit de ces améliorations. Jusqu'alors elle n'avait présenté que les lettres initiales des noms propres : Archélaüs voulut que le sien y fût inscrit en entier. Je conclus de ce fait qu'il n'est pas présumable que les Bisaltes et les Crestoniens, peuples qui se montraient peu versés dans les arts, aient devancé Archélaüs dans cet usage de graver sur la monnaie un nom en entier. On doit donc tenir pour certain, à ce qu'il me semble, que les deux médailles dont il est question et qui présentent une légende complète, ne sont pas d'une fabrication antérieure au règne d'Archélaüs; et si, d'un autre côté, elles ne sont pas contemporaines, l'omicron empêche de supposer qu'elles soient de beaucoup postérieures. Les médailles de la même ville d'Oreschia, que j'ai citées sous les n.os 9, 10 et 11, et qui portent l'oméga, ainsi que celles de Lété, paraissent appuyer ma conjecture. Ces dernières monnaies offrent toutes un carré creux, ce qui prouve qu'elles ne peuvent pas s'éloigner beaucoup du règne d'Archélaüs, qui l'a constamment conservé.

Malgré ce que je viens de faire remarquer, d'après des auteurs graves, que le goût des arts et des sciences ne s'intro-

duisit dans la Macédoine que sous Archelaüs I.er, il me paraît qu'on ne saurait adopter cette idée sans modification. Archelaüs a bien pu contribuer à l'amélioration des routes, à une meilleure discipline dans ses troupes, et généralement perfectionner le système de l'administration; mais nous voyons par les monnaies d'Amyntas I.er et par celles de son fils Alexandre, que ces princes avaient déjà de bons graveurs monétaires. On peut en juger par les monnaies de ces deux rois et par celle de Perdiccas II, père d'Archelaüs, qui fut le premier à faire graver, en très-beau style, la tête d'Hercule barbu sur la monnaie des rois de Macédoine.

CATALOGUE DE MONNAIES

QU'ON PEUT SUPPOSER AVOIR ÉTÉ FRAPPÉES PAR DES ROIS DE LA BISALTIQUE ET DE LA CRESTONIE.

HÉRODOTE nous apprend que les Bisaltes et les Crestoniens, au temps de la guerre des Mèdes contre les Grecs, avaient un roi qui gouvernait les deux pays limitrophes (1); et nous savons aussi, par Thucydide, que les Odomantes et les Édoniens, qui paraissent avoir été des peuples libres, furent parfois gouvernés par des rois. Ce dernier historien nomme chez les Édoniens un Pittacus que les enfans de Goaxis et sa femme Brauro tuèrent à Myrcine; et il ajoute que cette ville édonienne se dévoua aux Lacédémoniens qui combattaient dans ces cantons pour favoriser la défection des alliés d'Athènes (2).

Peu après, le même auteur cite Pellès, roi des Odomantes, qui embrassa le parti contraire, en se déclarant pour Cléon, général qui arrivait d'Athènes, dans la vue de reprendre Amphipolis. Or, si des peuples tels que les Édoniens et les Odomantes, semblables entre eux par leurs coutumes et leurs mœurs, et qui les uns et les autres habitaient des pays monta-

(1) Herodot., lib. VIII, cap. CXVI.
(2) Thucyd., lib. V, cap. VI.

gneux, si ces peuples, dis-je, pouvaient être soumis par intervalle à un gouvernement monarchique, on ne saurait s'étonner que la Bisaltique et la Crestonie aient éprouvé de semblables révolutions : ces faits m'autorisent à placer ici des monnaies qui me paraissent pouvoir être attribuées à deux rois de ces deux nations, dont l'un se nommait Alexandre, et l'autre Mosseo. Voici la description de ces médailles:

Suite de la Pl. V.

N.° 14. Un homme marchant à droite, la tête couverte du chapeau macédonien, vêtu de la chlamyde, tenant de la main droite son cheval, et portant horizontalement deux lances de la gauche; derrière est un croissant.

	Métal.	Grandeur.
℞. Carrés l'un dans l'autre, dont celui du milieu est en saillie, et divisé en quatre parties égales, pareillement carrées; sur le carré extérieur on lit : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ.	Æ	9.

Il y a dans le cabinet du Roi un exemplaire semblable au n.° 14, qui présente, au lieu d'un homme à pied, un cavalier comme sur la monnaie d'Archélaüs, et tenant aussi deux lances.

N.° 15. Même type de l'homme qui est derrière le cheval, et prêt à le monter.

℞. ΜΩΣΣΕΩ, écrit sur le carré extérieur. .	Æ	3.

N.° 16. Autre presque semblable, mais où l'arrangement des lettres présente le mot ainsi disposé,

ΩΣΣΕΩΜ.	Æ	3.

Le n.° 14 a jusqu'à présent pris place parmi les monnaies primitives de la Macédoine; cependant ces pièces, par leur

dimension, leur poids et la rudesse du travail, m'ont paru frappées beaucoup plus tard, dans le mont Bertiscus; du moins leur rapport avec le n.° 4, monnaie primitive de ce pays, me le fait présumer.

Il est à remarquer que l'antiquité n'offre des monnaies d'un si grand module et d'un travail si lourd que dans cette contrée; il serait possible, d'après cela, qu'elles eussent été frappées pour un prince qui aurait régné dans le mont Bertiscus, sur l'un des deux peuples dont nous parlons, ou sur les deux en même temps. Pour multiplier les objets de comparaison relativement à la grandeur de quelques-unes des pièces contenues dans la même planche V, j'ai jugé convenable d'ajouter à cette planche la médaille si rare et si extraordinaire du cabinet de Hunter, dont la légende porte : ΒΙΣΑΛΤΙΚΟΝ, et qui pèse 448 grains; tandis que celles qui portent le nom d'ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ pèsent à peu près de 15 à 18 grains de moins seulement. Cette médaille est celle du n.° 16.

La légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ, en toutes lettres, donne lieu à une observation, que je crois neuve, sur les monnaies primitives des rois de la Macédoine : c'est que ces monnaies n'indiquent jamais le nom du roi sous lequel elles ont été frappées. Celles dont nous parlons ne peuvent appartenir à Alexandre I.er, qui régnait à une époque où les médailles, en général, offrent bien rarement des lettres, et où celles de la Macédoine n'en portent jamais, ainsi qu'on peut s'en convaincre sur la planche VI, depuis le n.° 1 jusqu'au n.° 6.

Ce fut vraisemblement Amyntas I.er, père d'Alexandre I.er, qui introduisit dans ses états l'usage des monnaies portant des lettres qui désignent des noms propres : ce roi, en ajoutant aux types employés par ses prédécesseurs la lettre A, releva de plus en plus l'idée de sa puissance, et il donna en même temps à sa

monnaie un crédit plus sûr et plus étendu. Voyez le n.° 7, où se trouve la lettre A.

Par ce que nous venons d'exposer, on voit combien il eût été difficile, peu convenable, et même contraire à l'esprit de la religion, que le fils d'Amyntas eût conçu l'idée d'aller plus loin que son père, en plaçant son nom en entier sur sa monnaie. On n'y voit réellement, par le n.° 8, que les lettres ΑΛ, sous les jambes d'un cheval, monté par un cavalier macédonien, type conforme à celui qu'avait adopté Amyntas, en faisant en même temps usage, au revers de cette pièce, de la chèvre qui est sur le point de se coucher n.° 8.

Perdiccas, second fils et successeur d'Alexandre, fit un nouveau pas : il plaça sur sa monnaie les trois premières lettres de son nom, ΠΕΡ, et même ΠΕΡΔΙΚ. Deux médailles du cabinet de Paris nous offrent ces deux légendes : on les trouvera aux n.os 9 et 10.

Jusqu'à présent nous ne connaissons aucune médaille de grande forme, comme celles d'Amyntas et d'Alexandre son fils, qui appartienne au même Perdiccas; mais il est permis d'espérer qu'on en découvrira tôt ou tard quelqu'une, puisque nous en possédons de pareilles du père et du fils.

La première des deux médailles de Perdiccas II, de petite forme, dont je viens de parler, nous présente un type nouveau dans la série des anciennes pièces de monnaies macédoniennes : c'est la tête d'Hercule barbu, tel qu'on le voit représenté jusque sous le règne d'Amyntas III, et plus souvent sans barbe, sous Perdiccas III, Philippe II, et sous son fils Alexandre.

La seconde de ces petites monnaies offre au revers un casque à mentonnière et à aigrette, dont j'ai déjà fait mention plus haut et dont je donne le dessin au n.° 10.

Perdiccas II paraît avoir eu beaucoup de débats, pour la suc-

cession au trône de son père, avec ses deux frères Philippe et Derdas. Ses discussions avec eux étaient entretenues par les Athéniens, avec qui il s'était brouillé pour s'allier avec Lacédémone; et nous savons par Thucydide que ces contestations attirèrent dans la Macédoine la plus forte armée de Thraces qu'on y eût jamais vue (1).

Pendant ces troubles, Derdas avait conservé sa principauté de l'Ématie, et il est vraisemblable qu'il y fit frapper une monnaie : elle se distingue par un monogramme composé des lettres ΔΕΡΔ. Derdas, qui était en révolte contre son frère, peut avoir voulu faire en cela un acte de royauté; ce fait est d'autant plus croyable, que la vice-royauté de l'Ématie ne donna jamais le droit de monnaie. Xénophon parle d'un autre Derdas, frère d'Amyntas III, postérieur à celui dont il s'agit, et de qui nous ne possédons aucunes médailles, quoiqu'il administrât l'Ématie comme auxiliaire du roi son frère (2).

Archélaüs ne plaça sur sa monnaie que la légende ΑΡΧΕ., comme on peut le remarquer sous le n.° 11, qui représente la partie antérieure d'un loup dévorant une proie, et plus souvent ΑΡΧΕΛΑΟ., ainsi qu'on le voit sur la grande médaille qui est au cabinet du roi, et sur la petite pièce où se trouve le casque dont j'ai parlé au sujet du serment qu'on était alors dans l'usage de prêter sur les armes de Caranus. (Voyez Tite-Live). C'est à cet Archélaüs que se termine la gradation successive des légendes abrégées dont je viens de parler.

Du reste, je ne finirai pas l'article d'Archélaüs sans dire mon opinion sur une médaille qui présente ce nom, et où l'on voit

---

(1) Thucyd., lib. II, cap. XCIV.

(2) Xénophon, *Guerres grecques*, traduction de Gail, tom. V, liv. V, chap. II, pag. 504 et suivantes.

d'un côté la tête d'Apollon à cheveux courts, ceinte d'un strophium, et, au revers, un cheval nu dans un carré creux. Je pense que cette monnaie est d'Archélaüs, fils naturel d'Amyntas III. Il y a lieu de croire que ce jeune prince, de concert avec ses frères Aridée et Ménélaüs, fit frapper cette monnaie pour favoriser son projet d'usurpation. Les caractères de cette pièce me paraissent appuyer ce jugement; car, premièrement, la tête d'Apollon à cheveux courts ne se présente sur aucune médaille d'Archélaüs, fils de Perdiccas II, ni d'Aëropus, ni d'Amyntas II, ses contemporains les plus voisins; la monnaie dont nous parlons est, en second lieu, d'un poids inférieur à celle d'Archélaüs, fils de Perdiccas, et d'une forme différente; troisièmement, le cheval qu'on voit au revers dans un carré creux est le type ordinaire d'Amyntas III, père de cet Archélaüs; quatrièmement, cette médaille est d'une si excessive rareté, quoique notre cabinet royal en possède trois exemplaires, qu'on ne la peut voir dans aucune des collections de l'Europe, et que je ne l'ai moi-même jamais rencontrée dans la Macédoine. Enfin, cette médaille ressemble entièrement, des deux côtés, à une autre bien rare de Pausanias, qui ne régna que très-peu de temps pendant la tutelle d'Eurydice, veuve d'Amyntas III. Ce sont ces motifs qui me portent à la donner à cet Archélaüs, fils d'Amyntas III, lequel ne fut roi, ou ne prétendit l'être, qu'à l'époque où il pouvait considérer Philippe lui-même comme un usurpateur.

Je ne passerai pas sous silence la dissertation très-érudite que le savant père Froelich a publiée à Vienne, sur le médaillon d'Archélaüs I.er (1), dans laquelle il s'attache à nier qu'il ait-

(1) Froelich., *Regum vet. num.*, pag. 8.

existé un second Archélaüs. Celui que je cite est le second usurpateur qui ait pu s'arroger le droit de faire frapper des monnaies à son coin, pour être distribuées à un parti qui le favorisait.

Quant aux n.os 15 et 16, qui portent la légende ΜΩΣΣΕΩ ou ΩΣΣΕΩΜ, plusieurs personnes, guidées par l'insertion des lettres dans le double carré, ont cru que l'M de la légende était toujours la lettre finale du mot, et qu'il fallait lire ΩΣΣΕΩΜ. Ce mot d'ΩΣΣΕΩΜ leur a paru le génitif du nom des habitans d'une ville qui aurait porté le nom d'Ossa. Cette opinion ne peut être autorisée que par la géographie de Ptolémée, qui cite cinq villes dans la Bisaltique, savoir: Arolus, Euporia, Calliteræ, Berta et Ossa. Les villes nommées par Ptolémée étaient en effet de la confédération bisaltique, mais Lété en était la capitale, et cette qualité de capitale, qui l'autorisait à frapper des monnaies au nom de toute la contrée, privait de ce droit les villes secondaires. Enfin, la terminaison en ΩΜ, qui se rend en latin par VM et qui peut convenir à cette langue, est repoussée par l'euphonie grecque.

D'après cela, je proposerais, comme une conjecture, de lire, sur chacune des légendes : ΜΩΣΣΕΩ, nom qui pourrait être celui d'un roi ou d'un magistrat de la nation barbare des Thraces.

CATALOGUE DE MONNAIES INCERTAINES

QUI PORTENT LE NOM DE TRAILIUM,

VILLE QUE J'ATTRIBUE A LA BISALTIQUE.

Nous possédons, dans divers cabinets, cinq monnaies différentes, qui portent le nom d'une ville nommée *Trailium;* ces monnaies ont eu le même sort que celles d'Oreschia, c'est-à-dire qu'elles n'ont point obtenu une place géographique certaine dans nos collections, par la raison que les anciens auteurs n'ont pas parlé de la ville de *Trailium.* Je viens néanmoins de démontrer que la ville d'Oreschia devait appartenir aux Crestoniens. Je me propose maintenant de prouver que Trailium était une ville de la confédération bisaltique, et que, dans une occasion facile à déterminer, elle fut assez puissante pour s'isoler de cette ligue et devenir libre.

Par une suite d'observations locales, je me suis convaincu, dans mes premiers voyages, que les médailles de bronze de *Trailium*, qui portent la tête de Mercure à la face principale, et le *balaustium* au revers, provenaient toutes du nord de la Bisaltique, c'est-à-dire des pays situés depuis les ruines d'Amphipolis jusqu'à Nigrita; mais il ne m'était jamais arrivé de m'en procurer d'argent; leur existence aujourd'hui reconnue est un signe plus certain que cette ville était devenue indépendante.

M. Mionnet, dans le troisième supplément de son catalogue (page 172), en a publié une de ce métal, qui se trouve dans la collection du baron de Chaudoir, gentilhomme polonais, possesseur d'un beau cabinet de médailles grecques, et très-versé dans la science numismatique. Depuis lors, M. de Cadalvène, qui a voyagé en Turquie, en a vu d'autres dont il s'est procuré des empreintes dans le cabinet de M. Borell, et il me les a communiquées. En voici la description; j'y joins celles qui étaient déjà connues en bronze, et qui se trouvent gravées à la fin de la planche V de ce volume :

		Métal.	Grandeur.
N.º 1.	Grappe de raisin.		
	℞. ΤΡΑΙ en deux lignes, dans une croix. . .	Æ	2.
N.º 2.	Épi de blé.		
	℞. ΤΡΑΙ dans une croix, comme la précédente.	Æ	2.
N.º 3.	Tête de Mercure, ornée du pétase.		
	℞. ΤΡΑΙ dans une aire carrée, divisée par une croix	Æ	3.
N.º 4.	Même tête.		
	℞. ΤΡΑΙΛΙΟΝ, fleur de balaustium, dans l'aire grappe de raisin.	Æ	3.
N.º 5.	Autre, avec un croissant.	Æ	2.

Si, par des observations locales souvent réitérées, j'ai pu acquérir la connaissance des lieux où l'on découvre journellement les monnaies qui appartiennent à Trailium; si j'ai pu me convaincre qu'il ne faut pas s'éloigner d'Amphipolis ou de la partie du nord de la Bisaltique pour les trouver, ces mêmes circonstances ont dû me conduire à la découverte de cette ville elle-même; or, je pense que l'ancienne *Trailium* est la ville

nommée aujourd'hui *Nigrita*, située à quatre lieues de Serrès et à six lieues d'Amphipolis, sur des coteaux d'un grand produit.

L'état toujours prospère de cette ville annonce la richesse dont elle a dû jouir dans l'antiquité. Elle est encore, comme Serrès, le point central du commerce de ses environs. Les Athéniens durent, par conséquent, attacher de l'importance à s'en faire une alliée.

Par l'inspection de ses monnaies, tant d'argent que de bronze, on juge que la fabrication n'en est pas antérieure aux premières monnaies que fit frapper Amphipolis, comme colonie d'Athènes; il est même aisé d'apercevoir que les unes et les autres sont du même temps, et il doit résulter de cette coïncidence que la même cause a donné à chacun des deux peuples le moyen d'obtenir l'autonomie : c'est donc dans la politique d'Athènes qu'il faut chercher l'origine de ce nouvel état de choses.

Cette dernière ville, en fondant sa colonie d'Amphipolis, avait eu de vastes projets de domination sur toutes les contrées qui avoisinaient cette place. Intimidée sans doute par la confédération des Bisaltes et des Crestoniens que soutenait la Macédoine, Athènes dut s'appliquer à les affaiblir en leur enlevant une ville qui faisait leur principal appui, par son emplacement, ses richesses territoriales et sa population. On conçoit trop bien l'intérêt qu'elle attachait à l'affaiblissement de la ligue bisaltique, pour douter du soin qu'elle prit de se faire un soutien d'une ville qui eût été son ennemie, si elle fût restée fidèle à la confédération; et si l'on considère combien les disgraces des ennemis d'Athènes et des peuples qu'elle avait soumis avaient altéré les opinions, on ne trouvera rien que de vraisemblable dans la défection des Trailiens.

Les médailles, en effet, semblent prouver cette défection. Amphipolis et Trailium, devenues des villes libres, frappèrent, comme cela devait être, des monnaies d'argent et de bronze.

Quant à l'emplacement que Trailium occupait sur le territoire nord des Bisaltes, il faut nécessairement supposer qu'elle était en état de maintenir son émancipation par sa position, comme par ses richesses et par le nombre de ses habitans. Dès-lors on ne peut, comme je l'ai dit, retrouver cette ville antique que dans celle de Nigrita. Elle formait, avec Serrès et Amphipolis, un triangle dont les côtés sont à peu près égaux, ce qui établissait des communications faciles entre ces trois grandes villes.

Je suis entré dans beaucoup de détails à ce sujet, attendu que le pays des Bisaltes et celui des Crestoniens m'ont paru intéressans par les faits nouveaux qu'ils présentent à l'histoire des médailles. Ce sujet doit inspirer d'autant plus d'intérêt, qu'à l'époque dont nous parlons, Philippe allait bientôt changer l'état politique de ces belles contrées.

ADDITION AUX DERNIERS CATALOGUES.

Déterminé, par des motifs irrécusables, à ne point reconnaître pour monnaies d'Alexandre Ier, fils d'Amyntas Ier, celles qui lui sont généralement attribuées (1), et espérant pouvoir les mieux placer, je me suis livré à une fausse conjecture, en attribuant ces monnaies à un roi des Bisaltes et des Crestoniens. L'épaisseur des pièces fabriquées parfois chez ces peuples, moins

(1) Voyez Eckhel, tome II, page 83.

habiles que les Macédoniens dans l'art du monnayage, et les variations continuelles de leur gouvernement semblaient justifier cette classification ; mais j'ai reconnu finalement que les types convenaient beaucoup mieux à Alexandre II qu'aux habitans du Bertiscus, et je me suis flatté de paraître excusable, si, en revenant sur mes pas, je cherchais une route nouvelle, pour me rapprocher le plus possible de la vérité.

On sait que l'histoire des rois de Macédoine est souvent imparfaite : heureusement les médailles de ce pays offrent quelquefois le moyen de rectifier les faits mal rapportés, ou de remplir les lacunes ; c'est sur leurs secours que je compte. On a cherché en vain des monnaies d'argent d'Alexandre II, jusqu'à présent on n'en a vu que de bronze; mais cette circonstance ne saurait exclure la nécessité où se trouva ce prince de faire frapper de la monnaie d'argent : on doit même déjà reconnaître ce fait par la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ, qui est la même sur l'une et sur l'autre des deux médailles que j'ai citées précédemment.

Sans doute le règne d'Alexandre II fut de courte durée ; cependant ce prince eut à soutenir une guerre que lui suscita Bardyllus, roi d'Illyrie, ancien ennemi de son père. Il dut subvenir aux frais de cette guerre et soudoyer des alliés : le jeune roi eut plus de motifs qu'il n'en fallait pour activer la fabrication des monnaies d'argent, qu'aucun de ses ancêtres, depuis Amyntas Ier, n'avait jamais négligée.

Or, ces alliés indispensables étaient les habitans du mont Bertiscus, et ils n'étaient pas sans doute disposés à prendre les armes sans recevoir du numéraire. Il leur fallait des pièces qui pussent circuler dans leur pays comme dans la Macédoine. Des modifications dans la forme, dans le poids et les types jusqu'alors en usage pour l'un et l'autre pays furent nécessitées par des convenances réciproques, et pour plaire à ces belliqueux monta-

gnards, Alexandre dut y inscrire en entier son nom, et, selon leur goût, les rendre plus épaisses que celles qui avaient été frappées auparavant par les aïeux de ce prince.

On sera convaincu qu'Alexandre II établit un nouveau système monétaire, bien que Perdiccas, son successeur, n'ait pas jugé devoir le continuer, si l'on considère que Philippe, qui régna après Perdiccas, adopta bientôt la fabrication du tétradragme; monnaie nouvelle pour la Macédoine, et que les premiers empereurs romains trouvèrent encore en circulation dans ce royaume et dans divers autres pays de l'Orient.

On voit, par la succession des règnes que nous venons de parcourir, que ce fut plus de 150 ans après Alexandre I[er] que les légendes des monnaies des rois de Macédoine devinrent complètes, et qu'on ne peut attribuer au règne postérieur d'Alexandre II la fabrication des pièces qui n'avaient jamais été en usage avant lui (1).

Je dois rappeler ici l'attention sur d'autres monnaies frappées réellement dans le mont Bertiscus, savoir celle qui porte le mot ΜΩΣΣΕΩ et celle qui offre celui de ΒΙΣΑΛΤΙΩΝ. La première est l'objet d'un doute. Le P. Paciaudi et Eckhel ont été divisés d'opinion au sujet de la contexture de sa légende (2). Sur tous les exemplaires que j'ai eus sous les yeux, j'ai toujours lu ΜΩΣΣΕΩ, et mon ami, M. de Cadalvène, qui en a possédé plusieurs exemplaires, est du même avis que moi. La seconde

(1) L'abbé Barthélemy, et Eckhel, d'après lui, ont paru croire qu'une des deux médailles dont il est question, présentait la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ; mais cette finale en ΟΥ, telle qu'on la voit sur les monnaies d'Alexandre-le-Grand, étant mieux examinée, il a été reconnu que c'est une soufflure qui a induit le savant académicien en erreur. M. Mionnet, qui s'en était aperçu avant d'avoir publié son ouvrage, n'a pas commis la même faute.

(2) Eck. *Doctr.*, tom. II, pag. 73, où il cite le P. Paciaudi, *Animad. philol.*, pag. 75.

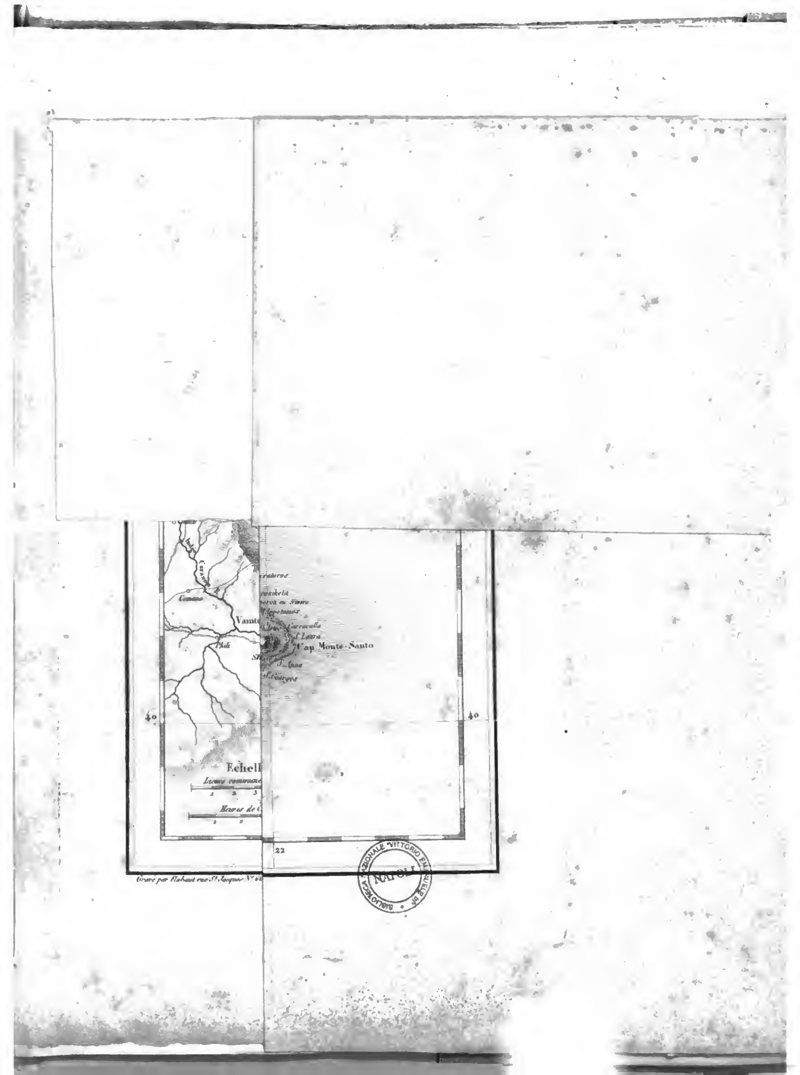
est l'effet d'une supercherie, qu'on ne peut imputer qu'au seul Goltzius, qui a induit en erreur Nonnius, aussi savant en fait d'antiquités, qu'inhabile à distinguer le vrai d'avec le faux. L'erreur a été répétée par Beger (1) et par Combe, avec cette différence que Nonnius a cru qu'un guerrier à pied à côté de son cheval est le vrai type de cette monnaie, tandis que Beger prend ce guerrier pour une Minerve, à laquelle il donne le surnom d'Hippias. Quant à Combe, il se contente de la simple description de la médaille que cite Beger, laquelle fait suite à une autre que son importance m'a engagé à faire graver à la fin de la planche qui contient les monnaies du mont Bertiscus (2), et dont la légende offre ΒΙΣΑΛΤΙΚΟΝ.

Comme il s'agit seulement, en ce qui concerne Nonnius et Beger, d'une médaille antique altérée par le faussaire, en faisant du mot ΜΩΣΣΕΩ celui de ΒΙΣΑΛΤΙΩΝ, je m'abstiens de détails sur les particularités de cette fraude déjà relevée par Eckhel, et je termine cet appendice en reconnaissant qu'il est permis de douter que les montagnards du mont Bertiscus aient eu pour souverain un prince nommé Alexandre, mais, dans ce cas, il faudrait conclure que la monnaie qui porte la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ appartient réellement à Alexandre II, roi de Macédoine.

(1) *Spicileg. antiquit.*, pag. 34.
(2) Voyez le *Catalogue* de Hunter, à la lettre B.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

VA1 1541510



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

TABLEAU

DE DISTRIBUTION DES PLANCHES

DANS CE DEUXIÈME TOME

DU VOYAGE DE LA MACÉDOINE.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME DEUXIÈME.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.